

**De l'égalité des deux sexes, discours physique et moral, ou l'on voit l'importance de se défaire des préjugés / Par le Sr. F.P. de la Barre.**

**Contributors**

Poulain de La Barre, François, 1647-1723.  
Frelin, J.

**Publication/Creation**

Paris : J. Du Puis, 1691.

**Persistent URL**

<https://wellcomecollection.org/works/gp3wsj3g>

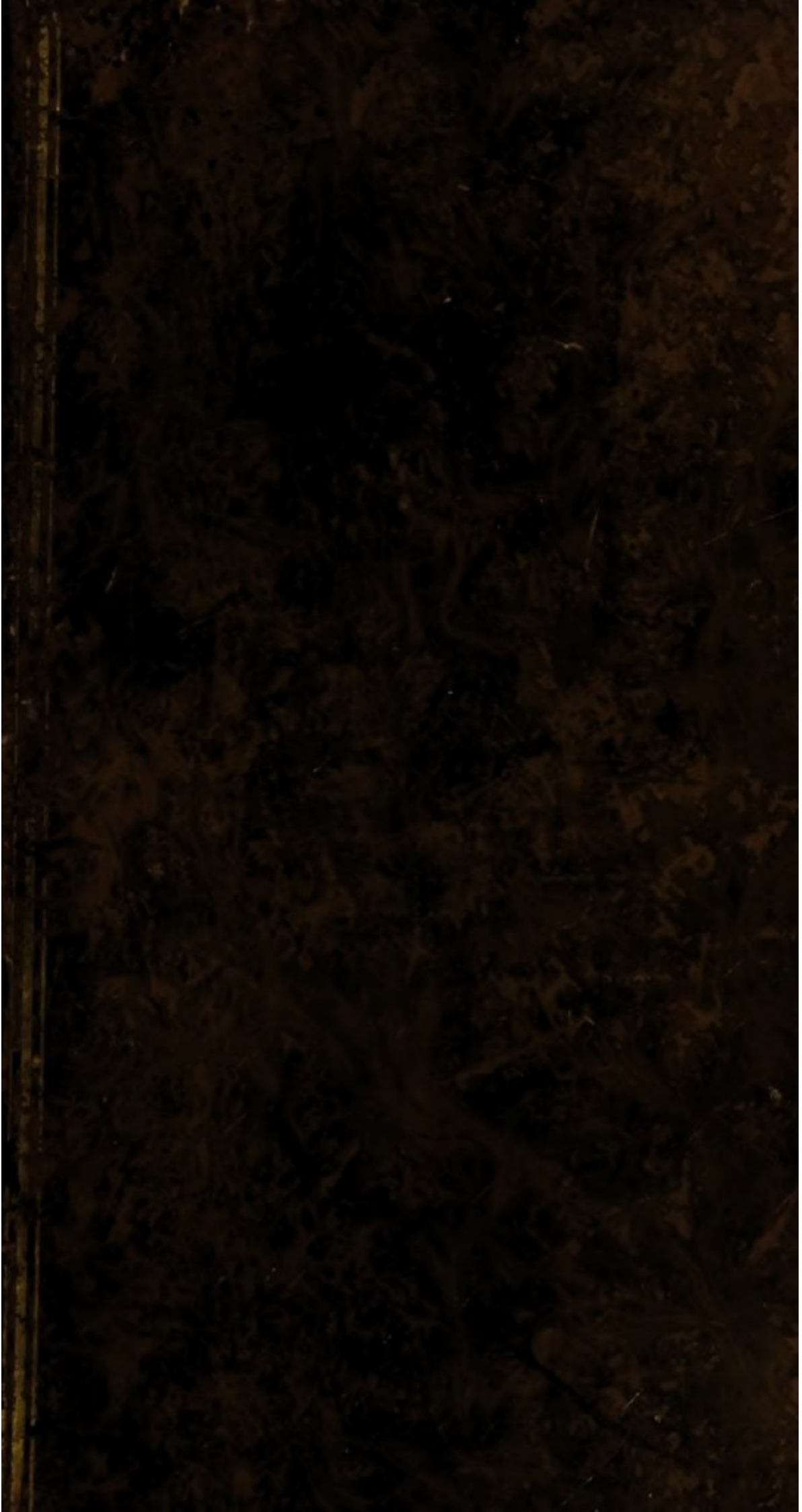
**License and attribution**

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection  
183 Euston Road  
London NW1 2BE UK  
T +44 (0)20 7611 8722  
E [library@wellcomecollection.org](mailto:library@wellcomecollection.org)  
<https://wellcomecollection.org>





HENRY B. H. BEAUFOY, F.R.S.

POULAIN DELA BARRE, F.



7

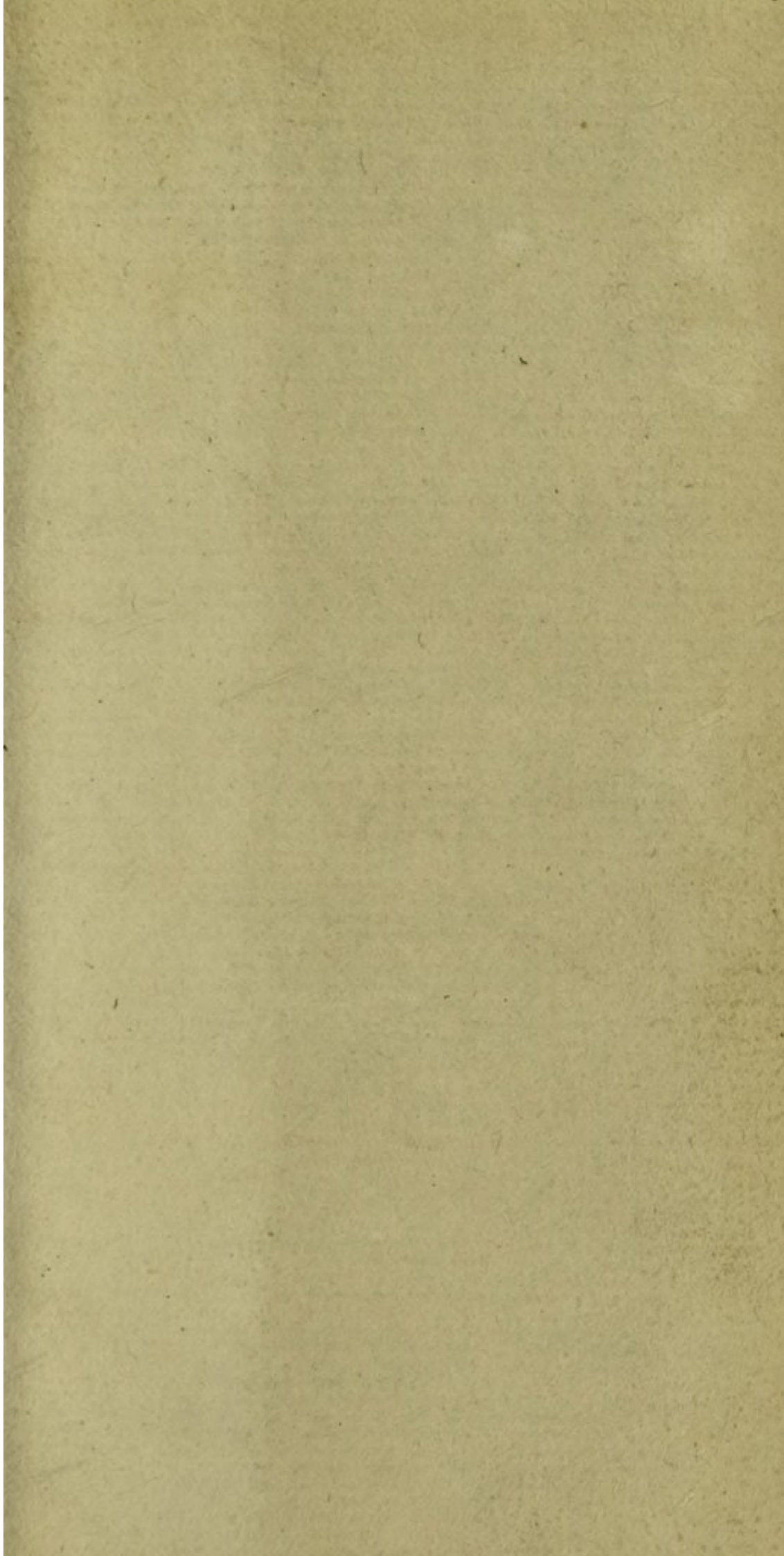
1911

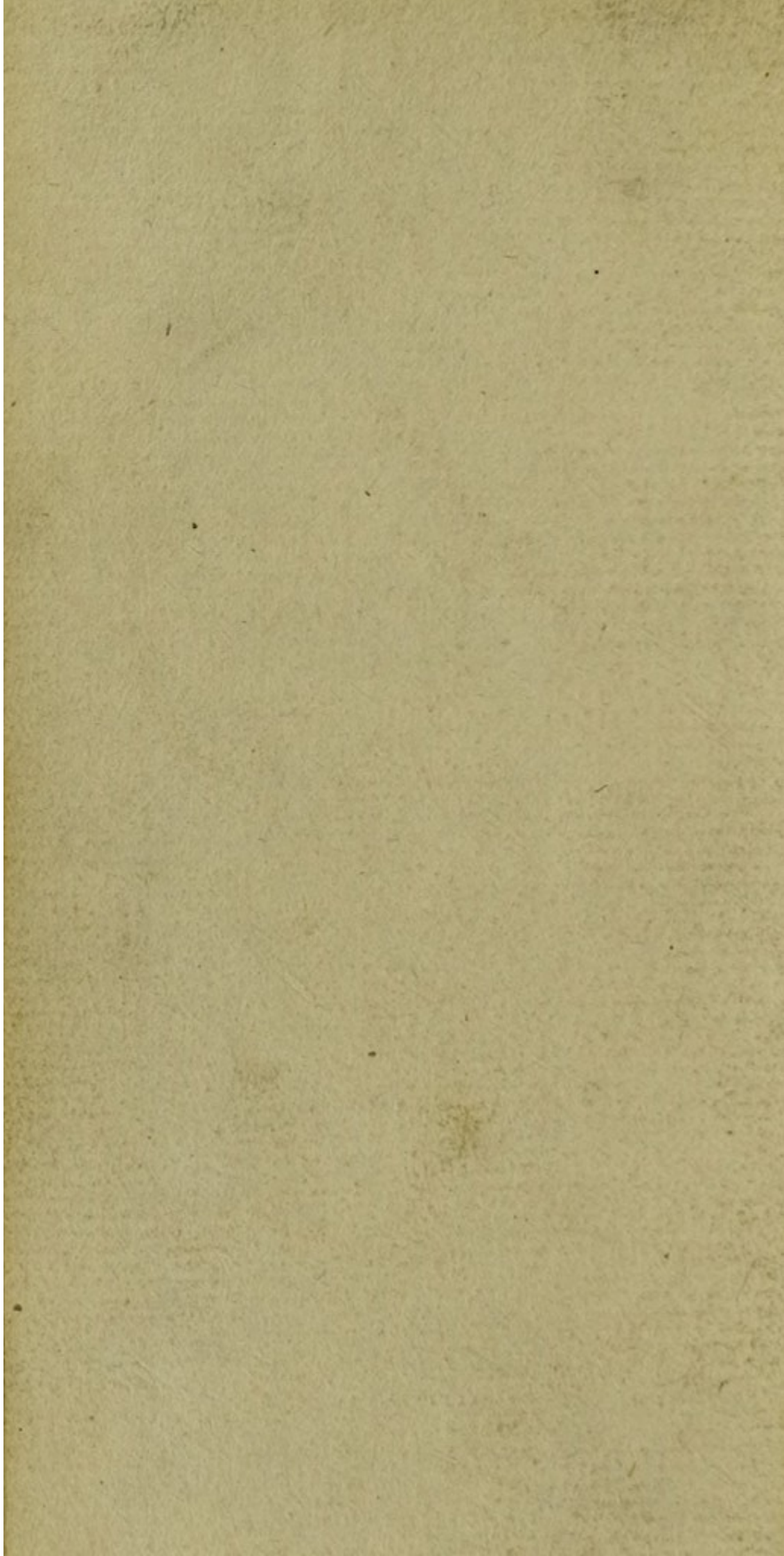
27

19

93/4

parts in





D E  
L'É G A L I T É  
D E S D E U X  
S E X E S,

*DISCOVRS*  
P H Y S I Q U E  
E T M O R A L,

*Où l'on voit l'importance de se  
défaire des Préjugés.*

Par le Sr. F. P. de la BARRE.



A P A R I S,  
Chez JEAN DU PUIS rue S. Jaques,  
à la Couronne d'or.

---

M. DC. XCI.  
AVEC PRIVILEGE DV ROY.



\*\*\*\*\*

# PREFACE

CONTENANT LE PLAN  
de la partie de ce Dictionnaire.

Il n'y a rien de plus difficile  
que de s'expliquer sur les  
Choses les plus communes  
à nos yeux, & l'on s'est  
imaginé aussi-tôt que l'on a  
ou par amour, & il y a grande apparence  
que la plupart jugent de ce qu'ils  
le Lire, croient d'abord qu'ils  
de l'un ou de l'autre, & l'on  
d'en ignorent au lieu de le  
Le voici.



312501



La plus difficile est de  
venir à bout de ce que  
science solide, & l'on s'est  
selon la méthode vulgaire, & de  
douter si on les a bien entendus, & de  
vouloir en vain les expliquer  
Dans le premier de ces deux  
leur active ne s'arrête point  
que dans l'ordre de la nature.



# PREFACE

CONTENANT LE PLAN  
& le but de ce Discours.

**L** n'y a rien de plus délicat que de s'expliquer sur les Femmes. Quand un homme parle à leur avantage, l'on s' imagine aussi-tôt que c'est par galanterie ou par amour : & il y a grande apparence que la plûpart jugeant de ce discours par le Titre, croiront d'abord qu'il est l'effet de l'un ou de l'autre, & seront bien-aises d'en sçavoir au vrai, le motif & le dessein. Le voici.

La plus heureuse pensée qui puisse venir à ceux qui travaillent à acquérir une science solide, après avoir été instruits selon la Methode vulgaire, c'est de douter si on les a bien enseignez, & de vouloir découvrir la verité par eux-mêmes.

Dans le progrez de leur recherche, il leur arrive necessairement de remarquer que nous sommes remplis de préjugez,

## PREFACE..

\* & qu'il faut y renoncer absolument, pour avoir des connoissances claires & distinctes.

Dans le dessein d'insinuër une Maxime si importante, l'on a cru que le meilleur étoit de choisir un sujet déterminé & éclatant, où chacun prît intérêt; afin qu'après avoir démontré qu'un sentiment aussi ancien que le Monde, aussi étendu que la Terre, & aussi universel que le Genre humain; est un préjugé ou une erreur; les Savans puissent être enfin convaincus de la nécessité qu'il y a de juger des choses par soi-même, après les avoir bien examinées, & de ne s'en point rapporter à l'opinion ni à la bonne foi des autres hommes, si l'on veut éviter d'être trompé.

De tous les Préjugés, on n'en a point remarqué de plus propre à ce dessein que celui qu'on a communément sur l'Inégalité des deux Sexes.

En effet, si on les considère en l'état où ils sont à présent, on observe qu'ils sont plus différens dans les fonctions Civiles, & qui dépendent de l'Esprit, que dans celles qui appartiennent au

*\* C'est à dire de jugemens portez sur les choses, sans les avoir examinées.*

## PREFACE.

Corps. Et si on en cherche la raison dans les Discours ordinaires, on trouve que tout le Monde, ceux qui ont de l'étude, & ceux qui n'en ont point, & les Femmes mêmes s'accordent à dire qu'elles n'ont point de part aux Sciences ni aux Emplois, parce qu'elles n'en sont pas capables; qu'elles ont moins d'Esprit que les hommes, & qu'elles leur doivent être inférieures en tout comme elles sont.

Après avoir examiné cette opinion, suivant la règle \* de vérité, qui est de n'admettre rien pour vrai qui ne soit appuyé sur des idées claires & distinctes; d'un côté elle a paru fautive, & fondée sur un Préjugé; & sur une Tradition populaire, & de l'autre on a trouvé que les Femmes sont aussi Nobles, aussi parfaites, & aussi capables que les hommes. Cela ne peut être établi qu'en réfutant deux fortes d'Adversaires, le Vulgaire, & presque tous les Savans.

Le premier n'ayant pour fondement de ce qu'il croit, que la Coûtume & de légères apparences, il semble qu'on

\* Règle de Vérité.

## PREFACE.

ne le peut mieux combattre qu'en lui faisant voir comment les Femmes ont été assujetties, & excluses des Sciences & des Emplois. Et après l'avoir conduit par les états & les rencontres principales de la vie, lui donner lieu de reconnoître qu'elles ont des avantages qui les rendent égales aux hommes; & c'est ce que comprend la première Partie de ce Traité.

La seconde est employée à montrer que les preuves des Savans sont toutes vaines. Et après avoir établi le sentiment de l'Egalité par des raisons positives, on justifie les Femmes des défauts dont on les accuse ordinairement, en faisant voir qu'ils sont imaginaires ou peu importants, qu'ils viennent uniquement de l'Education qu'on leur donne, & qu'ils marquent en elles des avantages considérables.

Ce Sujet pouvoit être traité en deux façons, ou galamment, c'est à dire, d'une manière enjouée & fleurie, ou bien en Philosophe & par principes, afin d'en instruire à fond.

Ceux qui ont une idée juste de la véritable Eloquence, savent bien que ces deux manières sont presque inalliables,

&

## P R E F A C E.

& qu'on ne peut guères éclairer l'Esprit & l'égayer par la même voye. Ce n'est pas qu'on ne puisse joindre la fleurette avec la raison ; mais ce mélange empêche souvent la fin qu'on se doit proposer dans les Discours, qui est de convaincre & de persuader ; ce qu'il y a d'agréable amusant l'Esprit, & ne lui permettant pas de s'arrêter au solide.

Et comme l'on a pour les Femmes des regards particuliers, si dans un ouvrage fait sur leur sujet, on mêle quelque chose de galant, ceux qui le lisent poussent leurs pensées trop loin, & perdent de vue ce qui les devoit occuper.

C'est pourquoi n'y ayant rien qui regarde plus les Femmes que ce dessein, où l'on est obligé de dire en leur faveur ce qu'il y a de plus fort, & de vray, autant que la bizarrerie du Monde le peut souffrir, on a crû qu'il falloit parler serieusement & en avertir, de peur que la pensée que ce seroit un Ouvrage de galanterie ne le fassé passer légèrement, ou rejeter par les personnes scrupuleuses.

L'on n'ignore pas que ce discours fera beaucoup de mécontents, & que ceux dont les interêts & les maximes sont contraires à ce qu'on avance icy, ne man-

## PREFACE.

queront pas de crier contre. Pour donner moyen de répondre à leurs plaintes; l'on avertit les personnes d'Esprit, & particulièrement les Femmes, qui ne sont point la Dupe de ceux qui prennent autorité sur elles, que si elles se donnent la peine de lire ce Traité, avec l'attention, que merite au moins la variété des matières qui y sont, elles remarqueront que le Caractère essentiel de la vérité, c'est la clarté & l'évidence. Ce qui leur pourra servir à reconnoître si les objections qu'on leur apportera sont considerables ou non. Et elles pourront remarquer que les plus specieuses leur seront faites par des gens que leur profession semble engager aujourd'hui à renoncer à l'expérience, au bon sens & à eux-mêmes, pour embrasser aveuglément tout ce qui s'accorde avec leurs préjugés & leurs intérêts, & à combattre toutes sortes de vérités, qui semblent les attaquer.

Et l'on prie de considerer que les mauvais effets qu'une terreur Panique leur feroit apprehender de cette entreprise, n'arriveront peut-être pas

## P R E F A C E.

pas à l'égard d'une seule femme, & qu'ils sont contre-pesés par un grand bien qui en peut revenir; n'y ayant peut-être pas de voye naturelle ni plus sûre pour tirer la plûpart des Femmes de l'oïfiveté où elles sont reduites, & des inconueniens qui la suivent, que de les porter à l'étude, qui est presque la seule chose à quoi les Dames puissent à present s'occuper, en leur faisant connoître qu'elles y sont aussi propres que les hommes.

Et comme il n'y a que ceux qui ne sont pas raisonnables, qui abusent au préjudice des Femmes, des avantages que leur donne la Coûtume: Il ne pourroit y avoir aussi que des Femmes peu judicieuses, qui se servissent de cét ouvrage pour s'élever contre les hommes, qui les traiteroient comme leurs égales ou leurs compagnes. Enfin, si quelqu'un se choque de ce Discours, pour quelque cause que ce soit; qu'il s'en prenne à la verité & non à l'Auteur: Et pour s'exemter de chagrin, qu'il se dise à lui-même, que ce n'est qu'un



## PREFACE.

jeu d'Esprit : Il est certain que ce tour  
d'Imagination ou un semblable, em-  
pêchant la verité d'avoir prise sur nous,  
la rend de beaucoup moins incommo-  
de à ceux qui ont peine à la souffrir.



AVERTISSEMENT



## AVERTISSEMENT.

**L**Es plus fortes obiectiions qu'on nous peut faire, se tirent de l'Authorité des grands hommes, & de l'Ecriture sainte. Pour ce qui est des premieres, on croit y satisfaire suffisamment, en disant qu'on ne reconnoit point icy d'autre Authorité, que celle de la raison & du bon Sens. Pour ce qui regarde l'Ecriture, elle n'est contraire en aucune façon, au dessein de cét Ouvrage, si l'on prend bien l'un & l'autre. On prétend icy qu'il y a une Egalité entiere entre les deux Sexes, considerez indépendamment de la Coûtume, qui met souvent ceux qui ont plus d'Esprit & de merite, dans la dependance des autres. Et l'Ecriture ne dit pas un mot d'Inégalité. Et comme elle n'est que pour servir de règle aux hōmes dās leur conduite, selon les idées qu'elle donne de la justice, elle laisse à chacun la liberté de juger comme il peut de l'état naturel & véritable des choses. Et si l'on y prend garde, toutes les obiectiions qu'on en tire, ne sont que des Sophismes de préjugé, par lesquels tantôt on entend de toutes les femmes, des

## AVERTISSEMENT.

passages qui ne conviennent qu'à quelques-unes en particulier, tantôt on rejette sur la nature ce qui ne vient que de l'Education ou de la Coûtume, & ce qu'ont dit les Auteurs Sacrez par Rapport aux Usages de leur temps. C'est ce qu'on a fait voir tres-clairement dans un autre Discours, qu'on a joint (sous le nom de Preface, en quelques Exemplaires) au Traité de l'Excellence des hommes contre l'Egalité des deux Sexes, fait par le même Auteur que celui de l'Egalité.





DE  
 L'EGALITE'  
 DES DEUX  
 SEXES.

PARTIE I.

*Où l'on montre que l'opinion vulgaire est un préjugé, & qu'en comparant sans intérêt ce que l'on peut remarquer dans la conduite des hommes & des femmes, on est obligé de reconnoître entre les deux Sexes une égalité entière.*

**L**es hommes sont persuader d'une infinité de choses dont ils ne sçauroient rendre raison parceque leur<sup>r</sup> persuasion n'est fondée que sur de legeres apparences, auxquelles ils se sont laissez emporter; & ils eussent crû aussi

*1 Que les hommes sont remplis de préjugés.*

*2 De l'Egalité des deux Sexes.*

fortement le contraire, si les impressions des sens ou de la coutume les y eussent déterminées de la même façon.

Hors un petit nombre de sçavans, tout le monde tient comme une chose indubitable, que c'est le Soleil qui se meut autour de la terre; quoy que ce qui paroît dans la revolution des jours & des années, porte également ceux qui y font attention, à penser que c'est la terre qui se meut autour du soleil. L'on s'imagine qu'il y a dans les bêtes quelque connoissance qui les conduit, par la même raison que les Sauvages se figurent qu'il y a un petit demon dans les horloges & dans les machines qu'on leur montre, dont ils ne connoissent point la fabrique ni les ressorts.

Si l'on nous avoit élevez au milieu des mers, sans jamais nous faire approcher de la terre, nous n'eussions pas manqué de croire en changeant de place sur un vaisseau, que c'eussent été les rivages qui se fussent éloignés de nous, comme le croient les enfans au départ des bateaux. Chacun estime que son pais est le meilleur, parce qu'il y est plus accoutumé; & que la religion dans laquelle il a esté nourri, est la véritable qu'il faut suivre, quoy

quoy qu'il n'ait peut-estre jamais songé à l'examiner ni à la comparer avec les autres. On se sent toujourns plus porté pour les compatriotes que pour les étrangers, dans les affaires où le droit même est pour ceux-cy. Nous nous plaignons davantage avec ceux de nôtre profession, encore qu'ils ayent moins d'esprit & de vertu. Et l'inégalité des biens & des conditions fait juger à beaucoup de gens que les hommes ne sont point égaux entr'eux.

Si on cherche sur quoy sont fondées toutes ces opinions diverses, on trouvera qu'elles ne le sont que sur l'interest, ou sur la coûtume: & qu'il est incomparablement plus difficile de tirer les hommes des sentimens où ils ne sont que par préjugé, que de ceux qu'ils ont embrassez par le motif des raisons qui leur ont paru les plus convaincantes & les plus fortes.

L'on ne peut mettre au nombre de ces jugemens celuy qu'on porte vulgairement sur la difference des deux Sexes, & sur tout ce qui en dépend. Il n'y en a point de plus ancien ni de plus universel. Les savans & les ignorans sont tellement prévenus de la pensée que les

femmes sont inferieures aux hommes en capacité & en merite , & qu'elles doivent estre dans la dépendance où nous, les voyons, qu'on ne manquera pas de regarder le sentiment contraire comme un paradoxe <sup>2</sup> singulier.

CEPENDANT il ne seroit pas necessaire pour l'établir , d'employer aucune raison positive , si les hommes estoient plus équitables & moins interesséz dans leurs jugemens. Il suffiroit des les avertir qu'on n'a parlé jusqu'à present qu'à la leger de la difference des deux Sexes, au desavantage des femmes ; & que pour juger sainement, si le nôtre a quelque prééminence naturelle par dessus le leur, <sup>3</sup> il faut y penser serieusement & sans interest, renonçant à ce qu'on en a crû sur le simple rapport d'autrui, & sans l'avoir examiné.

Il est certain qu'un homme qui se mettroit en cet état d'indifference & de desinterressement , reconnoitroit d'une part que c'est le peu de lumière & la précipitation qui font tenir que les femmes sont moins nobles & moins excellentes que nous ; & que ce sont quelques indisposi-

<sup>2</sup> Opinion contraire à celle du public. <sup>3</sup> Ce qu'il faut faire pour bien juger des choses.

tions naturelles, qui les rendent sujettes aux défauts & aux imperfections qu'on leur attribüe, & méprisables à tant de gens. Et de l'autre part il verroit que les apparences mêmes qui trompent le peuple sur leur sujet, lorsqu'il les passe légèrement, serviroient à le détromper, s'il les approfondissoit un peu. Enfin, si cét homme estoit Philosophe, il trouveroit qu'il y a des raisons Physiques qui prouvent invinciblement que les deux Sexes sont égaux pour le corps & pour l'esprit.

Mais comme il n'y a pas beaucoup de personnes en état de pratiquer eux seuls cét avis, il demeureroit inutile, si on ne prenoit la peine de travailler avec eux pour les aider à s'en servir. Et parceque l'opinion de ceux qui n'ont point d'étude est la plus generale, c'est par elle qu'il faut commencer nôtre examen.

Si l'on demande à chaque homme en particulier ce qu'il pense des femmes en general, & qu'il le veuille avoïer sincerement, <sup>4</sup> il dira sans doute qu'elles ne sont faites que pour nous, & qu'elles ne sont guères propres qu'à élever les

<sup>4</sup> *Ce que les hommes croient des femmes.*



enfans dans leur bas âge, & à prendre le  
 soin du ménage. Peut-estre que les plus  
 spirituels ajoûteroient qu'il y a beaucoup  
 de femmes qui ont de l'esprit & de la  
 conduite; mais que si l'on examine de  
 près celles qui en ont le plus, on y trou-  
 vera toujourns quelque chose qui sent  
 leur Sexe: qu'elles n'ont ni fermeté ni  
 arrêt, ni le fond d'esprit qu'ils croient  
 reconnoître dans le leur, & que c'est un  
 effet de la providence divine & de la sa-  
 gesse des hommes, de leur avoir fermé  
 l'entrée des sciences, du gouvernement,  
 & des emplois: que ce seroit une cho-  
 se plaisante de voir une femme ensei-  
 gner dans une chaire, l'Eloquence ou la  
 Médecine en qualité de professeur; mar-  
 cher par les ruës, suivie de Commissai-  
 res & de Sergens pour y mettre la police;  
 haranguer devant les Juges en qualité  
 d'Avocat; estre assise sur un Tribunal  
 pour y rendre Justice, à la teste d'un Par-  
 lement; conduire une armée, livrer une  
 bataille, & parler devant les Republi-  
 ques ou les Princes comme Chef d'une  
 Ambassade.

J'avouë que cét usage nous surpren-  
 droit: mais ce ne seroit que par la raison  
 de la nouveauté. Si en formant les Etats  
 & en

& en établissant les differens emplois qui les composent, on y avoit aussi appelé les femmes, nous serions accoutumés à les y voir, comme elles le sont à nôtre égard. Et nous ne trouverions pas plus étrange de les y voir sur les fleurs de lys, que dans les boutiques.

Si on pousse un peu les gens, on trouvera que leurs plus fortes raisons se réduisent à dire que les choses ont toujours esté comme elles sont, à l'égard des femmes: ce qui est une marque qu'elles doivent estre de la sorte; & que si elles avoient esté capables des sciences & des emplois, les hommes les y auroient admises avec eux.

Ces raisonnemens viennent de l'opinion qu'on a de l'équité de nôtre Sexe, & d'une fausse idée que l'on s'est forgée de la coûtume. C'est assez de la trouver établie, pour croire qu'elle est bien fondée. Et comme l'on juge que les hommes ne doivent rien faire que par raison, la plupart ne peuvent s'imaginer qu'elle n'ait pas esté consultée pour introduire les pratiques qu'ils voyent si universellement reçeuës. Et l'on se figure, que c'est la raison & la prudence qui les ont fai-

*c Fausse idée de la coûtume.*

8 *De l'Egalité des deux Sexes.*

res, à cause que l'une & l'autre obligent de s'y conformer lorsqu'on ne peut se dispenser de les suivre, sans qu'il arrive quelque trouble.

Chacun void en son país les femmes dans une telle sujétion, qu'elles dépendent des hommes en tout, sans entrée dans les sciences, ni dans aucun des états qui donnent lieu de se signaler par les avantages de l'esprit. *f* Nul ne rapporte qu'il ait vû les choses autrement à leur égard. On sçait aussi qu'elles ont toujours esté de la sorte, & qu'il n'y a point d'endroit de la terre où on ne les traite comme dans le lieu où l'on est. Il y en a même où on les regarde comme des esclaves. A la Chine on leur tient les pieds petits dès leur enfance, pour les empêcher de sortir de leurs maisons, où elles ne voyent presque jamais que leurs maris & leurs enfans. En Turquie les Dames sont resserrées d'aussi près. Elles ne sont guères mieux en Italie. Quasi tous les peuples d'Asie, de l'Afrique, & de l'Amérique usent de leurs femmes, comme on fait icy des servantes. Par tout on ne les

*f Pourquoi on croit les femmes inferieures aux hommes.*

occupe

occupe que de ce que l'on considère comme bas ; & parce qu'il n'y a qu'elles qui se mêlent des menus soins du ménage & des enfans , l'on se persuade communement qu'elles ne font au monde que pour cela , & qu'elles sont incapables de tout le reste. On a de la peine à se représenter comment les choses pourroient estre bien d'une autre façon : & il paroît même qu'on ne les pourroit jamais changer , quelque effort que l'on fist.

Les plus sages Législateurs en fondant leurs Républiques n'ont rien établi qui fust favorable aux femmes pour ce regard. Toutes les Loix semblent n'avoir été faites que pour maintenir les hommes dans la possession où ils sont. Presque tout ce qu'il y a eu de gens qui ont passé pour sçavans & qui ont parlé des femmes , n'ont rien dit à leur avantage : & l'on trouve la conduite des hommes si uniforme à leur endroit, dans tous les siècles & par toute la terre , qu'il semble qu'ils y sont entrez de concert, ou bien, comme plusieurs s'imaginent , qu'ils ont été portez à en user de la sorte , par un instinct secret ; c'est-à-dire, par un ordre general de l'Auteur de la nature.

On se le persuade encore davantage en considérant de quelle façon les femmes mêmes supportent leur condition. Elles la regardent comme leur étant naturelle, Soit qu'elles ne pensent point à ce qu'elles sont, soit que naissant & croissant dans la dépendance, elles la considèrent de la même manière que font les hommes. Sur toutes ces veuës, les unes & les autres se portent à croire, que leurs esprits sont aussi différens que leurs corps, & qu'il doit y avoir entre les deux Sexes autant de distinction dans toutes les fonctions de la vie, qu'il y en a entre celles qui leur sont particulières, Cependant cette persuasion, comme la plûpart de celles que nous avons sur les coûtumes & sur les usages, n'est qu'un pur préjugé, que nous formons sur l'apparence des choses, faute de les examiner de près, & dont nous nous détromperions, si nous pouvions nous donner la peine de remonter jusqu'à la source, & juger en beaucoup de rencontres de ce qui s'est fait autrefois, par ce qui se fait aujourd'hui, & des *f* des Coûtumes Anciennes par celles que nous voyons s'établir de nostre temps.

*f* *Comment il faut juger des Coûtumes Anciennes.*

Si

Si on avoit suivi cette regle en une infinité de jugemens, on ne seroit pas tombé en tant de méprises : & dans ce qui concerne la condition presente des femmes, on auroit reconnu qu'elles n'ont esté assujetties que par la Loy du plus fort, & que ce n'a pas esté faute de capacité naturelle ni de merite qu'elles n'ont point partagé avec nous, ce qui élève nôtre Sexe au dessus du leur.

En effet quand on considere sincerement les choses humaines dans le passé & dans le present, on trouve qu'elles sont toutes semblables en un point, qui est que la raison a toujours été la plus foible : & il semble que toutes les histoires n'ayent été faites, que pour montrer ce que chacun void de son temps, que depuis qu'il y a des hommes, la force a toujours prevalu. Les plus grands Empires de l'Asie ont été dans leur commencement l'ouvrage des usurpateurs & des brigands : & les débris de la Monarchie des Grecs & des Romains, n'ont été recueillis que par des gens qui se crurent assez forts pour resister à leurs maîtres & pour dominer sur leurs égaux. Cette conduite n'est pas moins visible

*Comment on s'est toujours gouverné.*

dans toutes les sociétés: & si les hommes en usent ainsi à l'égard de leurs pareils, il y a grande apparence qu'ils l'ont fait d'abord à plus forte raison, chacun à l'égard de sa femme. Voicy à peu près comment cela est arrivé.

*h* Les hommes remarquant qu'ils étoient les plus robustes, & que dans le rapport du Sexe ils avoient quelque avantage de corps, Ils *i* se figurèrent qu'il leur appartenoit en tout. La conséquence n'étoit pas grande pour les femmes, au commencement du monde. Les choses étoient dans un état très-different d'aujourd'hui. Il n'y avoit point encore de gouvernement, de science d'employ, ny de religion établie: Et les idées de dépendance n'avoient rien du tout de fâcheux. Je m'imagine qu'on vivoit alors comme des enfans, & que tout l'avantage étoit comme celui du jeu. Les hommes & les femmes qui étoient alors simples & innocens, s'employoient également à la culture de la terre ou à la chasse, comme font encore les sauvages. L'homme alloit de son côté & la femme alloit du sien. Celui qui apportoit da-

*h* Conjecture historique. *i* Comment les hommes se sont rendus les maîtres.

vantage

vantage étoit aussi le plus estimé.

Les incommoditez & les suites de la grossesse diminuant les forces des femmes durant quelques intervalles, & les empêchant de travailler comme auparavant, l'assistance de leurs maris leur devenoit absolument nécessaire, & encore plus lorsqu'elles avoient des enfans. Tout se terminoit à quelques regards d'estime & de préférence, pendant que les familles ne furent composées que du pere & de la mere avec quelques petits enfans. Mais lors qu'elles se furent aggrandies, & qu'il y eut en une mesme maison, le pere & la mere du pere, les enfans des enfans, avec des freres & des sœurs, des aînez & des cadets; la dépendance s'étendit, & devint ainsi plus sensible. On vit la maitresse se soumettre à son mary, le fils honorer le pere, celuy-cy commander à ses enfans. Et comme il est tres-difficile que les freres s'accordent toujourns parfaitement, on peut juger qu'ils ne furent pas long-temps ensemble, qu'il n'arrivast entr'eux quelque différent. L'aîné plus fort que les autres, ne leur voulut rien ceder. La force obligea les petits de ployer sous les plus grands. Et les filles suivirent l'exemple



de leur mere,

Il est aisé de s'imaginer qu'il y eut alors dans les maisons plus de fonctions différentes ; que les femmes obligées d'y demeurer pour élever leurs enfans, prirent le soin du dedans : que les hommes étant plus libres & plus robustes se chargerent du dehors , & qu'après la mort du pere & de la mere, L'aîné voulut dominer. Les filles accoûtumées à demeurer au logis, ne penserent point à en sortir. Quelques cadets mécontés & plus fiers que les autres refusant de prendre le joug, furent obligez de se retirer & de faire bade à part. Plusieurs de même humeur s'étant rencontrés, s'entretenrent de leur fortune, & firent aisement amitié : & se voyant tous sans bien, chercherent les moyens d'en acquérir. Comme il n'y en avoit point d'autre que de prendre celuy d'autrui, ils se jetterent sur celuy qui étoit le plus en main ; & pour le conserver plus seurement, ils se saisirent en même temps des maistres auxquels il appartenoit.

La dependance volontaire qui estoit dans les familles cessa par cette invasion. Les peres & les meres furent contrains d'obeir, avec leurs enfans à un injuste usurpateur : & la condition des femmes

en devint plus fâcheuse qu'auparavant. Car au lieu qu'elles n'avoient épousé jusque-là que des gens de leur famille qui les traittoient comme sœurs; elles furent après contraintes de prendre pour maris des étrangers inconnus qui ne les considererent que comme le plus-beau du butin.

C'EST l'ordinaire des vainqueurs de mépriser ceux d'entre les vaincus, qu'ils estiment les plus foibles. Et les femmes le paroissant, à cause de leurs fonctions qui demandoient moins de force, furent regardées comme étant inferieures aux hommes.

Quelques uns se contenterent d'une premiere usurpation. Mais d'autres plus ambitieux, encouragez par le succès de la victoire, voulurent pousser plus loin leurs conquêtes. Les femmes estant trop humaines pour servir à ces injustes desfeins, on les laissa au logis & les hommes furent choisis comme étant plus propres aux entreprises où l'on a besoin de force. En cet estat l'on n'estimoit les choses qu'autant qu'on les croyoit utiles à la fin qu'on se propoisoit. Et le desir de dominer

*a Pourquoi les femmes n'ont point en de part  
aux premiers emplois.*

estant devenu une des plus fortes passions, & ne pouvant estre satisfait que par la violence & l'injustice, il ne faut pas s'estonner que les hommes en ayant esté seuls les instrumens, ayent été préferrez aux femmes. Ils servirent à retenir les conquêtes qu'ils avoient faites: on ne prit que leurs conseils pour établir la tyrannie, parce qu'il ny avoit qu'eux qui les pussent executer. Et de cette sorte la douceur & l'humanité des femmes fut cause qu'elles n'eurent point de part au gouvernement des Etats.

L'exemple des Princes fut bien-tost imité par leurs sujets. Chacun voulut l'emporter sur son compagnon: Et les particuliers commencerent à dominer plus absolument sur leurs familles. Lors qu'un Seigneur se vit maistre d'un Peuple & d'un País considerable, il en forma un Royaume; Il fit des loix pour le gouverner, prit des Officiers entre les hommes, & éleva aux Charges ceux qui l'avoient mieux servi dans ses entreprises. Vne preferance si notable d'un sexe à l'autre, fit que les femmes furent encore moins considerées: & leur humeur & leurs fonctions les éloignant du carnage & de la guerre, on crut qu'elles n'é-

toient .

roient capables de contribuer à la conservation des Royaumes, qu'en aidant à les peupler.

L'ETABLISSEMENT des Etats ne se put faire sans mettre de la distinction entre ceux qui les composoient. L'on introduisit des marques d'honneur, qui servirent à les discerner; & on inventa des signes de respect pour témoigner la différence qu'on reconnoissoit entre eux. On joignit ainsi à l'idée de la puissance, la soumission extérieure que l'on rend à ceux qui ont l'autorité entre les mains.

Il n'est pas nécessaire de dire icy comment Dieu a esté connu des hommes, mais il est constant qu'il en a esté adoré depuis le commencement du monde. Pour le culte qu'on luy a rendu, il n'a esté regulier que depuis qu'on s'est assemblé pour faire des Societez publiques. *a* Comme l'on estoit accoûtumé à revere les puissances par des marques de respect, on crut qu'il failloit aussi honorer Dieu par quelques ceremonies, qui servissent à témoigner les sentimens qu'on avoit de sa grandeur. On bâtit des Temples, on institua des Sacrifices: & les

*a Comment les femmes n'ont point eu de part aux ministres de la religion parmy les payens.*

hommes qui estoient déjà les maîtres du Gouvernement, ne manquerent pas de s'emparer encore du soin de ce qui concernoit la Religion. Et la coûtume ayant déjà prévenu les femmes, que tout appartenoit aux hommes; elles ne demanderent point d'avoir part au ministere. L'idée qu'on avoit de Dieu s'étant extrêmement corrompue par les fables & par les fictions poétiques, l'on se forgea des Divinitez mâles & femelles: & l'on institua des Prestresses pour le service de celles de leur sexe: mais ce ne fut que sous la conduite & sous le bon plaisir des Prestres.

L'on a veu aussi quelquefois des femmes gouverner de grands Estats. Mais il ne faut pas pour cela s'imaginer, que c'est qu'elles y eussent esté appellées, par esprit de restitution. C'est qu'elles avoient eu l'adresse de disposer les affaires, de sorte qu'on ne pouvoit leur ôter l'autorité, d'entre les mains. Il y a aujourd'huy des Etats hereditaires où les femelles succedent aux mâles, pour estre Reines ou Princesses. Mais il y a sujet de croire, que si on a laissé d'abord tomber ces Royaumes-là en quenouille, ce n'a esté que pour éviter de tomber en guerre civile: & si l'on a permis les Regences

gences, on ne l'a fait que dans la pensée que les meres, qui aiment toujours extraordinairement leurs enfans, prendroient un soin particulier de leurs Etats, pendant leur minorité.

Ainsi les femmes n'ayant eu à faire que leur ménage, & y trouvant assez de quoy s'occuper, il ne faut pas s'étonner qu'elles n'ayent point inventé de sciences, dont la pluspart n'ont esté d'abord, que l'ouvrage & l'occupation des oisifs & des faineans. Les Prestres des Egyptiens qui n'avoient pas grand' chose à faire, s'amusoient ensemble à parler des effets de la nature, qui les touchoient davantage. A force de raisonner, ils firent des observations dont le bruit excita la curiosité de quelques hommes qui les vinrent rechercher. Les sciences n'étans encore qu'au berceau, ne tirerent point les femmes de leurs maisons: outre que la jalousie, qui broüilloit déjà les maris, leur eût fait croire qu'elles eussent esté visiter les Prestres plutôt pour l'amour de leur personne, que des connoissances qu'ils avoient.

LORSQUE plusieurs en furent imbus ils s'assemblerent en certains lieux pour

*a Pourquoi elles n'ont point eu part aux sciences.*

en parler plus à leur aise. Chacun disant ses penées, les sciences se perfectionnerent, On fit des Academies, où l'on n'appella point les femmes; & elles furent de cette sorte excluses des sciences, comme elles l'étoient déjà du reste.

La contrainte dans laquelle on les retenoit, n'empêcha pas que quelques-unes n'eussent l'entretien ou les écrits des savans: elles égalèrent en peu de temps les plus habiles. Et comme on s'étoit déjà forgé une bien-seance importune, les hommes n'osant venir chez elles, ni les autres femmes s'y trouver, de peur qu'on n'en prît ombrage, elles ne firent point de disciples ni de sectateurs, & tout ce qu'elles avoient acquis de lumiere mourroit inutilement avec elles.

Si l'on observe comment les modes s'introduisent & s'embellissent de jour en jour, on jugera aisément qu'au commencement du monde, on ne s'en mettoit gueres en peine. Tout y étoit simple & grossier. On ne songeoit qu'au nécessaire. Les hommes écorchoient des bêtes, & en attachant les peaux ensemble s'en ajustoient des habits. Le commode vint après, & chacun s'habillant à sa guise, les manieres qu'on trouva qui seoient le mieux

mieux, ne furent point négligées : & ceux qui étoient sous le mesme Prince ne manquerent pas de se conformer à luy.

*a* Il n'en fut pas des modes comme du gouvernement & des sciences. Les femmes y eurent part avec les hommes : & ceux-cy remarquant qu'elles en étoient plus belles, n'eurent garde de les en priver : & les uns & les autres trouvant qu'on avoit meilleure grace & qu'on plaisoit davantage avec certains ajustemens, les rechercherent à l'envy, mais les occupations des hommes étant plus grandes & plus importantes les empêcherent de s'y appliquer si fort.

Les femmes montrerent en cela leur prudence & leur adresse. S'appercevant que des ornemens étrangers les faisoient regarder des hommes avec plus de douceur, & qu'ainsi leur condition étoit plus supportable, elles ne négligerent rien de ce qu'elles crûrent pouvoir servir à se rendre plus aimables. Elles y employerent l'or, l'argent, & les pierreries, aussi-tost qu'elles furent en vogue : & voyant que les hommes leur avoient osté le moyen de se signaler par l'esprit, elles s'applique-

*a. Pourquoi les femmes se sont jetées dans la bagatelle.*



rent uniquement à ce qui pouvoit les faire paroître plus agreables. Elles s'en sont depuis fort bien trouvées, & leur ajustement & leur beauté les ont fait confiderer plus que n'auroient fait tous les livres & toute la science du monde. La coutume en estoit trop bien établie pour recevoir quelque changement dans la suite; la pratique en a passé jusques à nous: & il semble que c'est une tradition trop ancienne pour y trouver quelque chose à redire.

Il paroist manifestement par cette conjecture historique & conforme à la manière d'agir si ordinaire à tous les hommes, que ce n'a esté que par empire qu'ils se sont reservé les avantages extérieurs, auxquels les femmes n'ont point de part. Car afin de pouvoir dire que ça esté par raison, il faudroit qu'ils ne les communiquassent entr'eux qu'à ceux qui en sont les plus capables; & qu'ils en fissent le choix avec un juste discernement; qu'ils n'admissent à l'étude que ceux en qui ils auroient reconnu plus de disposition pour les sciences; qu'ils n'élevassent aux emplois que ceux qui y seroient les plus

*a Ce que devoient faire les hommes pour justifier leur conduite à l'égard des femmes.*

propres, qu'on en exclût tous les autres, & qu'enfin on n'appliquast chacun qu'au choses qui luy seroient les plus convenables.

• Nous voions que c'est le contraire qui se pratique, & qu'il n'y a que le hazard, la necessité ou l'interest, qui engage les hommes dans les états differens de la Société civile. Les enfans apprennent le métier de leur pere; parce qu'on leur en a toujours parlé. Tel est contraint de prendre une robe, qui aimeroit mieux une épée, si cela étoit à son choix; & on seroit le plus habile homme du monde qu'on n'entrera jamais dans une charge, si l'on n'a pas de quoy l'acheter.

Combien y a-t-il de gens dans la poussiere, qui se fussent signalez, si on les avoit un peu poussez? Et de paisans qui seroient de grands docteurs, si on les avoit mis à l'étude? On seroit assez mal fondé de prétendre que les plus habiles gens d'aujourd'huy soient ceux de leur temps qui ont eu plus de disposition pour les choses en quoy ils éclatent; & que dás un si grand nombre de personnes ensevelies dans l'ignorance, il n'y en a point

*a Comment les hommes entrent dans les emplois.*

qui avec les mêmes moyens qu'ils ont eu, se fussent rendu plus capables.

Surquoy donc peut on assurer que les femmes y soient moins propres que nous, puiſque ce n'est pas le hazard, mais une neceſſité inſurmontable, qui les empêche d'y avoir part. Je ne ſoutiens pas qu'elles ſoient toutes capables des ſcience & des emplois, ni que chacune le ſoit de tous: perſonne ne le prétend non plus des hommes; mais je demande ſeulement qu'à prendre les deux Sexeſ en general, on reconnoiſſe dans l'un autant de diſpoſition que dans l'autre.

a Que l'on regarde ſeulement ce qui ſe paſſe dans les petits divertiffemens des enfans. Les filles y font paroître plus de gentilleſſe, plus de genie, plus d'adreſſe. lors que la crainte ou la honte n'étouffent point leurs penſées, elles parlent d'une manière plus ſpirituelle & plus agreable. Il y a dans leurs entretiens plus d'enjoüement, & plus de liberté: elles apprennent bien plus vîte ce qu'on leur enſeigne, quand on les applique également: elles ſont plus aſſiduës, & plus patientes au travail, plus ſoumiſes, plus

a *Comparaiſon des jeunes enfans de l'un & de l'autre Sexe.*

modestes & plus retenues. En un mot, on remarque en elles dans un degré plus parfait, toutes les qualitez excellentes, qui font juger que les jeunes hommes en qui elles se trouvent, sont plus propres aux grandes choses que leurs égaux.

Cependant, quoique ce ~~qui paroît~~ dans les deux Sexes, lors qu'ils ne sont encore qu'au berceau, suffise déjà pour faire juger que le plus beau donne aussi plus de belles esperances, on n'y a aucun égard. Les maitres & les instructions ne sont que pour les hommes: on prend un soin tout particulier de les instruire de tout ce qu'on croit le plus propre à former l'esprit, pendant qu'on laisse languir les femmes, dans l'oïveté, dans la molesse, & dans l'ignorance, ou ramper dans les exercices les plus bas & les plus vils.

Mais aussi, il ne faut que des yeus pour reconnoître, qu'il est en cela des deux Sexes, comme de deux freres dans une famille, où le cadet fait voir souvent, non-obstant la negligence avec laquelle on l'éleve, que son aîné n'a par dessus luy que l'avantage d'être venu le premier.

*a* A Quoy sert ordinairement aux hommes  
*a* Que l'étude est inutile à la plus part des hommes.

mes l'éducation qu'on leur donne: elle est inutile à la plûpart pour la fin qu'on s'y propose: & elle n'empêche pas que beaucoup ne tombent dans le dérèglement, & dans le vice, & que d'autres ne demeurent toujourns ignorans, & même te deviennent encore plus sots qu'ils n'édoient. S'ils avoient quelque chose d'honnête, d'enjoüé, & de civil, ils le perdent par l'étude. Tout les choque, & ils choquent tout; on diroit qu'ils ne se seroient occupez durant leur jeunesse, qu'à voyager dans un país où ils n'auroient fréquenté que des sauvages; tãt ils rapportent chez eux de rudesse & de grossiereté dãs leurs manieres. Ce qu'ils ont appris est comme des marchandises de contrebande; qu'ils n'oseroient, ou ne sçauroient debiter: & s'ils veulent rentrer dans le monde, & y bien jouër leur personnage, ils sont obligez d'aller à l'école des Dames, pour y aprendre la politesse, la complaisance, & tout le dehors qui fait aujourd'hui l'essentiel des honnêtes gens.

Si l'on consideroit cela de prés, au lieu de mépriser les femmes, parce qu'elles n'ont pas de part aux sciences, on les en estimeroit heureuses: puis que si  
d'un

d'un côté elles sont privées par là des moyens de faire valoir les talens & les avantages qui leur sont propres ; de l'autre côté, elles n'ont pas l'occasion de les gâter ou de les perdre : & nonobstant cette privation, elles croissent en vertu, en esprit & en bonne grace, à mesure qu'elles croissent en âge : & si l'on comparoit sans préjudice les jeunes hommes au sortir de leurs études avec des femmes de leur âge, & d'un esprit proportionné, sans sçavoir comment les uns & les autres ont été élevez, on croiroit qu'ils ont une éducation toute contraire.

L'exterieur seul, l'air du visage, les regards, le marcher, la contenance, les gestes, ont dans les femmes quelque chose de posé, de sage, & d'honnête qui les distingue assez des hommes. Elles observent en tout exactement la bienséance : on ne peut être plus retenu qu'elles le sont. <sup>a</sup> On n'entend point sortir de leur bouche de paroles à double entente. Les moindres équivoques blessent leurs oreilles & elles ne peuvent souffrir la veüe de tout ce qui choque la pudeur.

Le commun des hommes a une conduite toute opposée. Leur marcher est

<sup>a</sup> *Difference des deux Sexes dans les manières,*

souvent précipité, leurs gestes bizarres, leurs yeux mal reglez : & ils ne se divertissent jamais davantage, que lors qu'ils s'entretiennent & se repaissent des choses qu'il faudroit taire ou cacher.

*a* Que l'on fasse comparaison ensemble ou séparément avec les femmes, & ce qu'on appelle sçavant dans le monde. On verra quelle difference il y a entre les uns & les autres. On diroit que ce que les hommes se mettent dans la tête en étudiant, ne sert qu'à boucher leur esprit, & à y porter la confusion. Peu s'énoncent avec netteté; & la peine qu'ils ont à arracher leurs paroles, fait perdre le goût, à ce qu'ils peuvent dire de bon; & à moins qu'ils ne soient fort spirituels, & avec des gens de leur sorte, ils ne peuvent soutenir une heure de conversation.

Les femmes, au contraire, disent nettement & avec ordre ce qu'elles sçavent : les paroles ne leur coûtent rien; elles commencent & continuent comme il leur plait; & leur imagination fournit toujours d'une manière inépuisable, lorsqu'elles sont en liberté. Elles ont le don de proposer leurs sentimens avec une douceur & une complaisance, qui ser-

*a Comparaison des femmes avec les sçavans.*

vent autant que la raison à les infinuer: au lieu que les hommes les proposent ordinairement d'une manière sèche & dure.

Si l'on met quelque question sur le tapis en présence des femmes un peu éclairées; elles en découvrent bien plutôt le point de veüe: Elles la regardent par plus de faces: ce que l'on dit de vray, trouve plus de prise dans leur esprit; & quand on s'y connoit un peu, & qu'on ne leur est point suspect, on remarque que les préjugés qu'elles ont, ne sont pas si forts que ceux des hommes, & les mettent moins en garde contre la vérité qu'on avance. Elles sont éloignées de l'esprit de contradiction & de dispute, auquel les sçavans sont si sujets: elles ne pointillent point vainement sur les mots, & ne se servent point de ces termes scientifiques & mystérieux, si propres à couvrir l'ignorance, & tout ce qu'elles disent est intelligible & sensible.

J'ay pris plaisir à m'entretenir avec des femmes de toutes les conditions différentes, que j'ay pu rencontrer à la ville & aux champs, pour en découvrir le fort & le foible; & j'ay trouvé dans celles que la nécessité, ou le travail n'avoient point rendu stupides, plus de bon sens



que dans la plûpart des ouvrages, qui sont beaucoup estimez parmy les sçavans vulgaires.

En parlant de Dieu, pas une ne s'est avisée de me dire, qu'elle a se l'imaginait sous la forme d'un venerable vieillard. Elles disoient au contraire, qu'elles ne pouvoient se l'imaginer, c'est à dire, se le représenter sous quelque idée semblable aux hommes: qu'elles concevoient qu'il y a un Dieu; parce qu'elles ne comprenoient pas que ni elles ni ce qui les environne soient les ouvrages du hazard, ou de quelque creature: & que la conduite de leurs affaires n'étant pas un effet de leur prudence, parce que le succez en venoit raremēt par les voyes qu'elles avoient prises, il falloit que ce fût l'effet d'une providence divine.

Quand je leur ay demandé ce qu'elles pensoient de leur ame; elles ne m'ont pas répondu que *b* c'est une flamme fort subtile, ou la disposition des organes de leurs corps, ni qu'elle soit capable de s'étendre ou de se resserrer: elles répondoient au contraire, qu'elles sentoient bien qu'elle est distinguée de leurs corps

*a* Opinion d'un grand Philosophe. *b* Ce sont des opinions de Philosophes.

& que tout ce qu'elles en pouvoient dire de plus certain, c'est qu'elles ne croyoient pas qu'elle fût rien de semblable à aucune des choses qu'elles appercevoient par les sens; & que si elles avoient étudié, elles scauroient précisément ce que c'est.

Il n'y a pas une garde qui s'avise de dire comme les medecins, que leurs malades se portent mieux, parce que *la faculté Coëtrice fait loüablement ses fonctions*: & lors qu'elles voyent sortir une si grande quantité de sang par une veine, elles se raillent de ceux qui nient qu'elle ait communication avec les autres par la circulation.

Lorsque j'ay voulu sçavoir pourquoy elles croient que les pierres exposées au Soleil & aus pluyes du midy, s'usent plustost que celles qui sont au Septentrion; nulle n'a été assez simple pour me répondre, *que cola viēt de ce que la lune les mord à belles dents*, comme se l'imaginent assez plaisamment quelques Philosophes; mais que c'est l'ardeur du Soleil qui les dessèche: & que les pluyes survenant les detrempent plus facilement.

a J'ay demandé tout exprés à plus de vingt, si elles ne croient pas *que Dieu*  
a *Question scolastique.*

puisse faire par une puissance obedientielle ou extraordinaire, qu'une pierre élevée à la vision beatifique: mais je n'en ay pû tirer autre chose, sinon qu'elles croyoient que je me voulois moquer d'elles par cette demande.

Le plus grand fruit que l'on puisse esperer des sciences, c'est le discernement & la justesse pour distinguer ce qui est vray & évident, d'avec ce qui est faux & obscur, & pour éviter ainsi de tomber dans l'erreur, & la méprise. On est assez porté à croire que les hommes, au moins ceux qui passent pour sçavans, ont cet avantage par dessus les femmes. Néanmoins, si l'on a un peu de cette justesse dont je parle, on trouvera que c'est une des qualitez qui leur manque le plus: car non seulement ils sont obscurs, & confus dans leurs discours, & ce n'est souvent que par cette qualité qu'ils dominent & qu'ils s'attirent la créance des personnes simples & crédules: mais même ils rejettent ce qui est clair & évident, & se raillent de ceux qui parlent d'une manière claire & intelligible, comme étant trop facile & trop commune; & sont les premiers à donner dans ce qu'on

*a Quel est le fruit des sciences:*

leur.

leur propose d'obscur, comme étant plus mystérieux. Pour s'en convaincre il ne faut que les écouter avec un peu d'attention, & les obliger de s'expliquer.

*a* Les Femmes ont une disposition bien éloignée de celle-là. On observe que celles qui ont un peu vû le monde, ne peuvent souffrir que leurs enfans mêmes parlent Latin en leur présence : Elles se défient des autres qui le font : & disent assez souvent qu'elles craignent, qu'il n'y ait quelque impertinence cachée sous ces habillemens étrangers. Non seulement on ne leur entend point prononcer ces termes de sciences, qu'on appelle consacrez : mais même elles ne sçauroient les retenir ; quoy qu'on les repetât souvent, & qu'elles ayent bonne memoire : & lors qu'on leur parle obscurément, elles avoient de bonne foi, qu'elles n'ont pas assez de lumière ou d'esprit pour entendre ce que l'on dit, ou bien elles reconnoissent que ceux qui leur parlent de la sorte, ne sont pas assez instruits.

Enfin, si l'on considère de quelle façon les hommes & les femmes produisent ce qu'ils sçavent, on jugera que les

*a Elles ont la justesse d'esprit.*

uns sont comme ces ouvriers qui travaillent aux Carrières, & qui en tirent avec peine les pierres toutes brutes & toutes informes : & que les femmes sont comme des Architectes, ou des Lapidaires habiles, qui sçavent polir & mettre aisément en œuvre, & dans leur jour ce qu'elles ont entre les mains.

Non seulement on trouve un tres-grand nombre de femmes qui jugent aussi-bien des choses, que si on leur avoit donné la meilleure éducation, sans avoir ni les préjugés, ni les idées confuses, si ordinaires aux sçavans ; mais même on en voit beaucoup qui ont le bon sens si juste, qu'elles parlent sur les objets des plus belles sciences, comme si elles les avoient toujours étudiées.

*b* Elles s'énoncent avec grace. Elles ont l'art de trouver les plus beaux termes de l'usage, de faire plus comprendre en un mot, que les hommes avec plusieurs : & si l'on s'entretient des Langues en general, elles ont là dessus des pensées qui ne se trouvent que dans les plus habiles Grammairiens. Enfin on remarque qu'elles tirent plus de l'usage

*b* Elles savent l'art de parler.

seul pour le langage, que la plupart des hommes ne font de l'usage joint à l'étude.

c L'Eloquence est un talent qui leur est si naturel & si particulier, qu'on ne peut le leur disputer. Elles persuadent tout ce qu'elles veulent. Elles sçavent accuser & défendre sans avoir étudié les loix : & il n'y a guères de Juges qui n'ayent éprouvé, qu'elles valent des Avocats. Se peut-il rien de plus fort & de plus éloquent que les lettres de plusieurs Dames, sur tous les sujets qui entrent dans le commerce ordinaire ? & principalement sur les passions, dont le ressort fait toute la beauté & tout le secret de l'Eloquence. Elles le touchent d'une manière si délicate, & les expriment si naïvement, qu'on est obligé d'avouer qu'on ne les sent pas autrement, & que toutes les Rhetoriques du monde ne peuvent donner aux hommes ce qui ne coûte rien aux femmes. Les pieces d'Eloquence & de Poësie, les harangues, les prédications & les discours ne sont point de trop haut goût pour elles ; & rien ne manque à leurs critiques, que de les faire selon les ter-

c Elles sçavent l'éloquence.

mes & les règles de l'art.

Je m'attens bien que ce Traité ne leur échapera pas non plus : que plusieurs y trouveront à redire : les unes qu'il n'est pas proportionné à la grandeur ni à la dignité du sujet ; que le tour n'en est pas assez galant ; les manières assez nobles ; les expressions assez fortes, ni assez élevées ; qu'il y a des endroits peu touchés, qu'on pourroit y ajouter d'autres remarques importantes : mais j'espère aussi que ma bonne volonté, & le dessein que j'ay pris de ne rien dire que de vray, & d'éviter les expressions trop fortes, pour ne point sentir le Roman, m'excuseront auprès d'elles.

*d* ELLES ont encore cét avantage que l'éloquence de l'action est en elles bien plus vive, que dans les hommes. C'est assez de voir à leur mine qu'elles ont dessein de toucher, pour se rendre à ce qu'elles veulent. Elles ont l'air noble & grand, le port libre & majestueux, le maintien honnête, les gestes naturels, les manières engageantes, la parole facile, & la voix douce & flexible. La beauté & la bonne grace, qui accompagnent leurs discours, lorsqu'ils entrent dans l'esprit, leur ou-

*d Elles ont l'éloquence de l'action.*

vrent la porte du cœur. Quand elles parlent du bien & du mal, on voit sur leur visage ce caractère d'honnêteté, qui rend la persuasion plus forte. Et lorsque c'est pour la vertu qu'elles veulent donner de l'amour, leur cœur paroît sur leurs levres, & l'idée qu'elles expriment, revêtuë des ornemens du discours & des graces qui leur sont si particulières, en paroît cent fois plus belle.

C'est un plaisir d'entendre une femme qui se mêle de plaider. Quelque embarras qu'il y ait dans ses affaires, elle les débrouille & les explique nettement. Elle expose précisément ses prétensions & celles de sa partie; elle montre ce qui a donné lieu au procez, par quelles voyes elle l'a conduit, les ressorts qu'elle a fait jouer, & toutes les procédures qu'elle a faites: & l'on découvre parmi tout cela une certaine capacité pour les affaires, que la plupart des hommes n'ont point.

C'est ce qui me fait penser, que si elles étudioient le Droit, elles y réussiroient au moins comme nous. On voit

*e Elles savent le droit & entendent la pratique.*



qu'elles aiment plus la paix & la justice; elles souffrent avec peine les différens, & s'entremettent avec joye pour les terminer à l'amiable: leurs soins leur font trouver des biais & des expédiens singuliers pour reconcilier les esprits: & elles font naturellement dans la conduite de leur maison, ou sur celle des autres, les principales reflexions d'équité, sur lesquelles toute la *f* Jurisprudence est fondée.

Dans les recits que font celles qui ont un peu d'esprit, il y a toujours avec l'ordre, je ne sçay quel agrément qui touche plus que dans les nôtres. Elles sçavent discerner ce qui est propre ou étranger au sujet; démêler les interêts: désigner les personnes par leur propre caractère: dénouer les intrigues, & suivre les plus grandes comme les plus petites, quand elles en sont informées. Tout cela se voit encore mieux dans les histoires & dans les Romans des Dames sçavantes, qui vivent encore.

Combien y en a-t-il qui s'instruisent autant aux sermons, dans les entretiens, & dans quelques petits livres de pieté, que des Docteurs avec S. Thomas dans

*f Elles sont propres à l'histoire.*

leur cabinet & sur les bans. La solidité & la profondeur avec laquelle elles parlent des plus hauts mysteres & de toute la morale Chrétienne, les feroient prendre souvent pour de grands Theologiens, si elles avoient un chapeau, & qu'elles pussent citer en Latin quelques passages.

Il semble que les femmes soient nées pour exercer la Medecine, & pour rendre la santé aux malades. Leur propreté & leur complaisance soulagent le mal de la moitié. Et non seulement elles sont propres à appliquer les remedes; mais mêmes à les trouver. Elles en inventent une infinité qu'on appelle petits, parce qu'ils coûtent moins que ceux d'Hypocrate, & qu'on ne les précrit pas par ordonnance: mais qui sont d'autant plus surs & plus faciles, qu'ils sont plus naturels. Enfin elles font leurs observations dans la pratique avec tant d'exactitude, & en raisonnent si juste, qu'elles rendent souvent inutiles toutes les chicanes de l'Ecole.

Entre les femmes de la campagne, celles qui vont travailler aux champs se connoissent admirablement aux bizarreries des saisons; & leurs Almanacs sont

bien plus certains que ceux qu'on imprime de la main des Astrologues. Elles expliquent si naïvement la fertilité, & la sterilité des années, par les vents, par les pluies & par tout ce qui produit les changemens de temps, qu'on ne peut les entendre là-dessus, sans avoir compassion des sçavans qui rapportent ces effets, aux Aspects, aux Approches & aux Ascendans des Planettes. Ce qui me fait juger que si on leur avoit appris, que les alterations auxquelles le corps humain est sujet, luy peuvent arriver à cause de sa constitution particulière, par l'exercice, par le climat, par la nourriture, par l'éducation & par les rencontres différentes de la vie, elles ne s'aviferoient jamais d'en rapporter les inclinations, ni les changemens aux Influences des Astres, qui sont des corps éloignez de nous de plusieurs millions de lieuës.

*h* Il est vray qu'il y a des sciences dont on n'entend point parler les femmes, parceque ce ne sont point des sciences de mise ni de société. L'Algebre, la Geo-

*g* D'où vient la diversité des mœurs & des inclinations. *h* Pourquoi on ne les entend pas parler de certaines sciences.

metrie, l'Optique, ne sortent presque jamais des cabinets ni des Académies sçavantes, pour venir au milieu du monde. Et comme leur plus grand usage est de donner la justesse dans les pensées; elles ne doivent paroître dans le commerce ordinaire, que secrètement & comme des ressorts cachez, qui font joier de grandes machines. C'est à dire, qu'il en faut faire l'application sur les sujets d'entretien, & penser & parler juste & geometriquement, sans faire paroître qu'on est Geometre.

Toutes ces observations sur les qualitez de l'esprit, se peuvent faire sans peine avec les femmes de mediocre condition: mais si on va jusques à la Cour, & qu'on ait part aux entretiens *h* des Dames, on y pourra remarquer tout autre chose. Il semble que leur génie soit proportionné naturellement à leur état. Avec la justesse, le discernement, & la politesse, elles ont un tour d'esprit, fin, délicat, aisé; & je ne sçay quoy de grand & de noble, qui leur est particulier. On diroit que les objets, comme les hommes, ne s'approchent d'elles qu'a-

*h* Que tout cela est plus visible dans les Dames.

vec respect. Elles les voyent toujours par le bel endroit, & leur donnent en parlant tout un autre air que le commun. En un mot, que l'on montre à ceux qui ont du goût, deux lettres de Dames de conditions différentes, on reconnoitra aisément laquelle est de plus haute qualité.

i Combien y a-t-il eu de Dames, & combien y en a-t-il encore, qu'on doit mettre au nombre des sçavans, si on ne veut pas les mettre au dessus. Le siècle où nous vivons en porte plus que tous les siècles passez. Et comme elles ont égalé les hommes, elles sont plus estimables qu'eux, pour des raisons particulières. Il leur a falu surmonter la mollesse où on élève leur Sexe, renoncer aux plaisirs & à l'oïveté où on les réduit, vaincre certains obstacles publics, qui les éloignent de l'étude, & se mettre au dessus des idées désavantageuses que le vulgaire a des sçavantes, outre celles qu'il a de leur Sexe en general. Elles ont fait tout cela. Et soit que les difficultez ayent rendu leur esprit plus vif & plus pénétrant, soit que ces qualitez leur soient

i *Que les sçavantes, qui sont en grand nombre, sont plus estimables que les sçavans.*

naturelles, elles se font rendues à proportion plus habiles que les hommes.

On peut dire néanmoins, sans diminuer les sentimens que ces & illustres Dames meritent, que c'est l'occasion & les moyens extérieurs, qui les ont mises en cet état, aussi-bien que les plus sçavans parmi nous, & qu'il y en a une infinité d'autres qui n'en auroient pas moins fait, si elles eussent eu de pareils avantages. Et puisque l'on est assez injuste pour croire que toutes les femmes sont indiscrettes, lorsqu'on en connoît cinq ou six qui le sont; on devroit aussi être assez équitable, pour juger que leur sexe est capable des sçiences, puisque l'on en voit quantité, qui ont pû s'y élever.

On s'imagine vulgairement que les Turcs, les Barbares, & les Sauvages n'y sont pas si propres que les peuples de l'Europe. Cependant, il est certain, que si l'on en voyoit icy cinq ou six qui eussent la capacité, ou le titre de Docteur, ce qui n'est pas impossible, on corrigeroit son jugement, & l'on avoüeroit que ces peuples étant hommes comme

*k Qu'il faut reconnoître que les femmes en général sont capables des sçiences.*

nous, sont capables des mêmes choses, & que s'ils étoient instruits, ils ne nous céderoient en rien. Les femmes avec lesquelles nous vivons, valent bien les Barbares & les Sauvages, pour nous obliger d'avoir pour elles des pensées qui ne soient pas moins avantageuses, ni moins raisonnables.

Si le vulgaire s'opiniâtre, nonobstant ces observations, à ne vouloir pas que les femmes soient aussi propres aux sciences que nous, il doit au moins reconnoître qu'elles leur sont moins nécessaires. L'on s'y applique à deux fins, l'une de bien connoître les choses qui en font l'objet, & l'autre de devenir vertueux par le moyen de ces connoissances. Ainsi dans cette vie qui est si courte, la science se doit uniquement rapporter à la vertu; & les femmes possédant celle-cy, on peut dire qu'elles ont par un bon-heur singulier, le principal avantage des sciences sans les avoir étudiées.

CE que nous voyons tous les jours, nous doit convaincre qu'elles ne sont pas moins Chrétiennes, que les hommes. Elles reçoivent l'Évangile avec sou-

*Que les femmes ont autant de vertu que nous.*  
mission

mission & avec simplicité. Et elles en pratiquent les maximes d'une façon exemplaire. Leur respect pour tout ce qui concerne la Religion a toujours paru si grand, qu'elles passent sans contredit, pour avoir plus de dévotion & de pieté que nous. Il est vray que leur culte va quelquefois jusques à l'excez: mais je ne trouve pas que cét excez soit si blâmable. L'ignorance où on les élève en est la cause nécessaire. Si leur zèle est indiscret, au moins leur perswasion est véritable. Et l'on peut dire, que si elles connoissoient parfaitement la vertu, elles l'embrasseroient bien autrement; puisqu'elles s'y attachent si fort au travers des ténébres mêmes.

IL semble que la compassion qui est la vertu de l'Evangile soit affectée à leur Sexe. Le mal du prochain ne leur a pas plutôt frappé l'esprit, qu'il touche leur cœur, & leur fait venir les larmes aux yeux. N'est-ce pas par leurs mains que se sont toujours faites les plus grandes distributions, dans les calamitez publiques? Ne sont-ce pas encore aujourd'hui les Dames qui ont particulière-

*a Elles sont charitables.*



ment soin des pauvres & des malades dans les Parroisses, qui les vont visiter dans les prisons, & servir dans les hôpitaux ? <sup>a</sup> Ne sont - ce pas de pieuses filles répanduës dans les quartiers, qui ont charge de leur aller porter à certaines heures du jour, la nourriture & les remedes necessaires, & à qui l'on a donné le nom de la charité qu'elles exercent si dignement ?

<sup>b</sup> ENFIN, quand il n'y auroit au monde de femmes qui pratiquassent cette vertu envers le prochain, que celles qui servent les malades dans l'Hôtel-Dieu, je ne crois pas que les hommes puissent sans injustice prétendre en cela l'avantage par dessus leur Sexe. Ce sont proprement ces filles-là desquelles il falloit enrichir la galerie des femmes fortes : C'est de leur vie qu'il faudroit faire les plus grans éloges, & honorer leur mort des plus excellens Panegiriques : puisque c'est là qu'on voit la Religion Chrétienne, c'est à dire, la vertu vraiment heroïque, se pratiquer à la rigueur dans ses commandemens & dans ses conseils : de jeunes filles renon-

<sup>a</sup> Les filles de la Charité. <sup>b</sup> Celles de l'Hôtel Dieu.

cer au monde, & à elle-mêmes, résolus à une chasteté & à une pauvreté perpétuelle, prendre leur Croix, & la Croix du monde la plus rude, pour se mettre le reste de leurs jours sous le joug de JESUS-CHRIST, se consacrer dans un Hôpital, où l'on reçoit indifferemment toutes sortes de malades, de quelque país ou Religion que ce soit, pour les servir tous sans distinction, & se charger à l'exemple de leur Epoux de toutes les infirmités des hommes, sans se rebuter d'avoir sans cesse les yeux frappez des spectacles les plus affreux, les oreilles, des injures, & des cris des malades, & l'odorat de toutes les infections du corps humain: & pour marque de l'esprit qui les anime, porter de lit en lit, entre leurs bras, & encourager les misérables, non pas par de vaines paroles, mais par l'exemple effectif & personnel d'une patience, & d'une charité invincible.

Se peut-il rien concevoir de plus grand parmy les Chrétiens? Les autres femmes ne sont pas moins portées à soulager le prochain. Il n'y a que l'occasion qui leur manque, ou d'autres occupations qui les en détournent. Et je trouve qu'il est aussi indigne de

s'imaginer de là , comme fait le vulgaire , que les femmes soient naturellement servantes des hommes , que de prétendre que ceux qui ont reçu de Dieu des talens particuliers , soient les serviteurs & les esclaves de ceux pour le bien desquels ils les employent.

Quelque genre de vie qu'embrassent les femmes , leur conduite a toujours quelque chose de remarquable. Il semble que celles qui vivent hors du mariage , & qui demeurent dans le monde, n'y restent que pour servir d'exemple aux autres. La modestie Chrétienne paroît sur leur visage & dans leurs habits. La vertu fait leur principal ornement. Elles s'éloignent des compagnies , & des divertissemens mondains ; & leur application aux exercices de piété , fait bien voir qu'elles ne sont point engagées dans les soins ni dans les embarras du mariage que pour jouir d'une plus grande liberté d'esprit , & n'être obligées que de plaire à Dieu.

a Il y a autant de Monastères sous la conduite des femmes que des hommes : & leur vie n'y est pas moins exemplaire. La retraite y est plus grande ; la penitence

*a Comment elles vivent dans les Monastères.*

aussi

aussi austère : & les Abesses y valent bien les Abbez. Elles font des reglemens avec une sagesse admirable , & gouvernent leurs filles avec tant de prudence , qu'il n'y arrive point de désordre. Enfin l'éclat des maisons Religieuses , les grands biens qu'elles possèdent , & leurs solides établissemens sont l'effet du bon ordre qu'y apportent les Supérieures.

*b* Le mariage est l'état le plus naturel, & le plus ordinaire aux hommes. Quand ils y sont engagez , c'est pour le reste de leur vie.

Ils y passent les âges où on ne doit agir que par raison. Et les differens accidens de la nature & de la fortune auxquels cette condition est sujette , exerçant davantage ceux qui y sont, leur donne occasion d'y faire paroître plus d'esprit. Il ne faut pas grande expérience pour savoir que les femmes y sont plus propres que nous. Les filles sont capables de conduire une maison à l'âge où les hommes ont encore besoin de maître. Et l'expédient le plus commun , pour remettre un jeune homme dans le bon chemin, c'est de luy donner une femme qui le retienne par son exemple, qui

*b* *Comment elles vivent dans le mariage.*

modère ses emportemens & le retire de la débauche.

Quelle complaisance n'employent point les femmes pour vivre en paix avec leurs maris. Elles se soumettent à leurs ordres, elles ne font rien sans leur avis, elles se contraignent en beaucoup de choses pour éviter de leur déplaire, & elles se privent souvent des divertissemens les plus-honnêtes, pour les exempter de soupçon. L'on fait lequel des deux Sexes est le plus fidelle à l'autre, & supporte plus patiemment les malheurs qui surviennent dans le mariage, & y fait paroître plus de sagesse.

Presque toutes les maisons ne sont réglées que par les femmes à qui leurs maris en abandonnent le gouvernement. Et le soin qu'elles prennent de l'éducation des enfans, est bien plus considérable aux familles & plus important à l'Etat, que celuy qu'elles ont des biens. Elles se donnent toutes entières à leur conservation. La crainte qu'il ne leur arrive du mal est si grande, qu'elles en perdent souvêt le repos. Elles se privent avec joye, des choses les plus nécessaires, afin qu'il ne leur manque rien. Elles ne sauroient

*c* *Comment elles élèvent leurs enfans.*

les voir souffrir le moins du monde, qu'elles ne souffrent elles-mêmes jusques au fond de l'ame : Et on peut dire que la plus grande de leur peine est de ne les pouvoir soulager, en se chargeant de leurs douleurs.

*d* Qui ignore avec quelle application elles travaillent à les instruire de la vertu, autant que leur petit âge en est capable? Elles tâchent de leur faire connoître & craindre Dieu, & leur enseignent à l'adorer d'une manière qui leur soit proportionnée: Elles ont soin de les mettre entre les mains des Maîtres, aussi-tôt qu'ils y sont propres, & choisissent ceux-cy avec toute la précaution possible, pour rendre leur éducation meilleure. Et ce qui est encore plus estimable, c'est qu'elles joignent le bon exemple à l'instruction.

*e* Si l'on vouloit descendre dans un détail entier de toutes les rencontres de la vie & de toutes les vertus que les femmes y pratiquent, & en examiner les plus importantes circonstances, il y auroit dequoy faire un très-ample Panegyri-

*d* Le soin qu'elles prennent de leur instruction.

*e* Qu'un plus ample détail seroit avantageux aux femmes.

que. On pourroit représenter jusques où va leur sobriété dans le boire & dans le manger ; la patience dans les incommoditez ; la force & le courage à supporter les maux , les fatigues, les veilles, les jûnes ; La moderation dans les plaisirs & dans les passions ; l'inclination à faire du bien ; La prudence dans les affaires, l'honnêteté en toutes les actions : En un mot on pourroit faire voir qu'il n'y a point de vertu qui ne leur soit commune avec nous, & qu'il y a au contraire quantité de défauts considérables qui sont particuliers aux hommes.

Voilà les observations générales & ordinaires sur ce qui concerne les femmes, par rapport aux qualitez de l'esprit, dont l'usage est la seule chose qui doit mettre de la distinction entre les hommes.

Comme il n'y a guères de rencontres où l'on ne puisse découvrir l'inclination, le génie, le vice, la vertu, & la capacité des personnes ; ceux qui se voudront détromper eux-mêmes sur le sujet des femmes, ont toujours occasion de le faire, en public, ou en particulier, à la Cour, & à la grille, dans les divertissemens,

nens, & dans les exercices, avec les pauvres comme avec les riches, en quelque état & de quelque condition qu'elles soient. Et si l'on considère avec sincérité & sans intérêt ce qu'on pourra remarquer à leur égard, on trouvera que s'il y a quelques apparences peu favorables aux femmes, il y en a encore plus qui leur sont très-avantageuses; que ce n'est point faute de mérite; mais de bonheur ou de force, que leur condition n'est pas égale à la nôtre; & enfin que l'opinion commune est un préjugé populaire & mal fondé.







DE  
**L'EGALITE'**  
 DES DEUX  
**SEXES.**

---

PARTIE II.

*Où l'on fait voir pourquoy les témoignages qu'on peut apporter contre le sentiment de l'Egalité des deux Sexes, tirez des Poëtes, des Orateurs, des Historiens, des Jurisconsultes, & des Philosophes, sont tous vains & inutiles.*



**E** qui confirme le vulgaire dans la pensée qu'il a des femmes, c'est qu'il s'y voit appuyé par le sentiment des savans. Ainsi la voix publique de ceux qui dominant par la créance, s'accordant au désavantage des femmes, avec certaines apparences générales,

les,

les, il ne faut pas s'étonner de les voir si mal dans l'esprit des personnes simples & sans lumière. Et il arrive en cela, comme en une infinité d'autres choses, que l'on se fortifie dans un préjugé par un autre.

L'idée de la vérité étant attachée naturellement à celle de la science, l'on ne manque pas de prendre pour vrai ce que proposent ceux qui ont la réputation d'être savans : Et comme le nombre de ceux qui ne le sont que de nom, est beaucoup plus grand, que de ceux qui le sont en effet, le commun des hommes qui compte seulement les voix, se range du côté des premiers, & embrasse d'autant plus volontiers leurs opinions, qu'elles se trouvent plus conformes à celles dont il est déjà imbu.

C'est pourquoy voyant que les Poëtes, les Orateurs, les Historiens, & les Philosophes, publient aussi que les femmes sont inférieures aux hommes, moins nobles & moins parfaites, il se le persuade davantage, parce qu'il ignore que leur science est le même préjugé que le sien, sinon qu'il est plus étendu & plus specieux; & qu'ils ne font que joindre à

*a Idée de la science vulgaire.*

l'impression de la coûtume, le sentiment des Anciens, sur l'autôrité desquels toute leur certitude est fondée. Et je trouve qu'à l'égard du Sexe, ceux qui ont de l'étude, & ceux qui n'en ont point, tombent dans une erreur pareille, qui est de juger que ce qu'en disent ceux qu'ils estiment, est véritable, parce qu'ils sont déjà prévenus, qu'ils disent bien; au lieu de ne se porter à croire qu'ils disent bien, qu'après avoir reconnu qu'ils ne disent rien que de véritable.

*a* Les Poètes & les Orateurs n'ayant pour but que de plaire & de persuader, la vrai-semblance leur suffit, à l'égard du commun des hommes. Ainsi l'exageration & l'hyperbole étant très-propres à ce dessein, en grossissant les idées, selon qu'on en a besoin, ils font le bien & le mal petit & grand comme il leur plaît; & par un tour trop ordinaire, ils attribuent à toutes les femmes en general, ce qu'ils ne connoissent qu'en quelques particulières. Ce leur est assez d'en avoir vu quelques-unes hypocrites, pour leur faire dire que tout le Sexe est sujet à ce défaut. Les ornemens dont ils accompagnent leurs dis-

*a* *Contre les autôrités des Poètes & des Orateurs.*  
COURS,

cours, contribuënt merueilleusement à leur attirer la créance de ceux qui ne sont point sur leurs gardes. Ils parlent avec facilité & avec grace, & employent certaines manières, lesquelles étant belles, agréables, & peu communes, ébloüissent l'esprit & l'empêchent de discerner la verité. On voit contre les femmes quantité de pièces assez fortes en apparence; & l'on s'y rend, faute de savoir que ce qui en fait la force & la verité, ce sont les figures de l'Eloquence, les Métaphores, les Proverbes, les Descriptions, les Similitudes, les Emblèmes. Et parce qu'il y a d'ordinaire beaucoup de génie, & d'adresse dans ces sortes d'ouvrages, l'on s'imagine aussi qu'il n'y a pas moins de verité.

Tel se persuade que les femmes aiment qu'on leur en conte, parce qu'il aura lû le sonnet de Sarazin sur la chute de la première, qu'il feint n'être tombée que pour avoir prêté l'oreille aux fleurettes du Démon. Il est vray que l'imagination en est plaisante, le tour joli, l'application assez juste dans son dessein, & la chute très-agréable: Mais si l'on examine la pièce au fond, & qu'on la reduise en Prose, l'on trouvera qu'il

n'y a rien de plus faux ni de plus fade.

Il y a des gens assez simples, pour s'imaginer que les femmes sont plus portées à la furie que les hommes, pour avoir lû que les Poètes ont représenté les Furies sous la figure des femmes: sans confiderer que cela n'est qu'une imagination Poétique: & que les peintres qui dépeignent les Harpies avec un visage de femme, dépeignent aussi le Démon sous l'apparence d'un homme.

J'EN ay vu entreprendre de prouver que les femmes sont inconstantes, sur ce qu'un Poëte Latin célèbre a dit qu'elles sont sujettes à un changement continuël, & qu'un François les a plaisamment comparées à une girouëtte qui se meut au gré du vent; faute de prendre garde que toutes ces manières de parler des choses, ne sont propres qu'à égayer l'esprit & non pas à l'instruire.

L'Eloquence vulgaire est une Optique parlante, qui fait voir les objets sous telle figure & telle couleur que l'on veut, & il n'y a point de vertu qu'on ne puisse représenter comme un vice, par les moyens qu'elle fournit.

Il n'y a rien de plus ordinaire, que de trouver dans les Auteurs, que les femmes

mes sont moins parfaites & moins nobles que les hommes : mais pour des raisons on n'y en voit point. Et il y a grande apparence qu'ils en ont été persuadés comme le vulgaire. Les femmes n'ont point de part avec nous aux avantages extérieurs, comme les sciences, & l'autorité, en quoy l'on met communément la perfection : donc elles ne sont pas si parfaites que nous. Pour en être convaincu sérieusement, il faudroit montrer qu'elles n'y sont pas admises, parce qu'elles n'y sont pas propres. Mais cela n'est pas si aisé, qu'on s'imagine : & il ne sera pas difficile de faire voir le contraire dans la suite ; & que cette erreur vient de ce qu'on n'a qu'une idée confuse de la perfection & de la noblesse.

Tous les raisonnemens de ceux qui soutiennent que le beau Sexe n'est pas si noble, ni si excellent que le nôtre, sont fondez sur ce que les hommes étant les maîtres, on croit que tout est pour eux ; Et je suis assuré qu'on croiroit tout le contraire, encore plus fortement ; c'est à dire, que les hommes ne sont que pour les femmes, si elles avoient toute l'autorité, comme dans l'Empire des Amazones.

Il est vray qu'elles n'ont icy que les emplois qu'on regarde comme les plus bas. Et il est vray aussi qu'elles n'en sont pas moins à estimer, selon la Religion & la raison. Il n'y a rien de bas que le vice, ni de grand que la vertu: & les femmes faisant paroître plus de vertu que les hommes, dans leurs petites occupations, meritent plus d'être estimées. Je ne say même si à regarder simplement leur employ ordinaire, qui est de nourrir & d'élever les hommes dans leur enfance, elles ne sont pas dignes du premier rang dans la Société civile.

*a* Si nous étions libres & sans République, nous ne nous assemblerions que pour mieux conserver nôtre vie, en jouissant paisiblement des choses qui y seroient nécessaires, & nous estimerions davantage ceux qui y contribueroient le plus. C'est-pourquoy nous avons accoûtumé de regarder les Princes comme les premiers de l'Etat, parce que leurs soins & leur prévoyance est la plus generale, & la plus étendue; & nous estimons à proportion ceux qui sont au dessous d'eux. La plupart preferent les

*a* *Que les femmes sont plus estimables que les hommes par raport à leur employ.*

*soldats.*

soldats aux Juges, parce qu'ils s'opposent directement à ceux qui attaquent la vie d'une manière plus terrible, & chacun estime les personnes à proportion qu'il les juge utiles. Ainsi les femmes semblent être les plus estimables, puisque le service qu'elles rendent est incomparablement plus grand, que celui de tous les autres.

a L'on pourroit absolument se passer de Princes, de soldats, & de marchands, comme l'on faisoit au commencement du monde, & comme le font encore aujourd'hui les Sauvages. Mais on ne se peut passer de femmes dans son enfance. Les Etats étant bien pacifiés, la plupart des personnes qui ont l'autorité, sont comme mortes & inutiles: Les femmes ne cessent jamais de nous être nécessaires. Les Ministres de la Justice ne sont gueres que pour conserver les biens à ceux qui les possèdent, & les femmes sont pour nous conserver la vie: les soldats s'employent pour des hommes faits, & capables de se défendre & les femmes s'emploient pour les hommes, lorsqu'ils ne savent pas encore ce qu'ils sont, s'ils ont des ennemis ou des amis, & lors-

a *Quel est le mérite des femmes.*



qu'ils n'ont point d'autres armes que des pleurs contre ceux qui les attaquent. Les Maîtres, les Magistrats, & les Princes, n'agissent souvent que pour leur gloire & pour leurs interêts particuliers; & les femmes n'agissent que pour le bien des enfans qu'elles élèvent. Enfin les peines & les soins, les fatigues & les assiduez, auxquelles elles s'assujettissent, n'ont rien de pareil en aucun état de la Société civile.

Il n'y a donc que la fantaisie qui les fasse moins estimer. On récompenseroit largement un homme qui auroit apprivoisé un Tigre : l'on considère ceux qui savent dresser des Chevaux, des Singes, & des Elephans ; on parle avec éloge d'un homme, qui aura composé un petit ouvrage qui luy aura coûté un peu de temps & de peine ; & l'on néglige les femmes qui mettent plusieurs années à nourrir & à former des enfans ; & si l'on en recherche bien la raison, l'on trouvera que c'est parce que l'un est plus ordinaire que l'autre.

*a* Ce que les Historiens disent au désavantage des femmes, fait plus d'impression sur l'esprit, que les discours des Orateurs.

*a* Contre les témoignages qu'on peut tirer de l'histoire.

Comme

Comme ils semblent ne rien avancer d'eux-mêmes, leur témoignage est moins suspect; outre qu'il est conforme à ce dont on est déjà persuadé; rapportant que les femmes étoient autrefois ce qu'on croit qu'elles sont à présent. Mais toute l'autorité qu'ils ont sur les esprits, n'est que l'effet d'un préjugé assez commun à l'égard de l'antiquité, qu'on se représente sous l'image d'un venerable vieillard, qui ayant beaucoup de sagesse, & d'expérience, n'est pas capable d'être trompé, ni de rien dire que de vray.

Cependant, les Anciens n'étoient pas moins sujets à l'erreur; & l'on ne doit pas plutôt se rendre à présent à leurs opinions, qu'on auroit fait de leur tems. On considéroit autrefois les femmes, comme l'on fait aujourd'hui, & avec aussi peu de raison. Ainsi tout ce qu'en ont dit les hommes doit être suspect, parce qu'ils sont Juges & Parties: & lorsque quelqu'un rapporte contre elles le sentiment de mille Auteurs, cette histoire ne doit être considérée que comme une tradition de préjugés, & d'erreurs. Il y a aussi peu de fidélité & d'exactitude dans les histoires anciennes, que dans les recits familiers, où l'on reconnoît

assez qu'il n'y en a presque point. Ceux qui les ont écrites y ont mêlé leurs passions, & leur intérêt : & la plupart n'ayant eu que des idées fort confuses du vice & de la vertu, ont souvent pris l'un pour l'autre : & ceux qui les lisent avec la préoccupation ordinaire, ne manquent pas de tomber dans le même défaut. Et dans le préjugé où ils croient, ils ont eu soin d'exagerer les vertus & les avantages de leur Sexe, & de rabaisser & d'affoiblir le mérite des femmes par un intérêt contraire. Cela est si facile à reconnoître qu'il n'en faut point apporter d'exemple.

*a* Néanmoins, si l'on sçait débrouiller un peu le passé, l'on trouvera de quoy faire voir que les femmes ne l'ont point cédé aux hommes, & que la vertu qu'elles ont fait paroître est plus excellente, si on la considère sincèrement dans toutes les circonstances. L'on peut remarquer qu'elles ont donné d'aussi grandes marques d'esprit & de capacité dans toutes sortes de rencontres. Il y en a eu qui ont gouverné de grands Etats & des Empires avec une sagesse & une mode-

*a* *Ce que l'on trouve dans l'histoire à l'avantage des femmes.*

ration qui n'a point eu d'exemple : d'autres ont rendu la justice avec une intégrité pareille à celle de l'Areopage ; plusieurs ont rétabli par leur prudence & par leurs conseils les Royaumes dans le calme , & leurs maris sur le Trône. On en a veu conduire des armées, ou se défendre sur des murailles avec un courage plus qu'heroïque. Combien y en a-t-il eu dont la chasteté n'a pû recevoir aucune atteinte , ni par les menaces épouvantables , ni par les promesses magnifiques qu'on leur faisoit, & qui ont souffert avec une generosité surprenante, les plus horribles tourmens pour la cause de la Religion ? Combien y en a-t-il eu, qui se sont renduës aussi habiles que les hommes dans toutes les sciences , qui ont pénétré ce qu'il y a de plus curieux dans la nature , de plus fin dans la Politique, & de plus solide dans la Morale ; & qui se sont élevées à ce qu'il y a de plus haut dans la Theologie Chrétienne. Ainsi l'histoire dont ceux qui sont prévenus contre le Sexe , abusent pour l'abaisser , peut servir à ceux qui le regardent avec des yeux d'équité , pour montrer qu'il n'est pas moins noble que le nôtre.

a L'autorité des Jurisconsultes a un grand poids, à l'égard de beaucoup de gens, sur ce qui concerne les femmes, parce qu'ils font une profession particulière de rendre à un chacun ce qui luy appartient. Ils mettent les femmes sous la puissance de leurs maris, comme les enfans sous celle de leurs peres, & disent que c'est la nature qui leur a assigné les moindres fonctions de la Société, & qui les a éloignées de l'autorité publique.

L'on croit être bien fondé de le dire aussi après eux. Mais il est permis, sans blesser le respect qu'ils méritent, de n'être pas en cela de leur sentiment. On les embarrasseroit fort, si on les obligeoit de s'expliquer intelligiblement sur ce qu'ils appellent Nature en cet endroit, & de faire entendre comment elle a distingué les deux Sexes, comme ils prétendent.

Il faut considérer que ceux qui ont fait ou compilé les Loix, étant des hommes, ont favorisé leur Sexe, comme les femmes auroient peut-être fait, si elles avoient été à leur place : & les Loix ayant été faites depuis l'établissement des sociétés, en la manière qu'elles sont à présent à l'égard des femmes, les Jurisconsultes qui avoient aussi leur

préjugé, ont attribué à la nature une distinction, qui ne vient que de la coutume. Outre qu'il n'étoit pas nécessaire de changer l'ordre qu'ils trouvoient établi, pour obtenir la fin qu'ils se propofoient, qui étoit de bien gouverner un Etat, en exerçant la justice. Enfin s'ils s'opiniâtroient à soutenir que les femmes sont naturellement dépendantes des hommes, on les combatroit par leurs propres principes, puisqu'ils reconnoissent eux-mêmes, que la dépendance & la servitude sont contraires à l'ordre de la nature, qui rend tous les hommes égaux.

La dépendance étant un rapport purement corporel & civil, elle ne doit être considérée que comme un effet du hazard, de la violence, ou de la coutume: si ce n'est celle où sont les enfans à l'égard de ceux qui leur ont donné la vie. Encore ne passe-t-elle point un certain âge; où les hommes étant supposez avoir assez de raison & d'expérience pour se pouvoir gouverner eux-mêmes, sont affranchis par les Loix, de l'autorité d'autrui.

Mais entre les personnes d'un âge égal ou approchant, il ne devroit y avoir

qu'une subordination raisonnable, selon laquelle ceux qui ont moins de lumière se soumettent volontairement à ceux qui en ont davantage. Et si l'on ôte les Actions civiles que les Loix ont données aux hommes, & qui les rendent les Chefs de la famille, on ne peut trouver entr'eux & leurs femmes, qu'une soumission d'expérience & de lumières. Les uns & les autres s'engagent ensemble librement, en un temps où les femmes ont autant de raison, & souvent plus que leurs maris. Les promesses & les conventions du mariage sont reciproques; & le pouvoir égal sur le corps: & si les Loix donnent au mary plus d'autorité sur les biens; la nature donne à la femme plus de puissance & de droit sur les enfans. Et comme la volonté de l'un n'est pas la regle de l'autre, si une femme est obligée de faire les choses dont son mary l'avertit; celui-cy ne l'est pas moins de suivre ce que sa femme luy fait entendre être de son devoir: & hors les choses raisonnables, on ne peut contraindre une femme de se soumettre à son mary, que parce qu'elle a moins de force. Ce qu'on appelle agir de Turc à Maure, & non pas en gens d'esprit.

d'esprit.

L'on n'aura pas beaucoup de peine à se départir de l'opinion des savans, dont je viens de parler: parce qu'on pourra aisément reconnoître que leur profession ne les engage pas à s'informer si exactement de ce que les choses sont en elles-mêmes; que l'aparence & la vray-semblance suffisent aux Poëtes & aux Orateurs; le témoignage de l'antiquité aux Historiens, & la Coutume aux Jurisconsultes pour arriver à leur but: mais pour ce qui est du sentiment des Philosophes, on ne le quittera pas si facilement; parce qu'il semble qu'ils sont au dessus de toutes les considerations precedentes, comme en effet ils doivent être, & qu'ils passent pour examiner les choses de plus près; ce qui leur attire la creance commune, & fait tenir pour indubitable ce qu'ils proposent, sur tout lorsqu'ils ne détruisent point les sentimens où l'on est.

Ainsi le vulgaire se fortifie dans l'opinion qu'il a de l'inégalité des deux Sexes, parce qu'il y voit aussi ceux dont il regarde les jugemens comme la regle des siens, faute de sçavoir, que presque tous les Philosophes n'ont point d'autre



regle que luy, & que ce n'est pas par science qu'ils prononcent, principalement sur la matière dont il s'agit. *a* Ils ont porté leurs préjugés dans les Ecoles, & ils n'y ont rien appris qui servît à les en tirer. Au contraire, toute leur science est fondée sur les jugemens qu'ils ont faits dès le berceau; & c'est parmi eux un crime ou une erreur de revoquer en doute ce qu'on a crû avant l'âge de discretion. On ne leur apprend point à connoître l'homme par le corps, ni par l'esprit: Et ce qu'ils en enseignent communément peut tres-bien servir à prouver qu'il n'y a entre nous & les bêtes que le plus & le moins. On ne leur dit pas un mot des Sexes: on suppose qu'ils les connoissent assez: bien loin d'en examiner la capacité & la différence véritable & naturelle; ce qui est un point des plus curieux, & peut-être aussi des plus importans de la Physique & de la Morale. Ils passent des années entières, & quelques-uns toute leur vie, à des bagatelles, & à des Etres de raison, & à ruminer s'il y a au delà du monde des espaces imaginaires, & si les atomes ou la petite poussière, qui paroît dans les rayons du Soleil, est divisible à l'in-

*a Ce que c'est que les Philosophes de l'École.*

fini.

fini. Quel fond peut-on faire sur ce que disent des savans de cette sorte, quand il s'agit de choses serieuses & importantes.

On pourroit penser néanmoins qu'encore qu'ils s'instruisent si mal, leurs principes suffisent peut-être pour découvrir lequel des deux Sexes a naturellement quelque avantage sur l'autre; mais cette pensée ne peut venir qu'à ceux, ou qui ne les connoissent pas, ou qui en sont prévenus. La connoissance de nous-mêmes est absolument necessaire pour bien traiter cette question; & particulièrement la connoissance du corps, qui est l'organe des sciences; de même que pour savoir comment les lunettes d'approche grossissent les objets, il faut en connoître la fabrique. Ils n'en parlent qu'en passant, non plus que de la verité & de la science, c'est à dire, de la methode d'acquérir des connoissances certaines & veritables, sans quoy il est impossible de bien examiner si les femmes en sont aussi capables que nous: & sans m'amuser à rapporter les idées qu'ils en donnent, je dirai icy en general, ce que j'en crois.

A Tous les hommes étant faits les uns

a *En quoy consiste la science.*

comme les autres, ils ont les mêmes sentimens, & les mêmes idées des choses naturelles; par exemple, de la lumière, de la chaleur & de la dureté; & toute la science que l'on tâche d'en avoir, se réduit à connoître au vray quelle est la disposition particulière, intérieure & extérieure de chaque objet, pour produire en nous les pensées & les sentimens que nous en avons. Tout ce que les Maîtres peuvent faire pour nous conduire à cette connoissance, c'est d'appliquer nôtre esprit à ce que nous remarquons, pour en examiner les apparences & les effets, sans précipitation ni préjugé, & de nous montrer l'ordre qu'il faut tenir dans la disposition de nos pensées, pour trouver ce que nous cherchons.

Par exemple, si une personne sans étude me prioit de luy expliquer, en quoy consiste la liquidité de l'eau, je ne luy en affirmerois rien; mais je luy demanderois ce qu'elle en a observé, côme, que si l'eau n'est pas renfermée dans un vase, elle se répand; c'est à dire, que toutes les parties se separent & se desunissent d'elles-mêmes, sans que l'on introduise de corps étranger; que l'on y fait entrer ses doigts sans peine, & sans y trouver la résistance  
des

des corps durs, & qu'en y mettant du sucre ou du sel, on s'apperçoit que ces deux sortes de corps diminuent peu à peu, & que leurs parcelles sont emportées dans tous les endroits de la liqueur.

Jusques-là je ne luy apprendrois rien de nouveau; & si je luy avois fait entendre de la même façon, ce que c'est qu'être en repos, ou en mouvement, je la porterois à reconnoître que la nature des liqueurs consiste en ce que leurs parties insensibles sont dans un mouvement perpétuel, ce qui oblige de les renfermer dans un vase, & les dispose à donner aisément entrée aux corps durs; & que les parcelles de l'eau étant petites, lisses, pointuës, & venant à s'insinuer dans les pores du sucre, en ébranlent & en divisent les parties par leur rencontre, & se mouvant en tout sens, emportent en tous les endroits du vase, ce qu'elles ont séparé.

Cette idée des liqueurs, qui est une partie détachée du corps de la Physique paroîtroit bien plus claire, si on la voyoit dans son rang: & elle n'a rien que le commun des femmes ne soit capable d'entendre. Le reste de toutes nos con-

noissances étant proposé avec ordre, n'a pas plus de difficulté, & si l'on y fait attention, l'on trouvera que chaque science de raisonnement demande moins d'esprit, & moins de temps qu'il n'en faut, pour bien apprendre le Point ou la Tapisserie.

*a* En effet, les idées des choses naturelles sont nécessaires, & se forment toujours en nous de la même façon. Adam les avoit comme nous les avons: les enfans les ont comme les vieillards, & les femmes comme les hommes: & ces idées se renouvellent, se fortifient, & s'entretiennent par l'usage continuel des sens. L'esprit agit toujours; & qui sçait bien comment il agit en une chose, découvre sans peine comment il agit en toutes les autres. Il n'y a que le plus & le moins entre l'impression du Soleil & celle d'une étincelle. Pour bien penser là dessus, l'on n'a besoin ni d'adresse, ni d'exercice de corps.

Il n'en est pas de même des ouvrages dont j'ay parlé. Il y faut encore plus appliquer son esprit: Les idées en étant arbitraires, sont plus difficiles à apprendre,

*a* Il ne faut pas moins d'esprit pour apprendre le Point & la Tapisserie, que pour apprendre la Physique.

& à retenir. Ce qui est cause qu'il faut tant de temps pour bien savoir un métier, c'est qu'il dépend d'un long exercice : il faut de l'adresse pour bien garder les proportions sur un cannevas, pour distribuer également la soye ou la laine, pour mélanger avec justesse les couleurs, pour ne pas trop serrer ni trop relâcher les points, pour n'en mettre pas plus en un rang qu'en l'autre, pour faire les Nuances imperceptibles : En un mot, il faut savoir faire & varier en mille manières différentes les ouvrages de l'art pour y être habile; au lieu que dans les sciences, il ne faut que regarder avec ordre des ouvrages tous faits, & toujours uniformes : & toute la difficulté d'y réussir vient moins des objets & de la disposition du corps, que du peu de capacité dans les Maîtres.

Il ne faut donc plus tant s'étonner de voir des hommes & des femmes sans étude s'entretenir des choses qui regardent les sciences ; puisque la Methode de les apprendre ne sert qu'à rectifier le bon sens, qui s'est confondu par la précipitation, par la coutume, & par l'usage.

L'idée qu'on vient de donner de la science en general pourroit suffire pour

persuader les personnes dépréoccupées, que les hommes & les femmes en sont également capables. Mais parce que l'opinion contraire est des plus enracinées; il faut pour l'arracher entièrement, la combattre par principes, afin que joignant les apparances favorables au beau Sexe, qu'on a présentées dans la première partie, avec les raisons physiques, qu'on va apporter, l'on puisse absolument être convaincu en sa faveur.

*Que les femmes considérées selon les principes de la saine Philosophie, sont autant capables que les hommes de toutes sortes de connoissances.*

a Il est aisé de remarquer, que la différence des Sexes ne regarde que le Corps, n'y ayant proprement que cette partie qui serve à la production des hommes; & l'Esprit ne faisant qu'y prêter son consentement, & le faisant en tous de la même manière, on peut conclurre qu'il n'a point de Sexe.

a *L'esprit n'a point de Sexe.*

Si on

*b* Si on le considère en luy-même, on trouve qu'il est égal & de même nature en tous les hommes, & capable de toutes sortes de pensées. Les plus petites l'occupent comme les plus grandes ; il n'en faut pas moins pour bien connoître un Ciron, qu'un Elephant. Quiconque fait en quoy consiste la lumière & le feu d'une étincelle, fait aussi ce que c'est que la lumière du Soleil. Quand on s'est accoutumé à penser aux choses qui ne regardent que l'Esprit, l'on y voit tout au moins aussi clair que dans ce qu'il y a de plus matériel, qui se connoît par les sens. Je ne découvre pas plus de différence entre l'esprit d'un homme grossier & ignorant, & celui d'un homme délicat & éclairé qu'entre l'esprit d'un même homme considéré à l'âge de dix ans & à l'âge de quarante. Et cōme il n'en paroît pas davantage entre celui des deux Sexes, on peut dire que leur différence n'est pas de ce côté-là. La constitution du corps ; mais particulièrement l'éducation, d l'exercice, & les impressions de tout ce qui nous environne étant par tout les causes naturelles & sensibles de

*b* Il est égal dans tous les hommes. *d* D'où vient la différence qui est entre les hommes.



tant de diverlitez qui s'y remarquent.

*e* C'est Dieu qui unit l'Esprit au Corps de la femme, comme à celui de l'homme, & qui l'y unit par les mêmes Loix. Ce sont les sentimens, les passions, & les volontez, qui font & entretiennent cette union; & l'esprit n'agissant pas autrement dans un Sexe, que dans l'autre, il y est également capable des mêmes choses.

Cela est encore plus clair à considérer *f* seulement la tête, qui est l'unique organe des sciences, & où l'Esprit fait toutes ses fonctions. L'Anatomie la plus exacte ne nous fait remarquer aucune différence dans cette partie, entre les hommes & les femmes: le cerveau de celles-cy est entièrement semblable au nôtre: les impressions des sens s'y reçoivent, & s'y rassemblent de la même façon & ne s'y conservent point autrement pour l'Imagination & pour la Mémoire. Les femmes entendent comme nous, par les oreilles, elles voyent par les yeux, & elles goûtent avec la langue; & il n'y a rien de parti-

*e* L'Esprit agit dans les femmes comme dans les hommes. *f* Il s'aperçoit des choses de la même façon dans les deux Sexes.

culier dans la disposition de ces organes, sinon que d'ordinaire elles les ont plus délicats ; ce qui est un avantage. De sorte que les objets extérieurs les touchent de la même façon, la lumière par les yeux, & le son par les oreilles. *g* Qui les empêchera donc de s'appliquer à la considération d'elles-mêmes ; d'examiner en quoy consiste la nature de l'Esprit ; combien il a de sortes de pensées, & comment elles s'excitent à l'occasion de certains mouvemens corporels ; de consulter ensuite les idées naturelles qu'elles ont de Dieu, & de commencer par les choses spirituelles à disposer avec ordre leurs pensées, & à se faire la science qu'on appelle *Metaphysique*.

*h* Puisqu'elles ont aussi des yeux & des mains, ne pourroient-elles pas faire elles-mêmes, ou voir faire à d'autres la dissection d'un Corps humain, en considérer la Symmetrie & la structure, remarquer la diversité, la difference & le rapport de ses parties, leurs figures, leurs mouvemens, & leurs fonctions, les al-

*g Les femmes sont capables de la Métaphysique.*

*h Elles sont capables de la Physique & de la Médecine.*

terations dont elles sont susceptibles, & conclure de là le moyen de les conserver dans une bonne disposition, & de les rétablir, quand elle est une fois changée.

Il ne leur faudroit plus pour cela, que connoître la nature des Corps extérieurs, qui ont raport avec le leur, en découvrir les proprietéz, & tout ce qui les rend capables d'y faire quelque impression bonne ou mauvaise : cela se connoît par le ministère des sens, & par les diverses expériences qu'on en fait. Et les femmes étant également capables de l'un & de l'autre, peuvent apprendre aussi bien que nous, la Physique & la Medecine.

Faut-il tant d'esprit pour connoître que la respiration est absolument nécessaire à la conservation de la vie; & qu'elle se fait par le moyen de l'air, qui entrant par le Canal du nez & de la bouche, s'insinuë dans les poumons, pour y rafraichir le sang qui y passe en circulant, & y cause des alterations différentes, selon qu'il est plus ou moins grossier par le mélange des vapeurs & des exhalaisons, dont on le voit quelquefois mêlé.

*i* EST-CE une chose difficile, que de découvrir que le goût des alimens consiste, de la part du Corps, dans la différente manière dont ils sont délayez sur la langue par la salive ? Il n'y a personne qui ne sente après le repas, que les viandes qu'on met alors dans la bouche, s'y divisant tout autrement que celles dont on s'est nourri, y causent un sentiment moins agréable. Ce qui reste à connoître des fonctions du corps humain, considéré avec ordre, n'a pas plus de difficulté.

*k* Les Passions sont assurément ce qu'il y a de plus curieux en cette matière. On y peut remarquer deux choses, les mouvemens du corps, avec les pensées & les émotions de l'aine qui y sont jointes. Les femmes peuvent connoître cela aussi aisément que nous. Quant aux causes qui excitent les Passions, on sait comment elles le font, quand on a une fois bien compris par l'étude de la Physique la manière dont les choses qui nous environnent nous importent, & nous touchent; & par l'expérience & l'usage, comment nous y joignons & en

*i* En quoy consiste le goût. *k* Elles peuvent connoître les passions.

séparons nos volontez.

*m* En faisant des Méditations régulières sur les objets des trois sciences dont on vient de parler, une femme peut observer que l'ordre de ses pensées doit suivre celui de la nature, qu'elles sont justes lorsqu'elles y sont conformes, qu'il n'y a que la précipitation dans nos Jugemens, qui empêche cette justesse: & remarquant en suite l'Economie qu'elle auroit gardée pour y arriver, elle pourroit faire des reflexions, qui luy serviroient de regle pour l'avenir, & s'en former une Logique.

Si l'on disoit nonobstant cela, que les femmes ne peuvent pas acquerir, par elles-mêmes ces connoissances, ce qui se diroit gratis; au moins ne pourroit-on nier qu'elles le puissent avec le secours des Maîtres & des Livres, comme l'ont fait les plus habiles gens, dans tous les siècles.

*n* Il suffit d'alleguer la propreté reconnüe du Sexe pour faire croire qu'il est capable d'entendre les proportions de Mathématique: & nous nous contredirions nous-mêmes de douter que s'il

*m* Elles peuvent apprendre la Logique. *n* Les Mathématiques.

s'ap-

s'appliquoit à la construction des Machines, il n'y reüssit aussi bien que le nôtre, puisque nous luy attribuons plus de génie, & plus d'artifice.

o Il ne faut que des yeux & un peu d'attention pour observer les Phénomènes de la nature, pour remarquer que le Soleil, & tous les corps lumineux, qui sont au Ciel, sont des feux véritables, puis qu'ils nous frappent & nous éclairent de même que les feux d'icy-bas; qu'ils paroissent successivement répondre à divers endroits de la terre, & pour pouvoir ainsi juger de leurs mouvemens & de leur cours. Quiconque peut rouler dans sa tête de grands desseins, & en faire jouer les ressorts, y peut aussi faire rouler avec justesse toute la machine du monde, s'il en a une fois bien observé les diverses apparences.

p Nous avons déjà trouvé dans les femmes toutes les dispositions qui rendent les hommes propres aux sciences, qui les regardent en eux-mêmes: & si nous continuons d'y regarder d'aussi près, nous y trouverons encore celles

o Elles sont capables de l'Astronomie. p Distinction entre les sciences.

84 *De l'Egalité des deux Sexes,*  
qu'il faut pour les sciences, qui les concernent comme liez avec leurs semblables dans la société civile.

C'est un défaut de la Philosophie vulgaire de mettre entre les sciences une si grande distinction, qu'on ne peut guères suivant la Methode qui luy est particulière, reconnoître aucune liaison entr'elles. Ce qui est cause que l'on rétreint si fort l'étenduë de l'esprit humain, en s'imaginant, qu'un même homme n'est presque jamais capable de plusieurs sciences; que pour être propre à la Physique & à la Medecine, on ne l'est pas pour cela à l'Eloquence, ni à la Theologie; & qu'il faut autant de genies differens, qu'il y a de sciences differentes.

CETTE pensée vient d'une part, de ce que l'on confond ordinairement la nature avec la coûtume, en prenant la disposition de certaines personnes, à une science plutôt qu'à l'autre, pour un effet de leur constitution naturelle, au lieu que ce n'est souvent qu'une inclination casuelle, qui vient de la necessité, de l'éducation ou de l'habitude: & de l'autre part, faute d'avoir remarqué, qu'il n'y a proprement qu'une science au monde, qui est celle de nous-mêmes, & que

toutes les autres n'en sont que des applications particulières.

EN effet, la difficulté que l'on trouve aujourd'hui à apprendre les Langues, la Morale, & le reste, consiste en ce qu'on ne fait pas les rapporter à cette science générale : d'où il pourroit arriver, que tous ceux qui croiroient les femmes capables de la Physique, & de la Médecine, n'estimeroient pas pour cela qu'elles le fussent de celles dont on va parler. Cependant, la difficulté est égale des deux côtés. Il s'agit par tout de bien penser. On le fait en appliquant sérieusement son esprit aux objets qui se présentent, pour s'en former des idées claires & distinctes, pour les envisager par toutes leurs faces, & tous les rapports différens, & pour n'en juger, que sur ce qui paroît manifestement véritable. Il ne faut avec cela que disposer ses pensées dans un ordre naturel, pour avoir une science parfaite. Il n'y a rien en cela qui soit au dessus des femmes; & celles qui seroient instruites par cette voye, de la Physique & de la Médecine, seroient capables d'avancer de même dans toutes les autres.



¶ Pourquoi ne pourroient-elles pas reconnoître que la nécessité de vivre en société nous obligeant de communiquer nos pensées par quelques signes extérieurs, le plus commode de tous est la parole, qui consiste dans l'usage des mots, dont les hommes sont convenus? Qu'il doit y en avoir autant de sortes qu'il y a d'idées, qu'il faut qu'ils aient entre eux quelque rapport de son & de signification pour les pouvoir apprendre & retenir plus aisément, & pour n'être pas obligé de les multiplier à l'infini; qu'il les faut arranger dans l'ordre le plus naturel, & le plus conforme à celui de nos pensées, & n'en employer dans le discours, qu'autant qu'on en a besoin pour se faire entendre.

Ces reflexions mettroient une femme en état de travailler en Academiciéne à la perfection de sa langue naturelle, réformant ou retranchant les mauvais mots, en introduisant de nouveaux, réglant l'usage sur la raison, & sur les idées justes qu'on a des Langues: Et la méthode avec laquelle elle auroit appris celle de son pays, luy serviroit merveilleusement à apprendre celles des étrangers,

¶ *Elles sont capables de la Grammaire.*

à en découvrir les délicatesses, à en lire  
 les Auteurs, & à devenir ainsi très-ha-  
 bile dans la Grammaire, & dans ce qu'on  
 appelle Humanitez.

Les femmes, aussi bien que les hom-  
 mes, ne parlent que pour faire entendre  
 les choses comme elles les connoissent; &  
 pour disposer leurs semblables à agir  
 comme elles souhaitent, ce qu'on  
 appelle persuader. Elles y réussissent na-  
 turellement mieux que nous. Et pour le  
 faire encore avec art, elles n'auroient  
 qu'à s'étudier à présenter les choses, com-  
 me elles se présentent à elles, ou qu'elles  
 s'y présenteroient, si elles étoient à la  
 place de ceux qu'elles voudroient tou-  
 cher. Tous les hommes étant faits de  
 même manière, sont presque toujours  
 émûs de même par les objets; & s'il y a  
 quelque difference, elle vient de leurs  
 inclinations, de leurs habitudes, ou de  
 leur état: ce qu'une femme connoitroit  
 avec un peu de reflexion & d'usage; &  
 sachant disposer ses pensées, en façon la  
 plus convenable, les exprimer avec po-  
 liteffe & avec grace, & y ajuster les ge-  
 stes, l'air du visage, & la voix, elle pos-  
 sederait la véritable Eloquence,

à L'Eloquence.

Il n'est pas croyable que les femmes puissent pratiquer si hautement la vertu, sans être capables d'en pénétrer les maximes fondamentales. En effet, une femme déjà instruite, comme on l'a représentée, découvreroit elle-même les regles de sa conduite, en découvrant les trois sortes de devoirs qui comprennent toute la Morale, dont les premiers regardent Dieu, les seconds nous regardent nous-mêmes, & les troisièmes nôtre prochain. Les idées claires & distinctes qu'elle auroit formées de son esprit, & de l'union de l'esprit avec le corps, la porteroient infailliblement à reconnoître qu'il y a un autre esprit infini, Auteur de toute la nature, & à concevoir pour luy les sentimens sur lesquels la Religion est fondée. Et après avoir appris par la Physique en quoy consiste le plaisir des sens, & de quelle façon les choses extérieures contribuent à la perfection de l'esprit & à la conservation du corps, elle ne manqueroit pas de juger qu'il faut être ennemi de soi-même pour n'en pas user avec beaucoup de moderation. Si elle venoit ensuite à se considerer comme enga-

*a La Morale.*

gée d'as la société civile avec d'autres personnes semblables à elle, & sujettes aux mêmes passions, & à des besoins qu'on ne peut satisfaire sans une assistance mutuelle; elle entreroit sans peine dans cette pensée de laquelle dépend toute nôtre justice, qu'il faut traiter les autres, comme on veut être traité; & qu'on doit pour cela reprimer ses désirs, dont le déreglement qu'on appelle Cupidité, cause tout le trouble & tout le malheur de la vie.

a Elle se confirmeroit davantage dans la persuasion du dernier de ces devoirs, si elle pouvoit plus loin sa pointe, en découvrant le fond de la Politique, & de la Jurisprudence. Comme l'une & l'autre ne regarde que les devoirs des hommes entre eux, elle jugeroit que pour comprendre à quoy ils sont obligez dans la société civile, il faut savoir ce qui les a portez à la former. Elle les considéreroit donc comme hors de cette société, & elle les trouveroit tous entièrement libres & égaux, & avec la seule inclination de se conserver, & avec un droit égal sur tout ce qui y seroit nécessaire,

a Le droit & la Politique.

Mais elle remarqueroit que cette égalité les engageant dans une guerre, ou une défiance continuelle, ce qui seroit contraire à leur fin, la lumière naturelle dicteroit, qu'ils ne pourroient vivre en paix, sans relâcher chacun de son droit, & sans faire des conventions, & des contracts; que pour rendre ces actions valides & se tirer d'inquietude, ce seroit une nécessité d'avoir recours à un Tiers, lequel prenant l'autorité, contraindrait chacun de garder ce qu'il auroit promis aux autres; que celui-cy n'ayant été choisi que pour l'avantage de ses sujets, il ne devoit point avoir d'autre but; & que pour arriver à la fin de son établissement, il faudroit qu'il fût maître des biens & des personnes, de la paix, & de la guerre.

En examinant à fond cette matière, qui empêcheroit qu'une femme ne trouvât ce que c'est que l'Équité naturelle; ce que c'est que *Contract, Autorité, & Obeïssance*; quelle est la nature de la Loy, quel usage on doit faire des peines, en quoy consiste le *Droit Civil* & celui des gens; quels sont les devoirs des Princes, & des sujets: En un mot, elle apprendroit par ses propres reflexions & par les

Livres

Livres, ce qu'il faut pour être Jurisconsulte, & Politique.

*a* Après qu'elle auroit acquis une parfaite connoissance d'elle-même, & qu'elle se seroit solidement instruite des regles generales de la conduite des hommes, elle seroit peut-être bien-aise de s'informer aussi de quelle manière on vit dans les pais étrangers. Comme elle auroit remarqué que les changemens de temps, de saison, de lieu, d'âge, de nourriture, de compagnie, d'exercice luy auroient causé des alterations & des passions differentes, elle n'auroit pas de peine à reconnoître que ces diversitez-là produisent le même effet, *b* à l'égard des peuples entiers: qu'ils ont des inclinations, des coûtumes, des mœurs, & des loix differentes; selon qu'ils sont plus près ou plus loin des Mers, du Midy, ou du Septentrion; selon qu'il y a des plaines, des montagnes, des rivieres, & des bois chez eux; selon que le terroir est plus ou moins fertile, & porte des nourritures particulieres; & selon le commerce, & les affaires qu'ils ont avec d'autres peuples voisins, ou éloignez;

*a* La Geographie. *b* D'où vient la diversité des mœurs qui se voit entre les peuples.

Elle pourroit étudier toutes ces choses, & apprendre ainsi quelles sont les mœurs, les richesses, la religion, le gouvernement, & les intérêts de vingt ou trente Nations différentes, aussi facilement que d'autant de familles particulières. Car pour ce qui est de la situation des Royaumes, du rapport des Mers & des Terres, des Isles & du Continent; il n'y a pas plus de difficulté à l'apprendre dans une Carte, qu'à savoir les quartiers & les rues de sa Ville, & les routes de la Province où l'on demeure.

LA connoissance du present pourroit luy faire naître l'envie de connoître aussi le passé; & ce qu'elle auroit retenu de Geographie luy seroit d'un grand secours dans ce dessein, luy donnant moyen d'entendre mieux les affaires, comme les guerres, les voyages, & les negotiations, luy marquant les lieux où elles se sont faites; les passages, les chemins, & la liaison des Etats. Mais ce qu'elle sauroit de la manière d'agir des hommes en general, par les réflexions qu'elle auroit faites sur elle-même, la feroit entrer dans le fin de la Politique, des intérêts, & des passions; & l'aide-

*a L'histoire profane.*

roit à découvrir, le mobile & le ressort des entreprises, la source des revolutions, & à suppléer dans les grands desseins, les petites choses qui les ont fait réussir, & qui sont échappées aux Historiens : & suivant les idées justes qu'elle auroit du vice & de la vertu, elle remarqueroit la flaterie, la passion, & l'ignorance des Auteurs, & se garantiroit ainsi de la corruption, que l'on prend dans la lecture des Histoires, où ces défauts sont mélez ordinairement. Comme la Politique ancienne n'étoit pas si raffinée que la moderne, & que les intérêts des Princes étoient moins liez autrefois qu'à present, & le commerce moins étendu, il faut plus d'esprit, pour entendre & démêler les Gazettes, que Titelive, & Quinte-Curse.

Il y a quantité de personnes qui trouvent l'histoire Ecclesiastique plus agreable & plus solide, que l'histoire prophane ou civile : parce qu'on y remarque, que la raison & la vertu sont poussées plus loin ; & que les passions & les préjuges couvers du prétexte de la religion, font prendre à l'esprit un tour tout particulier dans sa conduite. Vne

*a L'histoire Ecclesiastique & la Theologie.*



femme s'y appliqueroit avec d'autant plus d'affection, qu'elle la jugeroit plus importante : elle se convaincroit que les Livres de l'Écriture ne sont pas moins authentiques que tous les autres que nous avons ; qu'ils contiennent la véritable Religion, & toutes les maximes sur lesquelles elle est fondée ; que le nouveau Testament où commence proprement l'histoire du Christianisme n'est pas plus difficile à entendre que les Auteurs Grecs & Latins, que ceux qui le lisent dans la simplicité des enfans, ne cherchant que le Royaume de Dieu, en découvrent la vérité & le sens avec plus de facilité & de plaisir que celui des Enigmes, des Emblèmes, & des Fables. Et après s'être réglé l'esprit par la Morale de Jesus Christ, elle se trouveroit en état de diriger ses semblables, de lever leurs scrupules, & de résoudre les cas de conscience avec plus de solidité, que si elle s'étoit rempli la tête de tous les Casuistes du monde.

Je ne vois rien qui empêchât que dans la suite de son étude, elle n'observât aussi facilement que feroit un homme, comment l'Évangile est passé de main en main, de Royaume en Royaume, de siècle en siècle :

siècle, jusqu'au sien; qu'elle ne prît par la lecture de l'Écriture Sainte & des Pères, l'idée de la vraie Theologie, & ne trouvât qu'elle ne consiste qu'à savoir l'histoire des Chrétiens & les sentimens particuliers de ceux qui ont écrit. Ainsi elle se rendroit assez habile pour faire des ouvrages sur la Religion, pour combattre les nouveautez, en montrant ce qui a toujours été crû dans toute l'Église, sur les matières contestées.

Si une femme est capable de s'instruire par l'histoire, de ce que sont toutes les Sociétés publiques, comment-elles se sont formées, & comment-elles se maintiennent en vertu d'une autorité fixe & constante, exercée par des Magistrats & des Officiers subordonnez les uns aux autres, elle ne l'est pas moins de s'informer de l'application de cette autorité, dans les Loix, les Ordonnances, & les Reglemens, pour la conduite de ceux qui y sont soumis: tant pour le rapport des personnes, selon les diverses conditions, que pour la possession & pour l'usage des biens. Est-ce une chose si difficile à savoir, que le rapport qu'il y a entre le mary & la femme, entre le pere & les enfans, entre

le Maître & les domestiques, entre un Seigneur & ses vassaux, entre ceux qui sont alliez, entre un Tuteur & un Pupille? Y a-t-il tant de mystere à entendre ce que c'est que de posseder par achat, par échange, par donation, par legs, par testament, par prescription, par usufruit, & quelles sont les conditions nécessaires, pour rendre ces usages valides.

Il ne paroît pas qu'il faille plus d'intelligence pour bien prendre l'esprit de la Société Chrétienne, que celui de la Société Civile; pour former une idée juste de l'autorité qui luy est particulière, & sur laquelle est fondée toute sa conduite; & pour distinguer précisément celle que Jesus-Christ a laissée à son Eglise, d'avec la domination qui n'appartient qu'aux Puissances temporelles. Après avoir fait cette distinction absolument nécessaire pour bien entendre le Droit-Canō, une femme le pourroit étudier, & remarquer comment l'Eglise s'est réglée sur le Civil, & comment l'on a mêlé la juridiction seculiere avec la spirituelle; en quoy consiste la Hierarchie; quelles sont les fonctions

des Prélats, ce que peuvent les Conciles, les Papes, les Evêques, & les Pasteurs: ce que c'est que Discipline, quelles en sont les regles, & les changemens: Ce que c'est que Canons, privileges, & exemptions: Comment se sont établis les benefices, quel en est l'usage & la possession: En un mot, qu'elles sont les Coûtumes & les Ordonnances de l'Eglise, & les devoirs de tous ceux qui la composent. Il n'y a rien là dequoy une femme ne soit tres-capable, & ainsi elle pourroit devenir tres-savante dans le Droit-Canon.

Voila quelques idées generales des plus hautes connoissances dont les hommes se sont servis pour signaler leur esprit & pour faire fortune, & dont ils sont depuis si long-temps en possession au préjudice des femmes. Et quoy qu'elles n'y aient pas moins droit qu'eux ils ont néanmoins à leur égard des pensées & une conduite qui sont d'autant plus injustes, qu'on ne voit rien de pareil dans l'usage des biens du corps.

L'on a jugé à propos que la prescription eût lieu pour la paix & la seureté des familles: c'est à dire, qu'un homme qui auroit joiuy du bien d'autruy sans

trouble & de bonne foy, durant un certain espace de temps, en demeueroit possesseur, sans qu'on y pût rien prétendre après. Mais on ne s'est jamais avisé de croire que ceux qui en étoient déchus par negligence, ou autrement, fussent incapables d'y rentrer par quelque voye, & l'on n'a jamais regardé leur inhabileté que comme civile.

Au contraire l'on ne s'est pas contenté de ne point rappeler les femmes au partage des sciences & des emplois, après une longue prescription contr'elles. On a passé plus loin; Et l'on s'est figuré que leur exclusion est fondée sur une impuissance naturelle de leur part.

*a* Cependant il n'y a rien de plus chimerique que cette imagination. Car, soit que l'on considère les sciences en elles mêmes, soit qu'on regarde l'organe qui sert à les acquérir, on trouvera que les deux Sexes y sont également disposez. Il n'y a qu'une seule methode, & une seule voye pour insinuër la verité dans l'esprit, dont elle est la nourriture, comme il n'y en a qu'une pour faire entrer les alimens dans toutes sortes d'estomas pour la

*a Ce n'est point à cause d'une indisposition naturelle que les femmes sont exclues des sciences.*

substance du corps. Pour ce qui est des différentes dispositions de cet organe, qui rendent plus ou moins propres aux sciences, si l'on veut reconnoître de bonne foy ce qui en est, on avouera que le plus est pour les femmes.

*a* L'on ne peut disconvenir, que ceux d'entre les hommes qui sont si grossiers & si materiels, ne soient ordinairement stupides, & qu'au contraire les délicats sont toujours les plus spirituels. Je trouve là-dessus l'expérience trop générale & trop constante, pour avoir besoin de l'appuyer icy de raisons: ainsi le beau Sexe étant d'un temperamment plus délicat que le nôtre ne manqueroit pas de l'égaliser au moins, s'il s'appliquoit à l'étude.

Je prévois bien que cette pensée ne sera pas goûtée de beaucoup de gens qui la trouveront un peu forte. Je n'y saurois que faire: l'on s'imagine qu'il y va de l'honneur de nôtre Sexe de le faire oprimer par tout. Et moy je crois qu'il est de la justice de rendre à un chacun ce qui luy appartient.

*b* En effet nous avons tous, hommes & femmes, le même droit sur la verité,

*a* Qui sont ceux qui sont les plus propres aux sciences.

*b* Les deux Sexes, ont un droit égal sur les sciences.

puisque l'esprit est en tous également capable de la connoître, & que nous sommes tous frappés de la même façon, par les objets qui font impression sur le corps. Ce droit que la nature nous donne à tous sur les mêmes connoissances, naît de ce que nous en avons tous autant de besoin les uns que les autres. Il n'y a personne qui ne cherche à être heureux, & c'est à quoy tendent toutes nos actions; & pas un ne le peut être solidement que par des connoissances claires, & distinctes; & c'est en cela que Jesus-Christ même, & saint Paul nous font esperer, que consistera le bonheur de l'autre vie. Vn avare s'estime heureux, lorsqu'il connoît, qu'il possède de grandes richesses; un ambitieux, lorsqu'il s'apperçoit qu'il est au dessus de ses semblables: En un mot, tout le bonheur des hommes, vray ou imaginaire, n'est que dans la connoissance, c'est à dire dans la pensée qu'ils ont de posséder le bien qu'ils recherchent.

C'est ce qui me fait croire qu'il n'y a que des idées de la verité qu'on se procure par l'étude, & qui sont fixes, & indépendantes de la possession, ou du

*Le bonheur consiste dans la connoissance.*

manque-

manquement des choses, qui puissent faire la vraie felicité de cette vie. Car ce qui fait qu'un avare ne peut être heureux, dans la simple connoissance qu'il a des richesses: C'est que cette connoissance pour faire son bonheur, doit être liée avec le desir ou l'imagination de les posséder pour le present: Et lors que son Imagination les luy represente comme éloignées de luy & hors de sa puissance, il ne peut y penser sans s'affliger. Il en va tout autrement de la science qu'on a de soy-même, & de toutes celles qui en dépendent: mais particulièrement de celles qui entrent dans le commerce de la vie. Puis donc que les deux Sexes sont capables de la même felicité. Ils ont le même droit sur tout ce qui sert à l'acquiescer.

a Lorsque l'on dit que le bonheur consiste principalement dans la connoissance de la verité, on n'en exclut pas la vertu. On estime au contraire que celle-cy en fait le plus essentiel. Mais un homme n'est heureux par la vertu, qu'autant qu'il connoît qu'il en a, ou qu'il tâche d'en avoir. Cela veut dire, qu'encores qu'il suffise pour estimer un homme

a *Que la vertu consiste dans la connoissance.*



heureux, de voir qu'il pratique la vertu, quoy qu'il ne la connoisse parfaitement, & même que cette pratique avec une connoissance confuse & imparfaite, puisse contribuer à acquérir le bonheur de l'autre vie, il est certain qu'il ne peut lui-même s'estimer solidement heureux, sans s'appercevoir qu'il fait le bien: comme il ne se croiroit point riche, s'il ne sçavoit, qu'il possède des richesses.

*a* Ce qui est cause qu'il y a si peu de gens qui ayent du goût & de l'amour pour la véritable vertu, c'est qu'ils ne la connoissent pas, & n'y faisant point d'attention, lors qu'ils la pratiquent, ils ne sentent point la satisfaction qu'elle produit, & qui tant de fois nous parlons. Cela vient de ce que la vertu n'est pas une simple speculation du bien auquel on est obligé, mais un desir effectif, qui naît de la persuasion qu'on en a. Et on ne la peut pratiquer avec plaisir sans ressentir de l'émotion, parce qu'il en est comme des liqueurs les plus excellentes qui semblent quelquefois ameres ou sans douceur, si lors qu'elles sont sur la langue, l'esprit est occupé ailleurs & ne s'applique point au

*a Pourquoi si peu de gens aiment la vertu.*

mou-

mouvement qu'elles y causent.

*a* Non seulement les deux Sexes ont besoin de lumiere pour trouver leur bonheur dans la pratique de la vertu, ils en ont encore besoin pour la bien pratiquer. C'est la persuasion qui fait agir: & l'on est d'autant plus persuadé de son devoir que l'on le connoît plus parfaitement. Le peu qu'on a dit icy sur la Morale, suffit pour insinuer que la science de nous-mêmes est tres-importante pour rendre plus forte la persuasion des devoirs auxquels on est obligé: & il ne seroit pas difficile de montrer comment toutes les autres y contribuent, ni de faire voir que la raison pourquoy tant de personnes pratiquent si mal la vertu, ou tombent dans le dereglement, c'est uniquement l'ignorance de ce qu'ils sont.

*b* Ce qui fait croire communément, qu'il n'est pas besoin d'être sçavant pour être vertueux, c'est que l'on voit dans le vice quantité de gens, qui passent d'ailleurs pour habiles, d'où l'on se figure que non seulement la science est inutile pour la vertu; mais même qu'elle y

*a* *Qu'il faut être sçavant pour être solidement vertueux.*

*b* *D'où vient que quelques sçavans sont vicieux.*

est souvent pernicieuse. Et cette erreur rend suspects aux esprits foibles & peu instruits, la plûpart de ceux qui sont en reputation d'être plus éclairés que les autres, & donne en même temps du mépris & de l'aversion pour les plus hautes connoissances.

L'on ne prend pas garde qu'il n'y a que les fausses lumieres qui laissent ou jettent les hommes dans le desordre: parceque les idées confuses que la fausse Philosophie donne de nous-mêmes, & de ce qui entre dans le corps de nos actions, broüillent tellement l'esprit, que ne scachant ce, qu'il est, ni ce que sont les choses qui l'environnent, ni le rapport qu'elles ont avec luy, & ne pouvant soutenir le poids des difficultez qui se presentent dans cette obscurité, il faut necessairement qu'il succombe & qu'il s'abandonne à ses passions, la raison étant trop foible pour l'arrêter.

a Ce n'est donc que sur vne terreur Panique qu'est fondée l'imagination bizarre qu'a le vulgaire, que l'étude rendroit les femmes plus méchantes & plus superbes. Il n'y a que la fausse science

a *Que l'étude ne donneroit point d'orgueil aux femmes.*

capable

capable de produire un effet si mauvais. On ne peut apprendre la véritable, sans en devenir plus humble, & plus vertueux ; & rien n'est plus propre à rabaisser la fumée, & à se convaincre de sa faiblesse, que de considérer tous les ressorts de sa machine ; la délicatesse de ses organes, le nombre presque infini d'alterations, & de dérangemens pénibles auxquels elle est si sujette. Il n'y a point de méditation plus capable d'inspirer de l'humilité, de la moderation, & de la douceur à un homme, tel qu'il puisse être, que de faire attention par l'étude de la Physique, à la liaison de son esprit avec le corps, & de remarquer qu'il est assujetti à tant de besoins ; que la dépendance où il est dans ses fonctions, des plus délicates parties du corps, le tient sans cesse exposé à mille sortes de troubles & d'agitations fâcheuses ; que quelques lumières qu'il ait acquises, il ne faut presque rien pour les confondre entièrement ; qu'un peu de bile ou de sang plus chaud ou plus froid qu'à l'ordinaire, le jettera peut-être dans l'extravagance, dans la folie, & dans la fureur, & luy fera souffrir des convulsions épouvantables.

Comme ces reflexions trouveroient prise dans l'esprit d'une femme, aussi bien que dans celui d'un homme, elles en chasseroient l'orgueil, bien loin de l'y faire venir. Et si après s'être rempli l'esprit des plus belles connoissances, elle rappelloit dans sa memoire toute sa conduite passée, pour voir comment elle seroit arrivée à l'état heureux où elle se trouveroit, bien loin de s'en élever au dessus des autres, elle verroit dequoy s'humilier davantage; puisqu'elle observeroit nécessairement dans cette revue, qu'elle avoit auparavant une infinité de préjugés dont elle n'a pû se défaire qu'en combattant avec peine les impressions de la coûtume, de l'exemple, & des passions qui l'y retenoient malgré elle: que tous les efforts qu'elle a faits pour découvrir la verité, luy ont été presque inutiles, que ç'a été comme par hazard qu'elle s'est présentée à elle, & lors qu'elle y pensoit le moins, & en des rencontres qui n'arrivent guères qu'une seule fois en la vie, & à très-peu de personnes; d'où elle concludroit infailliblement qu'il est injuste & ridicule d'avoir des ressentimens ou du mépris pour ceux qui ne

*a Avis très-important pour tous les sçavans.*

sont

font pas éclairés comme nous, ou qui sont dans un sentiment contraire au nôtre, & qu'il faut avoir pour eux encore plus de complaisance, & de compassion; parce que s'ils ne voyent pas la vérité comme nous, ce n'est pas leur faute: mais c'est qu'elle ne s'est pas présentée à eux, quand ils l'ont recherchée, & qu'il y a encore quelque voile de leur part ou de la nôtre, qui l'empêche de paroître à leur esprit dans tout son jour: & considérant qu'elle tiendrait pour vray ce qu'elle auroit crû faux auparavant, elle jugerait sans doute qu'il pourroit encore arriver dans la suite, qu'elle fit de nouvelles découvertes par lesquelles elle trouveroit faux ou erronée, ce qui luy auroit semblé très-veritable.

S'il y a eu des femmes qui soient devenues méprisantes, se sentant plus de lumière; il y a aussi quantité d'hommes qui tombent tous les jours dans ce vice; & cela ne doit pas être regardé comme un effet des sciences qu'elles possedoient; mais de ce que l'on en faisoit mystere à leur Sexe. Et comme d'un côté ces connoissances sont d'ordinaire fort confuses, & que de l'autre, celles qui les ont se voyent un avantage qui leur est particu-

lier, il ne faut pas s'étonner qu'elles en prennent un sujet d'élévation: & c'est une nécessité presque infaillible, que dans cet état, le même leur arrive, qu'à ceux, qui ayant peu de naissance & de bien, ont fait avec peine une fortune éclatante, lesquels se voyant élevez à un poste où ceux de leur sorte n'ont point accoutumé de monter, l'esprit de vertige les prend, & leur presente les objets tout autrement qu'ils ne sont. Au moins est-il tres-vrai-semblable que l'orgueil prétendu des savantes, n'étant rien en comparaison de celui de ces savans qui prennent le titre de Maîtres & de Sages; les femmes y seroient moins sujettes, si leur Sexe entroit avec le nôtre en partage égal des avantages qui le produisent.

*b* C'est donc une erreur populaire que de s'imaginer que l'étude est inutile aux femmes, parce, dit-on, qu'elles n'ont point de part aux emplois pour lesquels on s'y applique. Elle leur est aussi nécessaire que le bonheur & la vertu; puisque sans cela on ne peut posséder parfaitement ni l'un ni l'autre. Elle l'est pour acquérir la justesse dans les pensées & la justice dans

*Que les sciences sont nécessaires à autre chose qu'aux emplois.*

les actions. Elle l'est pour nous bien connoître nous-mêmes & les choses qui nous environnent pour en faire un usage legitime, & pour regler nos passions, en moderant nos desirs. Se rendre habile pour entrer dans les charges & les dignitez, c'est un des usages de la science : & il en faut acquérir le plus qu'on peut pour être Juge, ou Evêque. Parce qu'on ne peut autrement se bien acquiter des fonctions de ces Etats; mais non pas précisément pour y arriver & pour devenir plus heureux par la possession des honneurs & des avantages qu'ils produisent. Ce seroit faire de la science un usage bas & sordide.

A I N S I il n'y a que le peu de lumiere, ou un interêt secret & aveugle, qui puisse faire dire que les femmes doivent demeurer excluës des sciences par la raison qu'elles n'y ont jamais eu de part publiquement. Il n'est pas des biens de l'esprit comme de ceux du corps; il n'y a point de prescription contre: & quelque temps que l'on en ait été privé, il y a toujours droit de retour. Les mêmes biens du corps ne pouvant être possedez en même temps par plusieurs personnes, sans diminution de part & d'autre, l'on a eu



raison pour le salut des familles, d'y maintenir les possesseurs de bonne foy au préjudice des anciens propriétaires.

Mais pour les avantages de l'esprit, il en est tout autrement. Chacun a droit sur tout ce qui est du bon sens. Le ressort de la raison n'a point de bornes; elle a dans tous les hommes une égale juridiction. Nous naissons tous juges des choses qui nous touchent; & si nous ne pouvons pas tous en disposer avec un pouvoir égal, nous pouvons au moins les connoître tous également. Et comme tous les hommes jouissent de l'usage de la lumière & de l'air, sans que cette communication soit préjudiciable à personne, tous peuvent aussi posséder la vérité sans se nuire les uns aux autres. Et même plus elle est connue, plus elle paroît belle & lumineuse: plus il y a de personnes qui la cherchent; & plutôt on la découvre. Et si les deux Sexes y avoient travaillé également, on l'auroit plutôt trouvée. De sorte que la vérité & la science sont des biens imprescriptibles: & ceux qui en ont été privez y peuvent rentrer sans faire tort à ceux qui en sont déjà les maîtres. Il ne peut donc y avoir que  
ceux

ceux qui veulent dominer sur les esprits par la créance, qui ayent sujet d'appréhender ce retour, dans la crainte que si les sciences devenoient si communes, la gloire ne le devint aussi : & que celle où ils aspirent ne diminuât par le partage.

*Que les femmes ne sont pas moins capables que les hommes, des emplois de la Société.*

C'est pourquoy il n'y a aucun inconvenient que les femmes s'appliquent à l'étude comme nous. Elles sont capables d'en faire aussi un très-bon usage, & d'en tirer les deux avantages que l'on en peut esperer, l'un d'avoir les connoissances claires & distinctes, que nous désirons naturellement, & dont le désir est souvent étouffé & anéanti par la confusion des pensées & par les besoins & les agitations de la vie; & l'autre d'employer ces connoissances pour leur conduite particulière, & pour celle des autres dans les differens états de la Société, dont on fait partie. Cela ne s'accorde pas avec l'opinion commune. Il y en a beaucoup qui croiront bien que les

femmes peuvent apprendre ce que l'on comprend sous les sciences Physiques ou naturelles ; mais non pas qu'elles soient aussi propres que les hommes, à celles qu'on peut appeller Civiles, comme la Morale, la Jurisprudence, & la Politique : & que si elles peuvent se conduire elles-mêmes par l'application des maximes de ces dernières, elles ne pourront pas pour cela conduire les autres.

L'ON a cette pensée faite de prendre garde que l'esprit n'a besoin dans toutes les actions que de discernement & de justesse, & que quiconque a une fois ces deux qualitez en une chose, peut les avoir aussi aisément & par la même voye dans tout le reste. La Morale ou le Civil ne change point la nature de nos actions. Elles demeurent toujours Physiques ; parce que la Morale n'est autre chose, que de savoir la manière dont les hommes regardent les actions de leurs semblables par rapport aux idées qu'ils ont du bien ou du mal, du vice & de la vertu, de la justice & de l'injustice & de même qu'ayant une fois bien compris les regles du mouvement dans la Physique, on peut les appliquer

appliquer à tous les changemens & à toutes les varietez qu'on remarque dans la nature : aussi sachant une fois les veritables maximes des sciences Civiles, l'on n'a pas plus de difficulté à en faire l'aplication aux incidens nouveaux qui surviennent.

Ceux qui sont dans les Emplois, n'ont pas toujourns plus d'esprit que les autres pour avoir eu plus de bon-heur : & même il n'êt pas necessaire qu'ils en ayent plus que le commun ; quoy qu'il soit à souhaiter qu'on n'y admît que ceux qui y seroient les plus propres. Nous agissons toujourns de la même façon & par les mêmes regles en quelque état que nous nous trouvions ; sinon que plus les Etats sont relevez, plus nos soins & nos veuës sont étenduës, parce qu'il y faut plus agir. Et tout le changement qui arrive aux hommes, que l'on met au dessus des autres, est comme celuy d'une personne, qui étant montée au haut d'une Tour, porte sa veuë plus loin, & découvre plus de differens objets que ceux qui demeurent en bas. C'est-pourquoy si les femmes sont autant capables que nous de se bien conduire elles-mêmes, elles le sont aussi de conduire les autres,

& d'avoir part aux emplois & aux dignitez de la Societé Civile.

*c* Le plus simple & le plus naturel usage que l'on puisse faire en public des sciences qu'on a bien apprises, c'est de les enseigner aux autres: Et si les femmes avoient étudié dans les Universitez, avec les hommes, ou dans celles qu'on auroit établies pour elles en particulier, elles pourroient entretenir dans les degrez, & prendre le titre de Docteur & de Maître en Théologie & en Médecine, en l'un & en l'autre Droit, & leur génie qui les dispose si avantageusement à apprendre, les disposeroit aussi à enseigner avec succès. Elles trouveroient des methodes & des biais insinuans pour inspirer leur doctrine, elles découvreroient adroitement le fort & le foible de leurs disciples, pour se proportionner à leur portée & la facilité qu'elles ont à s'énoncer, & qui est un des plus excellens talens des bons Maîtres, acheveroit de les rendre des Maîtresses admirables.

*d* L'Employ le plus aprochant de celui de Maître, c'est d'être Pasteur ou

*c Elles sont capables d'enseigner. d Elles sont capables des dignitez Ecclésiastiques.*

Ministre

Ministre dans l'Eglise : Et l'on ne peut montrer qu'il y ait autre chose que la Coutume qui en éloigne les femmes. Elles ont un esprit comme le nôtre, capable de connoître & d'aimer Dieu, & ainsi de porter les autres à le connoître & à l'aimer. La foy leur est commune avec nous. L'Evangile & ses promesses ne s'adressent pas moins à elles. La charité les comprend aussi dans ses devoirs, & si elles savent en pratiquer les actions, ne pourroient-elles pas aussi en enseigner publiquement les maximes. Qui-conque peut prêcher par les exemples, le peut encore à plus forte raison par ses paroles : Et une femme qui joindroit l'Eloquence naturelle à la Morale de Jesus-Christ, seroit aussi capable qu'un autre, d'exhorter, de diriger, de corriger; d'admettre dans la Société Chrétienne ceux qui en seroient dignes, & d'en retrancher ceux qui refuseroient d'en observer les reglemens, après s'y être soumis. Et si les hommes étoient accoutumés à voir les femmes, dans une chaire, ils n'en seroient pas plus touchés que les femmes le sont des hommes.

e Nous ne nous sommes assemblez

c. Elles peuvent avoir l'autorité.

en société, que pour vivre en paix, & pour trouver dans une assistance mutuelle tout ce qui est nécessaire pour le corps & pour l'esprit. On ne pourroit en jouir sans trouble, s'il n'y avoit point d'Autorité; c'est à dire, qu'il faut pour cela que quelques personnes aient le pouvoir de faire des loix, & d'imposer des peines à ceux qui les violent. Pour bien user de cette autorité, il faut savoir à quoy elle oblige, & être persuadé que ceux qui la possèdent, ne doivent avoir pour but en l'employant que de procurer le salut & l'avantage de ceux qui leur sont inférieurs. Les femmes n'étant pas moins susceptibles de cette persuasion que les hommes, ceux-cy ne pourroient-ils pas se soumettre à elles? & consentir, non seulement de ne pas résister à leurs ordres; mais même de contribuer autant qu'ils pourroient pour obliger à leur obéir, ceux qui en feroient difficulté.

∞ f Ainsi rien n'empêcheroit qu'une femme ne fût sur un Trône, & que pour gouverner ses peuples, elle n'étudiât leur naturel, leurs intérêts, leurs loix, leurs coutumes, & leurs usages; qu'elle n'eût

*f Elles peuvent être Reines.*

égard

égard qu'au merite dans la distribution des charges : qu'elle ne mît dans les Emplois de la robe & de l'épée que des personnes équitables ; & dans les dignitez de l'Eglise que des gens de lumière & d'exemple. Est-ce une chose si difficile , qu'une femme ne le puisse faire, que de s'instruire du fort & du foible d'un Etat , & de ceux qui l'entourent, d'entretenir chez les étrangers des intelligences secretes pour découvrir leurs desseins , & pour rompre leurs mesures ; & d'avoir des Espions & des Emissaires fideles dans tous les lieux suspects , pour être informé exactement de tout ce qui s'y passe , à quoy l'on auroit intérêt ? Faut-il pour la conduite d'un Royaume, plus d'application, & plus de vigilance que les femmes en ont pour leurs familles , & les Religieuses pour leurs Couvens ? Le raffinement ne leur manqueroit non plus dans les negociations publiques , qu'il leur manque dans les affaires particulières. Comme la pieté & la douceur sont naturelles à leur Sexe , la domination en seroit moins rigoureuse , que n'a été celle de plusieurs Princes, & l'on souhaiteroit sous leur regne, ce que l'on a craint sous tant d'autres, que les



sujets se réglent sur l'exemple des personnes qui les gouvernent.

Il est aisé de conclurre que si les femmes sont capables de posséder souverainement toute l'autorité publique, elles le sont encore plus de n'en être que les Ministres : comme d'être Vice Reynes, Gouvernantes, Secretaires, Conseillères d'Etat, Intendantes des Finances.

g Pour moy je ne serois pas plus surpris de voir une femme le casque en tête, que de luy voir une Couronne : présider dans un Conseil de Guerre, comme dans celuy d'un Etat : Exercer elle-même ses soldats, ranger une armée en bataille, la partager en plusieurs corps, comme elle se divertiroit à le voir faire. L'Art Militaire n'a rien par dessus les autres, dont les femmes sont capables, sinon qu'il est plus rude & qu'il fait plus de bruit & plus de mal. Les yeux suffisent pour apprendre dans une Carte un peu exacte, toutes les routes d'un païs, les bons & les mauvais passages, les endroits les plus propres aux surprises, & aux campemens. Il n'y a gueres de soldats qui ne sachent bien qu'il faut occuper les défilez avant que d'y engager ses trou-

g *Elles peuvent être Generales d'Armées.*

pes, regler toutes les entreprises sur les avis certains de bons Espions; tromper même son armée par des ruses & des contre-marches pour mieux cacher son dessein. Une femme peut cela, & inventer des stratagèmes pour surprendre l'Ennemy, luy mettre le vent, la poussière le Soleil en face, & l'attaquant d'un côté, le faire envelopper par l'autre: luy donner de fausses alarmes, l'attirer dans une ambuscade par une fuite simulée; livrer une bataille & monter la première à la brèche pour encourager ses soldats. La persuasion & la passion font tout: & les femmes ne témoignent pas moins d'ardeur & de résolution, lorsqu'il y va de l'honneur, qu'il en faut pour attaquer & pour défendre une place.

*h* Que pourroit-on trouver raisonnablement à redire, qu'une femme de bon sens, & éclairée, présidât à la tête d'un Parlement & de toute autre Compagnie. Il y a quantité d'habiles gens qui auroient moins de peine à apprendre les Loix & les Coûtumes d'un Etat, que celle des jeux, que les femmes entendent si bien: il est aussi aisé de les retenir qu'un Roman entier. Ne peut-on pas voir le

*h Elles sont capables des Charges de Judicature.*

point d'une affaire aussi facilement, que le dénouement d'une intrigue dans une pièce de Théâtre, & faire aussi fidèlement le raport d'un procez que le recit d'une Comedie. Toutes ces choses sont également faciles à ceux qui s'y appliquent également.

Comme il n'y a ni charge ni employ dans la société qui ne soit renfermé dans ceux, dont on vient de parler, ni où l'on ait besoin de plus de science ni de plus d'esprit; Il faut reconnoître que les femmes sont propres à tout.

Outre les dispositions naturelles du corps & les idées que l'on a des fonctions & des devoirs de son Employ, il y a encore un certain accessoire qui rend plus ou moins capable de s'en acquitter dignement; la persuasion de ce qu'on est obligé de faire, les considerations de Religion & d'interêt, l'émulation entre les pareils, le désir d'acquérir de la gloire, de faire, de maintenir, ou d'augmenter sa fortune. Selon qu'un homme est plus ou moins touché de ces choses, il agit tout autrement: & les femmes n'y étant pas moins sensibles que les hommes, elles leur sont à l'égard des Emplois, egales en tout.

L'OR

i L'on peut donc en assurance exhorter les Dames à s'apliquer à l'étude, sans avoir égard aux petites raisons de ceux qui entreprendroient de les en détourner. Puisqu'elles ont un esprit comme nous, capable de connoître la verité, qui est la seule chose qui les puisse occuper dignement, elles doivent se mettre en état d'éviter le reproche d'avoir enfermé un talent qu'elles pouvoient faire valoir, & d'avoir retenu la verité dans l'oisiveté & dans la mollesse. Il n'y a pas d'autre moyen pour elles de se garantir de l'erreur & de la surprise, à quoy sont si exposées les personnes qui n'apprennent rien, que par la voye des Gazettes, c'est à dire, par le simple raport d'autrui; & il n'y en a point d'autre non plus pour être heureuses en cette vie, en pratiquant la vertu, avec connoissance.

k Quelque interêt qu'elles cherchent outre celuy-là, elles le rencontreront dans l'étude. Si les Cercles étoient changez en Academies, les entretiens y feroient plus solides, plus agréables, & plus grands: Et chacune peut juger de

i *Les femmes doivent s'apliquer à l'étude.*

k *L'utilité de l'étude pour les femmes.*

la satisfaction qu'elle auroit à parler des plus belles choses, par celle qu'elle ressent quelquefois à entendre parler les autres. Quelques legers que fussent les sujets de conversation : elles auroient le plaisir de les traiter plus spirituellement que le commun : Et les manières délicates qui sont si particulières à leur Sexe, étant fortifiées de raisonnemens solides, en toucheroient bien davantage.

Celles qui ne cherchent qu'à plaire y trouveroient admirablement leur compte ; & l'éclat de la beauté du corps relevé par celui de l'esprit, en seroit cent fois plus vif. Et comme les femmes les moins belles sont toujours regardées de bon œil, lorsqu'elles sont spirituelles ; les avantages de l'esprit cultivez par l'étude, leur donneroient moyen de suppléer abondamment, à ce que la nature, ou la fortune leur auroient dénié. Elles auroient part aux entretiens des savans, & regneroient parmi eux doublement : Elles entreroient dans les affaires : les maris ne pourroient s'exempter de leur abandonner la conduite des familles, & de prendre en tout leurs conseils ; & si les choses sont dans un état qu'elles ne peuvent plus être admises

mises aux Emplois , elles pourroient au moins en reconnoître les fonctions, & juger si on les remplit dignement.

La difficulté d'arriver à ce point ne doit pas épouvanter. Elle n'est pas si grande qu'on la fait. Ce qui est cause qu'on croit qu'il faut tant de peine pour acquérir quelques connoissances, c'est que l'on fait pour cela apprendre quantité de choses qui sont tres-inutiles à la plupart de ceux qui y aspirent. Toute la science n'ayant jusques à present presque consisté qu'à posséder l'histoire des sentimens de ceux qui nous ont précédés, & les hommes s'en étant trop raportez à la coutume & à la bonne foy de leurs Maîtres, très-peu ont eue le bonheur de trouver la methode naturelle. L'on pourra y travailler, & faire voir qu'on peut rendre les hommes habiles en bien moins de temps, & avec plus de plaisir qu'on se s' imagine.

*Que les femmes ont une disposition  
avantageuse pour les sciences, &  
que les idées justes de perfection, de  
Noblesse & d'honnêteté leur con-  
vient comme aux hommes.*

Jusques icy nous n'avons encore re-

gardé que la tête dans les femmes, & l'on a vu que cette partie considérée en general, a en elles autant de proportion, que dans les hommes, avec toutes les sciences dont elle est l'organe. Néanmoins, parceque cét organe n'est pas entièrement semblable, même dans tous les hommes, & qu'il y en a en qui il est plus propre à certaines choses qu'à d'autres, il faut descendre plus dans le particulier, pour voir s'il n'y a rien dans les femmes, qui les rende moins propres aux sciences que nous.

L'on peut remarquer qu'elles ont la Physionomie plus heureuse & plus grande que nous ; elles ont le front haut, élevé, & large, ce qui est la marque ordinaire des personnes Imaginatives & spirituelles. Et on trouve en effet, que les femmes ont beaucoup de vivacité, d'imagination & de memoire : cela veut dire que leur cerveau est disposé de telle sorte, qu'il reçoit aisément les impressions des objets, & jusques aux plus foibles, & aux plus legères, qui échappent à ceux qui ont une autre disposition, & qu'il les conserve sans peine & les presente à l'esprit au moment qu'il en a besoin,

Comme:

a Comme cette disposition est accompagnée de chaleur, elle fait que l'esprit est frappé plus vivement par les objets; qu'il s'y attache & les pénètre davantage & qu'il en étend les images comme il luy plaît. D'où il arrive que ceux qui ont beaucoup d'Imagination, considerant les choses par plus d'endroits & en moins de temps, sont fort ingenieux & inventifs, & découvrent plus d'une seule veüe, que beaucoup d'autres après une longue attention; ils sont propres à représenter les choses d'une manière agreable & insinuante, & à trouver sur le champ des biais & des expediens commodes; ils s'expriment avec facilité & avec grace, & donnent à leurs pensées un plus beau jour.

Tout cela se remarque dans les femmes, & je ne vois rien dans cette disposition qui soit contraire au bon esprit. Le discernement & la justesse en font le caractere naturel. Pour acquerir ces qualitez, il faut se rendre un peu sedentaire, & s'arrêter sur les objets, afin d'éviter l'erreur & la méprise où l'on tombe en voltigeant. Il est vray que la multitude

a *Que les femmes sont imaginatives & spirituelles.*



des pensées dans les personnes vives, emporte quelque fois l'Imagination ; mais il est vray aussi qu'on la peut fixer par l'exercice. Nous en avons l'expérience dans les plus grands hommes de ce siècle, qui sont presque tous fort Imaginatifs.

L'on peut dire que ce Temperament est le plus propre pour la Société, & que les hommes n'étant pas faits pour demeurer toujours seuls & renfermez dans un cabinet, on doit en quelque façon plus estimer ceux qui ont plus de disposition à communiquer agreablement & utilement leurs pensées. Et ainsi les femmes qui ont naturellement l'esprit beau, parce qu'elles ont de l'Imagination, de la memoire & du brillant, peuvent avec un peu d'application acquerir les qualitez du bon esprit.

En voilà suffisamment pour montrer qu'à l'égard de la tête seule, les deux Sexes sont égaux. Il y a sur le reste du corps des choses très-curieuses, mais dont il ne faut parler qu'en passant. Les hommes ont toujours eu ce malheur commun de répandre, pour ainsi dire, leurs passions dans tous les ouvrages de  
la

la nature: & il n'y a gueres d'idées qu'ils n'ayent jointes avec quelque sentiment d'amour ou de haine, d'estime, ou de mépris: & celles qui concernent la distinction des deux Sexes, sont tellement materielles & tellement broüillées des sentimens d'imperfection, de bassesse, de deshonnêteté & d'autres bagatelles, que ne pouvant être touchées sans remuër quelque passion & sans exciter la chair contre l'esprit, il est souvent de la prudence de n'en rien dire.

Cependant, c'est sur ce mélange bizarre d'idées toujours confuses, que sont fondées les pensées desavantageuses aux femmes, & dont les petits Esprits se servent ridiculement pour les mortifier. Le plus juste temperament qu'il y ait entre la nécessité de s'expliquer & la difficulté de le faire impunément, est de marquer ce qu'on doit raisonnablement entendre par perfection & imperfection, par noblesse & par bassesse, par honnêteté & par deshonnêteté.

*a* Concevant, qu'il y a un Dieu je conçois facilement que toutes choses dépendent de luy; & si après avoir con-

*a* Idées de la perfection & de l'imperfection.

sideré l'état naturel & interieur des Creatures, qui consiste, si ce sont des corps, dans la disposition de leurs parties à l'égard les unes des autres, & leur état extérieur, qui est le rapport qu'ils ont pour agir ou pour souffrir avec ceux qui les environnent, si, dis-je, je cherche la raison de ces deux états, je n'en trouve point d'autre que la volonté de celuy qui en est l'Autheur. J'observe ensuite, que ces corps ont d'ordinaire une certaine disposition qui les rend capables de produire & de recevoir certains effets; par exemple, que l'homme peut entendre par les oreilles les pensées de ses semblables, & leur faire entendre les siennes par les organes de la voix. Et je remarque que ces corps sont incapables de ces effets, lorsqu'ils sont autrement disposez. D'où je me forme deux idées, dont l'une me représente le premier état des choses avec toutes ses suites nécessaires, & je l'appelle état de perfection: Et l'autre idée me représente l'état contraire que je nomme imperfection.

Ainsi un homme est parfait à mon égard, lorsqu'il a tout ce qu'il luy faut selon l'institution divine, pour produire

& pour recevoir les éfets auxquels il est destiné ; & il est imparfait, lorsqu'il a plus ou moins de parties, qu'il n'est nécessaire, ou quelque indisposition qui l'éloigne de sa fin. C'est pourquoi ayant été formé de sorte qu'il a besoin d'alimens pour subsister, je ne conçois pas ce besoin, comme une imperfection, nō plus que la nécessité attachée à l'usage des alimēs, que le superflus sorte du corps. Je trouve ainsi que toutes les créatures sont également parfaites, lorsqu'elles sont dans leur état naturel & ordinaire.

Il ne faut pas confondre la perfection avec la noblesse. Ce sont deux choses bien différentes. Deux Créatures peuvent être égales en perfection, & inégales en noblesse.

En faisant reflexion sur moy-même, il me semble que mon Esprit étant seul capable de connoissance, doit être préféré au Corps, & considéré comme le plus noble: mais lorsque je regarde les corps, sans avoir égard à moy, c'est à dire, sans songer qu'ils me peuvent être utiles, ou nuisibles, agreables, ou desagreables, je ne puis me persuader que les uns soient plus nobles que les autres, n'étant tous que de la matié-

re diversement figurée. Au lieu que si je me mêle avec les corps, considérant le bien & le mal qu'ils me peuvent faire; je viens à les estimer différemment. Encore que ma tête, regardée sans intérêt, ne me touche pas plus que les autres parties, je la préfère néanmoins à toutes, quand je viens à penser qu'elle m'importe davantage dans l'union de mon Esprit avec le Corps.

C'est pour la même raison qu'encore que tous les endroits du Corps soient également parfaits, on a néanmoins pour eux des regards différens; ceux mêmes dont l'usage est plus nécessaire étant considerez souvent avec quelque sorte de mépris & d'aversion, parce que cet usage est moins agreable ou autrement. Il en est de même de tout ce qui nous environne & nous touche. Car ce qui fait qu'une chose plait à l'un & déplaît à l'autre, c'est qu'elle les a frappez différemment.

a L'engagement des hommes dans la Société, est ce qui produit en eux l'idée de l'honnêteté. Ainsi, quoy qu'il n'y ait ni imperfection ni bassesse, à soulager le corps, & que ce soit même une nécessité & une suite indispensable de la disposition naturelle, & que toutes

les manieres de le faire soient égales, il y en a néanmoins que l'on considere comme moins honnêtes, parce qu'elles choquent davantage les personnes en presence desquelles on les fait.

Comme toutes les Creatures & toutes leurs actions considerées en elles mêmes, & sans aucun rapport à l'usage ni à l'estime qu'on en fait, sont aussi parfaites & aussi nobles les unes que les autres, elles sont aussi également honnêtes, étant considerées de la même façon. C'est pourquoy l'on peut dire que les regards d'honnêteté & de deshonnêteté sont presque tous dans leur origine, les effets de l'imagination, & du caprice des hommes. Cela paroît en ce qu'une chose qui est honnête en un pais, ne l'est pas dans l'autre; & que dans un même Royaume, mais en divers tems, ou bien en un même temps, mais entre des personnes d'état, de condition & d'humeur différente, une même action est tantôt cōforme & tantôt contraire à l'honnêteté. C'est pourquoy l'honnêteté n'est autre chose que la maniere d'vler des choses naturelles, selon l'estime que les hommes en font, & à quoy il est de la prudence de s'accommoder.

Nous sommes tous tellement pénétrez de cette idée, quoy que nous n'y faisons pas de reflexion, que les personnes ou amies, ou spirituelles & judicieuses, qui s'affujettissent en public & avec le vulgaire aux façons de l'honnêteté, s'en délivrent en particulier, comme des charges autant importunes que bizarres.

Il en est de même de la Noblesse. En quelques Provinces des Indes, les Laboureurs ont le même rang que les Nobles, parmi nous : En certains païs on préfère les gens d'épée à ceux de robe, en d'autres on pratique tout le contraire : Chacun selon qu'il a plus d'inclination pour ces états, ou qu'il les estime plus importants.

En comparant ces idées-là, avec les pensées que le vulgaire a sur les femmes, l'on reconnoitra sans peine en quoi consiste son erreur.

*D'où vient la distinction des Sexes : Jusques où elle s'étend : & quelle différence entre les hommes & les femmes par rapport au vice & à la vertu ; & que le temperamment en general n'est ni bon ni mauvais en soy.*

• Dieu voulant produire les hommes dépendamment les uns des autres, par le concours de deux personnes, fabriqua pour cet usage deux corps qui étoient differens. Chacun étoit parfait en sa manière, & ils devoient être tous deux disposez comme ils sont à present: Et tout ce qui dépend de leur constitution particuliere doit être considéré cōme faisant partie de leur perfection. C'est donc sans raison que quelques-uns s'imaginent que les femmes ne sont pas si parfaites que les hommes, & qu'ils regardent en elles comme un défaut, ce qui est un Appanage essentiel à leur Sexe, sans quoy il seroit inutile à la fin pour laquelle il a été formé; un Appanage qui commence & cesse avec la fécondité, & qui est destiné au plus excellent usage du monde; c'est à dire, à nous former & à nous nourrir dans leur sein.

• Les deux Sexes sont necessaires pour produire ensemble leur pareil: & si l'on sçavoit comment le nôtre y contribuë, l'on trouveroit bien du méconte pour nous. Il est difficile de comprendre sur

a D'où vient la difference des Sexes. b Les femmes contribuent plus que les hommes à la generation.



quoy se fondent ceux qui soutiennent que les hommes sont plus nobles que les femmes, en ce qui regarde les enfans. Ce sont proprement celles-cy qui nous conçoivent, qui nous forment, qui nous donnent l'Etre, la naissance, & l'éducation. Il est vray que cela leur coûte plus qu'à nous: mais il ne faut pas que cette peine leur soit préjudiciable, & leur attire le mépris, au lieu de l'estime qu'elles en méritent. Qui voudroit dire, que les peres & les meres, qui travaillent à élever leurs enfans, les bons Princes à gouverner leurs sujets, & les Magistrats à leur rendre la justice, soient moins estimables, que ceux de l'entremise & du secours desquels ils se servent, pour s'acquiter de leur devoir?

Il y a des Medecins, qui se sont fort étendus sur le Temperamment des Sexes au defavantage des femmes, & ont fait des discours à perte de veuë, pour montrer que leur Sexe doit avoir un temperamment tout à fait different du nôtre, & qui le rend inferieur en tout. Mais leurs raisons ne sont que des conjectures legeres, qui viennent dans l'esprit de ceux qui ne jugent des choses

les

ses que par préjugé & sur de simples apparences.

a Voyant les deux Sexes plus distingués pour ce qui regarde les fonctions Civiles, que pour celles qui leur sont particulières, ils se sont imaginez, qu'ils devoient être de la sorte; & ne discernant pas assez exactement ce qui vient de la coûtume & de l'éducation d'avec ce que donne la nature, ils ont attribué à une même cause tout ce qu'ils voyoient dans la Société, se figurant que Dieu en créant l'homme & la femme, les avoit disposez d'une façon qui doit produire toute la distinction que nous remarquons entre eux.

C'est porter trop loin la difference des Sexes. On la doit rétreindre dans le dessein que Dieu a eu de former les hommes par le concours des deux personnes & n'en admettre qu'autant qu'il est nécessaire pour cet éfet. Aussi voyons-nous que les hommes & les femmes sont semblables presque en tout pour la constitution intérieure & extérieure du corps, & que les fonctions naturelles, & desquelles dépend nôtre conservation, se font en eux de la même mani-

a Sur le temperament.

re. C'est donc assez afin qu'ils donnent naissance à un troisième, qu'il y ait quelques organes dans l'un qui ne soient pas dans l'autre. Il n'est pas besoin pour cela, comme on se le figure, que les femmes aient moins de force & de vigueur que les hommes. Et comme il n'y a que l'expérience qui puisse bien faire juger de cette distinction, ne trouve-t-on pas que les femmes sont mêlées comme nous; Il y en a de fortes & de foibles dans les deux partis. Les hommes élevez dans la mollesse sont souvent pires que les femmes, & ploient d'abord sous le travail: mais quand ils y sont endurcis par nécessité ou autrement, ils deviennent égaux, & quelquefois supérieurs aux autres.

Il en est de même des femmes. Celles qui s'occupent à des exercices pénibles sont plus robustes que les Dames qui ne manient qu'une aiguille. Ce qui peut faire penser que si l'on exerçoit également les deux Sexes, l'un acqueriroit peut-être autant de vigueur que l'autre: ce que l'on a vu autrefois dans une République, où la Lutte & les exercices leur étoient communs. On rapporte le même des Amazones, qui  
sont

Sont au Midy de l'Amerique.

• L'on ne doit donc faire aucun fond sur certaines expressions ordinaires tirées de l'état present des deux Sexes. Lors-qu'on veut blâmer un homme avec moquerie, comme ayant peu de courage, de resolution, & de fermeté, on l'apelle effeminé, comme si on vouloit dire, qu'il est aussi lâche, & aussi mou qu'une femme. Au contraire, pour louer une femme qui n'est pas du commun à cause de son courage, de sa force, ou de son esprit, on dit, que c'est un homme. Ces expressions si avantageuses aux hommes ne contribuënt pas peu à entretenir la haute idée qu'on a d'eux; faute de sçavoir qu'elles ne sont que vrai-semblables; & que leur verité suppose indifferemment la nature & la coûtume, & qu'ainsi elles sont purement contingentes & arbitraires. La vertu, la douceur & l'honnêteté étant si particulières aux femmes; Si leur Sexe n'avoit pas été si peu considéré, lorsqu'on auroit voulu signifier avec éloge qu'un homme a ces qualitez en un degré éminent, on auroit dit, c'est une femme, s'il

*a Il ne faut point avoir égard à quelques expressions désavantageuses aux femmes.*

avoit plû aux hommes d'établir cét usage dans le discours.

Quoy qu'il en soit, ce n'est pas la force du corps qui doit distinguer les hommes; autrement les bêtes auroient l'avantage par dessus eux, & entre nous, ceux qui sont les plus robustes, Cependant l'on reconnoît par experience que ceux qui ont tant de force, ne sont guères propres à autre chose qu'aux ouvrages materiels, & que ceux au contraire qui en ont moins, ont ordinairement plus de tête. Les plus habiles Philosophes & les plus grands Princes ont été assez delicats, & les plus grands Capitaines n'eussent peut-être pas voulu lutter contre les moindres de leurs soldats. Qu'on aille dans le Parlement, on verra si les plus grands Juges égalent toujours en force le dernier de leurs Huissiers.

Il est donc inutile de s'apuyer tant sur la constitution du corps, pour rendre raison de la difference qui se voit entre les deux Sexes, par raport à l'esprit.

Le temperament ne consiste pas dans un point indivisible: comme on ne peut trouver deux personnes en qui il soit tout semblable, on ne peut non plus déter-

déterminer précisément en quoi ils diffèrent. Il y a plusieurs sortes de bilieux, de sanguins, & de melancholiques : & toutes ces diversitez n'empêchent pas qu'ils ne soient souvent aussi capables les uns que les autres, & qu'il n'y ait d'excellens hommes de toute sorte de temperament : & suposant même, que celui des deux Sexes soit aussi different qu'on le prétend, il se trouve encore plus de difference entre plusieurs hommes qu'on croit neanmoins capables des mêmes choses. Le plus & le moins étant si peu considerables, il n'y a que l'esprit de chicane qui y fasse avoir égard.

Il y a aparence que ce qui grossit tant en idée la distinction dont nous parlons, c'est qu'on n'examine pas avec assez de précision tout ce que l'on remarque dans les femmes : & ce défaut fait tomber dans l'erreur de ceux, qui ayant l'esprit confus, ne distinguent pas assez ce qui appartient à chaque chose, & attribuent à l'une ce qui ne convient qu'à l'autre, parce qu'ils les trouvent ensemble dans un même sujet. C'est pourquoy voyant dans les femmes tant de difference pour les manières, & pour les fonctions, on l'a transportée au temperament, faute

d'en savoir la cause.

*a* Quoy qu'il en soit, si on vouloit examiner quel est le plus excellent des deux Sexes, par la comparaison du corps; les femmes pourroient pretendre l'avantage, & sans parler de la fabrique intérieure de leurs corps: & que c'est en elles que se passe ce qu'il y a au monde de plus curieux à connoître, savoir, comment se produit l'homme qui est la plus belle, & la plus admirable de toutes les Créatures; qui les empêcheroit de dire, que ce qui paroît au dehors leur doit donner le dessus, que la grace & la beauté leur sont naturelles & particulières, que tout cela produit des effets autant sensibles qu'ordinaires, & que si ce qu'elles peuvent par le dedans de la tête, les rend au moins égales aux hommes, le dehors ne manque presque jamais de les en rendre les Maîtresses.

La beauté étant un avantage aussi réel que la force & la santé, la raison ne défend pas de s'en prévaloir plutôt que des autres; & si on vouloit juger de son prix par les sentimens & par les passions qu'elle excite, comme l'on juge presque de toutes choses, on trouveroit qu'il n'y a rien

*a Les femmes peuvent prétendre l'avantage pour le corps.*

de plus estimable, n'y ayant rien de plus effectif, c'est à dire qui remuë & agite plus de passions, qui les mêle & les fortifie plus diversement, que les impressions de la beauté.

Il ne seroit pas nécessaire de parler davantage sur le temperamment des femmes, si un Auteur autant celebre que Poly ne s'étoit avisé de considerer comme la source des défauts qu'on leur attribué vulgairement ; ce qui aide beaucoup à confirmer les gens dans la pensée qu'elles sont moins estimables que nous. Sans rapporter son sentiment, je diray que pour bien examiner le temperamment des deux Sexes par rapport au vice & à la vertu, il le faut considerer dans un état indifferent, où il n'y ait encore ni vertu ni vice en nature : & alors on trouve que ce qu'on appelle vertu dans un temps, pouvant devenir vice en un autre, selon l'usage qu'on en fait, tous les temperamments sont égaux en ce point-là.

*b* Pour mieux entendre cette pensée, il faut remarquer qu'il n'y a que nôtre ame qui soit capable de vertu, laquelle consiste en general dans la resolution ferme & constante de faire ce qu'on juge le meil-

*a* Tous les temperamments sont presque égaux.

*b* Ce que c'est que la vertu.



leur, selon les diverses occurrences. Le Corps n'est proprement que l'organe & l'instrument de cette résolution, comme une épée entre les mains pour l'attaque & pour la défense : & toutes les différentes dispositions qui le rendent plus ou moins propre à cet usage, ne doivent être appelées bonnes ou mauvaises, que selon que leurs effets sont plus ordinaires, & plus importants pour le bien & pour le mal; par exemple, la disposition à la fuite pour s'éloigner des maux qui menacent, est indifférente, parce qu'il y en a qu'on ne peut éviter autrement; & alors il est de la prudence de s'enfuir; au lieu que c'est une timidité blâmable de se laisser emporter à la fuite, lorsque le mal est surmontable par une généreuse résistance qui produit plus de bien que de mal.

*a* Or l'esprit n'est pas moins capable dans les femmes que dans les hommes, de cette ferme résolution qui fait la vertu, ni de connoître les rencontres où il la faut exercer. Elles peuvent régler leurs passions aussi-bien que nous, & elles ne sont pas plus portées au vice qu'au bien. On pourroit même faire pan-

*a Les femmes ne sont pas plus portées au vice que les hommes.*

cher,

cher la balance en leur faveur de ce côté-cy : puisque l'affection pour les enfans, sans comparaison plus forte dans les femmes que dans les hommes, est naturellement attachée à la compassion, qu'on peut appeller la vertu & le lien de la Société Civile: n'étant pas possible de concevoir que la Société soit raisonnablement établie pour autre chose, que pour s'uvenir aux besoins, & aux necessitez communes les uns des autres. Et si on regarde de prés comment se forment en nous les passions, on trouvera que de la façon que les femmes contribuent à la production & à l'éducation des hommes, c'est comme une suite naturelle, qu'elles les traitent dans leurs afflictions, en quelque manière comme leurs enfans.

*Que la difference qui se remarque entre les hommes & les femmes, pour ce qui regarde les mœurs, vient de l'Education qu'on leur donne.*

Et il est d'autant plus important de remarquer que les dispositions que nous apportons en naissant, ne sont ni bonnes ni mauvaises, qu'on ne peut autrement éviter une erreur assez ordinaire par la-

quelle on rapporte souvent à la nature  
ce qui ne vient que de l'usage.

L'on se tourmente l'esprit à chercher  
la raison pourquoy nous sommes sujets  
à certains défauts & avons des manières  
particulières, faute d'avoir observé ce  
que peuvent faire en nous l'habitude,  
l'exercice, l'éducation & l'état extérieur,  
c'est-à-dire le rapport de Sexe, d'âge, de  
fortune, d'emploi; où l'on se trouve  
dans la société: Etant certain que tou-  
tes ces différentes veües diversifiant en  
une infinité de manières les pensées &  
les passions, disposent pareillement les  
esprits à regarder tout autrement les veri-  
tez qu'on leur presente. C'est pour ce-  
la qu'une même maxime proposée en  
même temps à des Bourgeois, à des Sol-  
dats, à des Juges & à des Princes, les  
frappe & les fait agir si différemment:  
parce que les hommes ne se soucient  
gueres que de l'extérieur, le regardent  
comme la mesure & la règle de leurs  
sentimens: d'où vient que les uns lais-  
sent passer comme inutile ce qui occupe  
fortement les autres; que les gens d'é-  
pée se choquent de ce qui flatte les gens

a *Ce que peut l'état extérieur.*

de

de robe: & que des personnes de même temperament prennent quelquefois à contrésens certaines choses, qui entrent du même biais dans l'esprit des personnes de constitution differente; mais qui ont la même fortune, ou la même éducation.

Ce n'est pas qu'on pretende que tous les hommes aportent au monde la même constitution corporelle. Ce seroit une pretention mal fondée: il y'en a de vifs & de lents: mais il ne paroît pas que cette diversité empêche aucunement les esprits de recevoir la même instruction: tout ce qu'elle fait, c'est que les uns la reçoivent plus vîte & plus heureusement que les autres. Ainsi quelque temperament qu'ayent les femmes, elles ne sont pas moins capables que nous de la verité & de l'étude. Et si l'on trouve à present en quelques-unes quelque défaut, ou quelque obstacle, ou même que toutes n'envisagent pas les choses solides comme les hommes, à quoy pourtant l'experience est contraire, cela doit être uniquement regetté sur l'état extérieur de leur Sexe, & sur l'éducation qu'on leur donne qui com-

*a Les défauts qui sont dans les femmes viennent de l'éducation.*

prend l'ignorance où on les laisse, les préjugés ou les erreurs qu'on leur inspire, l'exemple qu'elles ont de leurs semblables & toutes les manières à quoi la bien-séance, la contrainte, la retenue, la sujétion, & la timidité les réduisent.

a En effet on n'oublie rien à leur égard qui serve à les persuader que cette grande différence qu'elles voient entre leur Sexe & le nôtre c'est un ouvrage de la raison, ou d'institution divine. L'habillement, l'éducation, & les exercices ne peuvent être plus différens. Vne fille n'est en assurance que sous les ailes de sa mere ou sous les yeux d'une gouvernante qui ne l'abandonne point, on luy fait peur de tout : on la menace des esprits dans tous les lieux de la maison, où elle se pourroit trouver seule : Dans les grandes rues & dans les temples mêmes il y a quelque chose à craindre, si elle n'y est escortée. Le grand soin que l'on prend de la parer y applique tout son Esprit. Tant de regards qu'on lui jette, tant de discours qu'elle entend sur la beauté y attache toutes ses pensées; & les complimens qu'on luy rend sur ce sujet, font qu'elle y met tout son bonheur. Comme on ne luy parle d'autre chose, elle

a *Quelle éducation on leur donne.*

y borne tous ses desseins, & ne porte point ses veuës plus haut. La danse, l'écriture & la lecture sont les plus grands exercices des femmes, toute leur Bibliotêque consiste dans quelques petits Livres de devotion, avec ce qui est dans la Cassette.

Toute leur science se reduit à travailler de l'aiguille. Le miroir est le grand maître, & l'oracle qu'elles consultent. Les bals, les comedies, les modes font le sujet de leurs entretiens: elles regardent les cercles, comme de celebres Academies, où elles vont s'instruire de toutes les nouvelles de leur Sexe. Et s'il arrive que quelques-unes se distinguent du commun par la lecture de certains Livres, qu'elles auront eu bien de la peine à atraper, à dessein de s'ouvrir l'esprit, elles sont obligées souvent de s'en cacher: La plûpart de leurs compagnes par jalousie ou autrement, ne manquant jamais de les accuser de vouloir faire les precieuses.

Pour ce qui est des filles de condition roturiere, contraintes de gagner leur vie par leur travail, l'esprit leur est encore plus inutile. On a soin de leur faire apprendre un métier convenable au Sexe, aussitôt qu'elles y sont propres, & la necessité de s'y employer sans cesse, les empêche de

penfer à autre chose : Et lor que les unes & les autres élevées de cette façon ont atteint l'âge du mariage, on les y engage, ou bien on les confine dans un Cloître où elles continuent de vivre comme elles ont commencé.

En tout ce qu'on fait connoître aux femmes, voit-on rien qui aille à les instruire solidement ; Il semble au contraire qu'on soit convenu de cette sorte d'éducation pour leur abaisser le courage, pour obscurcir leur esprit, & ne le remplir que de vanité & de sottises ; pour y étouffer toutes les semences de vertu & de vérité ; pour rendre inutiles toutes les dispositions qu'elles pourroient avoir aux grandes choses & pour leur ôter le desir de se rendre parfaites comme nous, en leur en ôtant les moyens.

Lorsque je fais attention sur la manière, dont on regarde ce que l'on croit voir en elles de défectueux je trouve, que cette conduite a quelque chose d'indigne de personnes douées de raison. S'il y a également à redire dans les deux Sexes, celui qui accuse l'autre pèche contre l'équité naturelle ; s'il y a plus de mal dans le nôtre, & que nous ne le voyons pas, nous sommes des temeraires

de parler de ceux d'autrui: si nous le voyons, & que nous n'en disions rien, nous sommes injustes de blâmer l'autre qui en a moins. S'il y a plus de bien dans les femmes que dans les hommes, ceux-cy doivent être accusez d'ignorance, ou d'envie de ne le pas reconnoître. Quand il y a plus de vertu que de vice dans une personne, l'un doit servir à excuser l'autre, & lorsque les défauts qu'elle a, sont insurmontables, & que les moyens de s'en deffaire, ou de s'engarentir, lui manquent, comme ils manquent aux femmes, elle est digne de compassion, non de mépris. Enfin si ces défauts sont legers, ou seulement apparens, *a* c'est imprudence, ou malice de s'y arrêter; & il n'est pas difficile de montrer, qu'on en use ainsi vulgairement à l'égard des femmes.

*b* On dit qu'elles sont timides, & incapables de deffense, que leur ombre leur fait peur, que le cry d'un enfant les alarme, & que le bruit du vent les fait trembler. Cela n'est pas general. Il y a quantité de femmes aussi hardies que des hommes, & l'on sçait que les

*a* Que les défauts qu'on aibué aux femmes sont imaginaires. *b* La timidité.



plus timides font souvent de nécessité vertu. La timidité est presque inséparable de la vertu, & tous les gens de bien en ont: comme ils ne veulent faire mal à personne, & qu'ils n'ignorent pas combien il y a de méchanceté parmi les hommes, il faut peu de chose pour leur inspirer de la crainte. C'est une passion naturelle, dont personne n'est exempt, tout le monde craint la mort, & les incommoditez de la vie, les Princes les plus puissans apprehendent la revolte de leurs sujets & l'invasion de leurs ennemis; & les plus vaillans Capitaines, d'être pris au dépourvu.

La crainte est grande à proportion des forces qu'on croit avoir pour résister; & elle n'est blâmable que dans ceux qui sont assez forts pour repousser le mal qui les menace: & l'on feroit aussi déraisonnable d'accuser de lâcheté un Juge & un homme de lettres qui n'auroiét pensé qu'à l'étude, de refuser de se battre en duél, que d'accuser un soldat qui auroit toujours porté les armes, de ne vouloir pas entrer en dispute contre un sçavant Philosophe.

L'on élève les femmes d'une manière qu'elles ont sujet de tout apprehender. Elles n'ont point de lumières pour éviter

les surprises dans les choses de l'esprit. Elles n'ont point de part aux exercices qui donnent l'adresse & la force pour l'attaque & pour la défense; Elles se voyent exposées à souffrir impunément les outrages d'un Sexe sujet aux emportemens, qui les regarde avec mépris, & qui traite souvent ses semblables avec plus de cruauté & de rage, que ne font les loups à l'égard les uns des autres.

C'est pourquoi la timidité ne doit point passer dans les femmes pour un défaut, mais pour une passion raisonnable, à laquelle elles doivent la pudeur, qui leur est si particulière, & les deux plus grands avantages de la vie, qui sont l'inclination à la vertu & l'éloignement du vice, ce que la plu-part des hommes ne peuvent acquérir, avec toute l'éducation & toutes les lumières qu'on leur donne.

*a* La crainte de manquer de bien est la cause ordinaire de l'Avarice. Les hommes n'y sont pas moins sujets que les femmes; & si l'on venoit à compter, je ne sçai si le nombre des premiers ne se trouveroit pas le plus grand, & leur avarice la plus blâmable. Comme il n'y a pas loin des deux vices à la vertu qui tient le milieu, on préd

*a* L'avarice.

assez souvent l'un pour l'autre, & on confond l'avarice avec une louable épargne,

UNE même action pouvant être bonne en l'un & mauvaise en l'autre, il arrive souvent, que ce qui est mal en nous, ne l'est point du tout dans les femmes. Elles sont privées de tous les moyens de faire fortune par leur esprit, l'entrée des sciences & des emplois leur étant fermée, & ainsi étant moins en état de se garentir des malheurs & des incommoditez de la vie, elles doivent en être plus touchées. Il ne faut donc pas s'étonner, que voyant avec cela qu'on a tant de peine à acquérir un peu de bien, elles ayent soin de le conserver.

Si elles reçoivent si aisément ce qu'on leur dit, c'est un effet de leur simplicité, qui les empêche de croire, que ceux qui ont autorité sur elles, soient ignorans, ou interessés; & l'on peche contre la Justice de les accuser de Credulité, puisqu'il y en a encore plus parmi nous. Les plus habiles ne se laissent que trop leurrer par une fausse apparence; & souvent toute leur science n'est qu'une basse credulité, mais un peu plus étendue que celle des femmes: je veux dire qu'ils ne sont plus sçavans que les autres, que parce qu'ils

ont donné plus legerement leur consentement à un plus grand nombre de choses, dont ils ont retenu les idées, telles quelles, à force de repasser par dessus.

CE qui fait la timidité des femmes, est ce qui produit la superstition que les sçavans mêmes leur attribuënt : mais il paroît qu'ils sont en cela semblables à ceux, qui ayant plus de tort, se persuadent avoir plus de raison, parce qu'ils crient plus haut que les autres. Ils s'imaginēt être exempts eux-mêmes de superstition, parce qu'ils en voyent dans quelques femmes peu éclairées, pendant qu'ils y sont eux-mêmes plongez miserablement jusques aux yeux.

Quand tous les hommes seroient de veritables adorateurs de Dieu, en esprit & en verité, & que les femmes luy rendroient en tout un culte superstitieux, elles en seroient excusables. On ne leur apprend point à connoître Dieu par elles-mêmes: elles n'en sçavent que ce qu'on leur en dit. Et comme la plupart des hommes en parlent d'une maniere si peu digne de ce qu'il est, & ne le distinguēt de ses creatures, que par la qualité de Createur, il ne faut pas s'étonner que les femmes, ne le connoissant que sur leur rap-

154 *De l'Égalité des deux Sexes.*

port, l'adorent par Religion avec les mêmes sentimens qu'elles ont pour les hommes, qu'elles craignent & qu'elles reverent.

Il y a des gens qui croyent bien mortifier les femmes en leur disant, qu'elles ne s'ont toutes que des Babillardes. Elles ont raison de se fâcher d'un reproche si impertinent. Leur corps se trouve si heureusement disposé par le temperament qui leur est propre, qu'elles conservent distinctement les impressions des objets qui les ont frappées : elles se les représentent sans peine, & s'expriment avec une facilité admirable : cela fait que les idées qu'elles ont se réveillant à la moindre occasion, elles commencent & continuent la conversation comme il leur plaît, & la pénétration de leur esprit leur donnant moyen d'apercevoir aisément les rapports des choses elles passent sans peine d'un sujet à l'autre, & peuvent ainsi parler long-temps sans laisser mourir le discours.

L'avantage de la parole est naturellement accompagné d'un grand desir de s'en servir, dès que l'occasion s'en presente. C'est le seul lien des hommes dans la société, & plusieurs trouvent qu'il n'y a point de plus grand plaisir ni plus digne de l'esprit, que de communiquer ses pensées aux au-

res. C'est pourquoy les femmes pouvant parler aisément, & étant élevées avec leurs semblables, il y auroit à redire qu'elles manquaissent de s'entretenir. Elles ne doivent donc passer pour babilardes, que lorsqu'elles parlent mal à propos, & de choses qu'elles n'entendent point, sans dessein de s'en faire instruire.

Il ne faut pas s'imaginer qu'on ne babil-  
le que quand on parle sur des habits & sur  
des Modes. Le babil des Nouvelistes est  
souvent plus ridicule. Et cette quantité  
de mots entassez les uns sur les autres, &  
qui ne signifient rien dans la plu-part des  
ouvrages, sont un caquet bien plus sot  
que celui des petites femmes. Au moins  
peut-on dire que les discours de celles-  
cy sont réels & intelligibles, & qu'elles  
ne sont pas assez vaines, pour s'imaginer  
comme la plu-part des sçavans, être plus  
habiles que leurs voisines, parce qu'elles  
disent plus de paroles qui n'ont point de  
sens. Si les hommes avoient la langue aus-  
si libre, il seroit impossible de les faire  
taire. Chacun s'entretient de ce qu'il sçait,  
les Marchands, de leur negoce, les Philoso-  
phes, de leurs études, & les femmes de ce  
qu'elles ont pû apprendre; & elles peu-  
vent dire qu'elles s'entretiendroient en-

core mieux & plus solidement que nous, si on avoit pris autant de peine à les instruire.

*a* Ce qui choque certaines personnes dans les entretiens des femmes, c'est qu'elles témoignent une grande envie de sçavoir tout. Je ne sçai pas quel est le goût des gens auxquels il ne plaît pas que les femmes soient si curieuses: pour moi je trouve bon qu'on ait de la curiosité; Et je conseille seulement de faire en sorte qu'elle ne soit pas importune.

Je regarde les conversations des femmes comme celles des Philosophes, où il est permis également de s'entretenir des choses dont on n'a point la connoissance, & il y a des contre-temps, dans les unes & dans les autres.

C'est l'ordinaire de beaucoup de gens de traiter les curieux comme des mādians. L'orsqu'ils sont en humeur de donner ils ne se fâchent point qu'on leur demande: & quand ils ont envie de découvrir ce qu'ils sçavent, ils sont bien aises qu'on l'essaye; sinon ils ne manquent pas de dire qu'on a trop de curiosité. Parce qu'on s'est forgé que les femmes ne doivent point é-

*a La curiosité.*

d'être

deire informées de ce qu'on apprend par l'étude. Je les estime d'être curieuses, & je les plains de n'avoir pas les moyens de se satisfaire en cela : n'en étant souvent empêchées que par une juste apprehension de s'adresser à des esprits fots & bourrus, de qui elles se verroient moquées, au lieu d'en recevoir de l'instruction. Il me paroît que la curiosité est une marque des plus certaines d'un bon esprit & plus capable de discipline. C'est une connoissance commencée qui nous fait aller plus vite & plus loin dans le chemin de la vérité. Lorsque de deux personnes qui sont touchées d'une même chose, l'une la regarde indifferemment, & que l'autre s'en approche à dessein de la mieux voir ; c'est signe que celle-ci a des yeux plus ouverts. L'esprit est dans les deux Sexes également propre aux sciences & le desir qu'il en peut avoir, n'est pas plus blâmable en l'un qu'en l'autre. Lorsqu'il se sent frappé d'une chose, qu'il ne voit qu'obscurément, il semble que c'est par un droit naturel qu'il veut en être éclairci : & l'ignorance étant le plus fâcheux esclavage où il se puisse trouver, il est aussi déraisonnable de condamner une personne qui tâche de s'en-

*La Curiosité est marque d'esprit.*



tirer, qu'un misérable qui s'efforceroit de  
forer d'une prison où on le tiendroit en-  
fermé.

*a* Entre tous les défauts que l'on don-  
ne aux femmes, l'humeur inconstante &  
volage est celle qui fait plus de mécon-  
tans. Cependant les hommes n'y sont pas  
moins sujets, mais parce qu'ils se voyent  
les Maîtres, ils se figurent que tout leur  
est permis, & qu'une femme s'étant une  
fois attachée à eux, le lien ne doit être in-  
dissoluble que de sa part; quoi qu'ils soi-  
ent de tous deux égaux, & que chacun y  
soit pour soi.

On ne s'accuseroit pas si souvent de le-  
gereté les uns & les autres, si on observoit  
qu'e le est naturelle aux hommes, & que  
qui dit mortel, dit inconstant : & que  
c'est une nécessité indispensable de l'être,  
de la maniere que nous sommes faits. Nous  
ne jugeons des objets, nous ne les aimons  
ou haïssons, que sur les apparences, qui  
ne dépendent point de nous, Les mêmes  
choses nous paroissent diversement, tan-  
tôt parce qu'elles ont souffert quelque  
changement, tantôt parce que nous en a-  
vons souffert nous mêmes. La même vian-  
de plus ou moins assaisonnée, chaude ou

*a Inconstance.*

froide

froide, nous cause des sentimens tout differens: & demeurant là même, nous en ferions autrement touchés en maladie qu'en santé. Dans l'Enfance, nous sommes indifferens pour des choses que nous regardons dix ans après, avec passion, parce que le corps est changé.

a Si une personne a de l'amour pour nous, c'est qu'elle nous croit aimables; & si une autre nous hait, c'est que nous luy paroissions haïssables. Nous estimons en un temps ceux que nous méprisions auparavant; parce qu'ils ne nous ont pas toujours paru de même, soit qu'eux ou nous ayons changé. Et tel objet s'étant présenté au cœur, en a trouvé la porte ouverte, qui luy auroit été fermée un quart-d'heure plutôt ou plus tard.

Le partage où nous nous trouvons souvent entre deux mouvemens cōtraires que nous cause un même objet, nous cōvainc malgré nous, que les passions ne sont point libres, & qu'il est injuste de se plaindre d'être considéré autrement que l'on voudroit. Cōme il faut peu de chose pour dōner de l'amour, il en faut peu aussi pour le faire perdre, & cette passion ne dépend

a *Pourquoy il ne faut pas accuser les autres de ce qu'ils ne nous aiment pas.*

pas plus de nous dans son progrez, que dans sa naissance. De dix personnes qui aspirent à être aimées, il arrive ordinairement, que celle qui aura moins de merite, moins de naissance & de bonne mine, l'emportera sur les autres: parce qu'elle aura l'air plus gay, ou quelque chose plus à la mode, ou à nôtre goût, dans la disposition où nous nous trouvoas alors.

*a* B. en loin de faire tort aux femmes en les accusant d'être plus Artificieuses que les hommes, on parle pour elles, si on fait ce que l'on dit, puisqu'on reconnoît par là, qu'elles sont aussi plus spirituelles & plus prudentes. L'Artifice est une voye secrette pour arriver à son but, sans en être détourné. Il faut de l'esprit pour découvrir cette voye, & de l'adresse pour s'y conduire: & l'on ne peut trouver à redire qu'une personne mette en usage l'artifice, pour éviter d'être trompée. La fourbe est bien plus pernicieuse, & plus ordinaire dans les hommes: ça toujors été le chemin le plus commun, pour entrer dans les Postes & dans les Emplois, où l'on peut faire plus de mal: & au lieu que les hommes qui veulent tromper, employent leurs biens, leurs lumières, & leur puissance, dont on est ra-

*a* Artifice,

rement

rement à couvert, les femmes ne peuvent se servir que des caresses & de l'éloquence, qui sont des moyens naturels, dont on peut plus aisément se garantir, quand on a sujet de s'en défier.

*a* Pour comble d'accusation & de défaut, on dit que les femmes sont plus malicieuses & plus méchantes que les hommes: Et tout le mal dont on les peut charger, est renfermé dans cette pensée. Je ne crois pas que ceux qui l'ont, prétendent qu'il y ait plus de femmes que d'hommes, qui fassent du mal. Ce seroit une fausseté manifeste. Elles n'ont point de part aux Emplois ni aux Charges dont l'abus est cause de toutes les calamitez publiques; & leur vertu est trop exemplaire, & le désordre des hommes trop connu pour le revoquer en doute.

Lors donc que l'on dit des femmes qu'elles ont plus de malice, cela ne peut signifier autre chose, sinon que quand elles se portent au mal, elles le font plus adroitement & le poussent plus loin que les hommes. Soit. Cela marque en elles un tres-solide avantage. On ne peut être capable de beaucoup de mal, sans avoir beaucoup d'esprit & sans être aussi par consequent capable de beaucoup de bien.

*a. Plus grande malice.*

Ainsi les femmes ne doivent pas tenir ce reproche plus injurieux, que celuy qu'on feroit aux riches, & aux puissans d'être plus méchans que les pauvres, par ce qu'ils ont plus de quoi nuire : & les femmes pourroient répondre comme eux, que si elles peuvent faire du mal, elles peuvent aussi faire du bien, & que si l'ignorance où on les laisse est cause qu'elles sont plus méchantes que nous, la science au contraire les rendroit beaucoup meilleures.

Cette petite discussion des plus signalés défauts, qu'on croit particuliers & naturels au beau Sexe, fait voir deux choses, l'une, qu'ils ne sont pas si considérables que le vulgaire se l'imagine, & l'autre qu'ils peuvent être rejettez sur le peu d'éducation qu'on donne aux femmes, & que tels qu'ils soient, ils peuvent être corrigez par l'instruction dont elles ne sont pas moins capables que nous.

Si les Philosophes avoient suivy cette règle pour juger de tout ce qui concerne les femmes, ils en auroient parlé plus sagement : & ne seroient point tombez à leur égard dans des absurditez ridicules. Mais la plûpart des Anciens & des Modernes n'ayant bâti leur Philosophie que

sur des préjugez populaires, & ayant été dans une grande ignorance d'eux mêmes; ce n'est pas merveille qu'ils ayent si mal connu les autres. Sans nous mettre en peine des Anciens, on peut dire des Modernes, que la manière dont on les enseigne, leur faisant croire, quoique fausement, qu'ils ne peuvent devenir plus habiles que ceux qui les ont précédé, les rend esclaves de l'Antiquité, & les porte à embrasser aveuglément tout ce qu'ils y trouvent, comme des veritez constantes. Et parce que tout ce qu'ils disent contre les femmes, est fondé principalement sur ce qu'ils ont lû dans les Anciens, il ne sera pas inutile de rapporter icy quelques-unes des plus curieuses pensées sur ce sujet, que nous ont laissées ces illustres Morts, dont on revere tant aujourd'hui les cendres & la pourriture même.

a PLATON le pere de la Philosophie ancienne remercioit les Dieux de trois graces qu'ils lui avoient faites; mais particulièrement de ce qu'il étoit né homme & non pas femme. S'il avoit en veü leur condition presente, je serois bien de son avis; mais ce qui fait juger qu'il avoit autre chose dans l'esprit, c'est le doute qu'on dit

a *Sentiment de Platon.*

qu'il témoignoît souvent s'il falloit mettre les femmes de la cathégorie des bêtes. Cela suffiroit à des gens raisonnables pour le condamner lui-même d'ignorance ou de bêtise, & pour achever de le dégrader du titre de Divin qu'il n'a plû que parmi les pedans.

*b* Son disciple Aristote à qui l'on conserve encore dans les Ecoles le nom glorieux de Genie de la nature, sur le préjugé qu'il l'a mieux connuë qu'aucun autre Philosophe, prétend que les femmes ne sont que des Monstres. Qui ne le croiroit, sur l'autorité d'un personnage si célèbre; De dire que c'est une impertinence, ce feroit trop ouvertement choquer ses supôts. Si une femme, quelque savante qu'elle fût, en avoit écrit autant des hommes, elle perdrait tout son crédit, & l'on s'imagineroit avoir assez fait pour refuter une telle sottise que de répondre que ce seroit une femme, ou une folle qui l'auroit dit. Cependant elle n'auroit pas moins de raison que ce Philosophe. Les femmes sont aussi anciennes que les hommes: on les voit en aussi grand nombre, & nul n'est surpris d'en rencontrer en son chemin. Pour être Monstre, selon la pensée même

*b. Sentimens d'Aristote.*

De cét homme, il faut avoir quelque chose d'extraordinaire, & de surprenant. Les femmes n'ont rien de tout cela: elles ont toujours été faites de même, toujours belles & spirituelles, & si elles ne sont pas faites comme Aristote, elles peuvent dire aussi qu'Aristote n'étoit pas fait comme elles,

Les disciples de cét Auteur, qui vivoient du temps de Philon, tomberent dans une pensée, non moins grotesque à l'égard des femmes, se figurant, au rapport de cét Historien, qu'elles sont des hommes ou des mâles imparfaits. C'est sans doute parce qu'elles n'ont pas le menton garni de barbe: hors de là je n'y comprends rien. Les deux Sexes, pour être parfaits, doivent être comme nous les voyons. Si l'un étoit semblable à l'autre, ce ne seroit aucun des deux. Si les hommes sont les peres des femmes, les femmes sont les meres des hommes, ce qui les rend au moins égaux: & on auroit autant de raison que ces Philosophes, de dire que les hommes sont des femmes imparfaites.

« Socrate; qui étoit pour la Morale.  
 « Oracle de l'Antiquité, parlant de la  
 « Pensée plaisante de Socrate,



beauté du Sexe, avoit accoûtumé de la comparer à un Temple bien apparent, mais bâti sur un cloaque.

Il ne faut que rire de cette penlée, si elle ne fait pas mal au cœur. Il y a apparence qu'il jugeoit du corps des autres par le sien, ou par celui de sa femme, qui étoit une diableffe, qui le faisoit détester, & qu'il luy parloit ainsi de son Sexe, à dessein de la faire bouquer, & qu'il enrageoit dans son ame d'être laid comme un magot.

*a* Diogene surnommé le chien, parce qu'il ne savoit que mordre, voyant un jour en passant, deux femmes, qui s'entretenoient ensemble, dit à ceux de sa compagnie, que c'étoient-là deux serpens, un Aspic & un Vipere, qui se communiquoient leur venin. C'est *b* Apophtegme est digne d'un honnête homme; & je ne m'étonne pas qu'on le mette au rang des belles Sentences Philolophiques. Si Tabarin, Verboquet & l'Espiegle, eussent vécu de son temps, il est certain que nous trouverions leurs rencontres plus spirituelles. Le bon homme étoit un peu blessé, & ceux qui le connoissent un peu, ju-

*a Pensée de Diogene. b C'est à dire Sentence d'un homme illustre.*

gent bien qu'il n'avoit alors autre chose à dire.

c Pour l'admirable & plaisant Démocrite, comme il aimoit un peu à rire, il ne faut pas prendre au pied de la lettre tout ce qui est sorti de sa bouche. Il avoit la taille fort grande & sa femme l'avoit des plus petites. Etant un jour interrogé pourquoi il s'étoit si mal assorti, il répondit en raillant à son ordinaire, que lorsqu'on est obligé de choisir, & qu'il n'y a rien de bon à prendre, le moindre est toujours le meilleur. Si on eût fait la même demande à sa femme, elle eût pû repartir avec autant de raison, qu'un petit & un grand mary ne valant guères mieux l'un que l'autre, elle avoit pris le sien comme à la blanche, de peur de prendre le pire en choisissant.

d Caton ce sage & severe Critique prioit souvent les Dieux de luy pardonner s'il avoit été assez imprudent pour confier le moindre secret à une femme. Le bon homme avoit à cœur un fait fameux de l'Histoire Romaine, dont les Antiquaires se servent comme d'un grand argument pour montrer le peu de retenuë des fem-

c Démocrite. d Pensée de Caton. e Les Amateurs de l'Antiquité.

mes. Un enfant de douze ans pressé par sa mere de lui dire la resolution du Senat: où il avoit assisté, inventa pour sa défaite, qu'on avoit arrêté de donner plusieurs femmes à chaque mari. Elle l'alla dire aussi-tôt à ses voisines, pour prendre ses mesures avec elles; & toute la ville le sçut au bout d'une demi-heure. Je voudrois bien savoir, ce que feroit un pauvre mary, si dans un Etat où les femmes seroient les Maîtresses, comme dans celui des Amazones, on lui venoit rapporter, qu'il auroit été resolu au Conseil, de donner à chaque homme un compagnon. Sans doute qu'il n'en diroit mot.

Voila quelques-unes des grandes & sublimes pensées, que ceux que les savans étudient comme des Oracles, ont euës sur le sujet du beau Sexe. Et ce qu'il y a de plaisant, & de bizarre tout ensemble, c'est que des gens graves se servent serieusement, de ce que ces fameux Anciens n'ont dit souvent que par raillerie. Tant il est vrai, que les préjugés & la préoccupation font faire des bevuës à ceux mêmes, qui passent pour les plus raisonnables, les plus judicieux, & les plus sages.

DE  
L'EXCELLENCE  
DES  
HOMMES,  
CONTRE  
L'EGALITE'  
DES  
SEXES.

Par le Sr. F. P. de la BARRE.

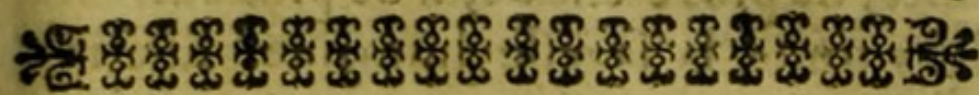


*A PARIS,*  
Chez JEAN DU PUIS rue S. Jaques,  
à la Couronne d'or.

---

M. DC. XCI.  
AVEC PRIVILEGE DU ROY.





DE  
L'EXCELLENCE  
DES  
HOMMES  
CONTRE  
L'EGALITE' DES SEXES.

*Que l'opinion commune, que les femmes ne sont point égales aux hommes ne doit point passer pour une erreur de préjugé, & qu'étant aussi ancienne & aussi étendue que le monde, & conforme aux principes de la sainte Philosophie, elle doit demeurer comme une vérité constante.*

**S**I les Femmes méritent à cause de la beauté qui leur est particulière, que leur Sexe soit appelé *le beau Sexe* par excellence; la question où l'on examine si elles sont égales aux hommes, doit aussi être appelée la belle question; n'y en ayant peut-être pas de plus impor-

tante, de plus étendue, ni de plus curieuse dans toute la sagesse humaine. Elle regarde tous les jugemens & toute la conduite des hommes à l'égard des femmes, des femmes à l'égard des hommes & des femmes entr'elles. On ne la peut bien traiter sans ce qu'il y a de plus solide dans les sciences, & elle sert à décider de quantité d'autres questions curieuses, principalement dans la Morale, la Jurisprudence, la Theologie & la Politique, dont on ne peut parler librement dans un livre.

Je ne dis point qu'elle est encore le fond de la belle galanterie; pour ne la pas décrier dans l'Esprit de ceux qui mettent leur sagesse à condamner ce qu'ils n'entendent pas, & leur vertu à témoigner de l'éloignement pour les choses qu'ils estiment le plus dans leur ame.

Ainsi ce sujet doit être au goût de tout le monde, n'y ayant personne qui ne puisse y prendre quelque intérêt; & je m'étonne qu'après tant de menaces d'écrire contre l'égalité des Sexes, aucun ne l'ait fait encore, au moins pour répondre à l'attente que ces menaces avoient données.

C'est ce qui m'a porté à reprendre la plume pour faire ce Traité de l'Excellence des hommes, non pas à dessein de prouver

prouver qu'ils sont plus excellens que les femmes ; mais seulement pour donner moyen de comparer les deux sentimens opposez , & de mieux juger lequel est le plus vrai , en voyant separément dans tout leur jour les raisons sur lesquelles ils sont fondez. Et pour rendre ce parallele plus entier , l'on a trouvé à propos de mettre à la fin de ce discours l'abregé d'une réponse considerable aux autoritez de l'Écriture Sainte, que l'on rapporte dans la seconde Partie de ce Traitté ; cette addition ayant encore été jugée necessaire, pour ne point multiplier les livres, pour faire un plus juste volume, & pour donner aux femmes de quoi se deffendre fortement contre ceux qui se servent de l'Écriture Sainte pour les mortifier.

LORSQUE l'on considere avec quelle facilité les hommes donnent entrée dans leur esprit à tout ce qui se presente, on ne peut pas s'empêcher de reconnoître qu'ils sont fort sujets à la prevention & à l'erreur : Et quelque verité qu'il y ait dans les jugemens qu'ils portent temerairement & sans examen, ils ne doivent être reçus dans le commerce du monde que sous le caractere de préjugé, qui est un caractere commun à la verité & à l'erreur.



Quoy que cela se puisse dire de la plupart des opinions dont les hommes sont persuadez, neantmoins il ne le faut pas entendre comme s'il n'y en avoit point d'exceptées; Et ce seroit peut-être un autre préjugé que d'en donner le nom à tous les jugemens que nous faisons, & qui ne sont point précédés d'un examen Philosophique.

En effet, encore que nous n'ayons jamais recherché à nous assurer avec méthode, de nôtre propre existence, comme le pratiquent quelques Philosophes modernes, auroit-on raison de nous dire que c'est par prévention que nous croyons que nous existons? & que pour être certains que nôtre propre corps n'est point un phantôme semblable à ceux que nous faisons en rêvant, il est absolument nécessaire de recourir aux regles de la Logique.

Cela est bon quand les opinions dépendent de l'exemple, de la coûtume & de l'autorité des hommes, parce que l'on peut avoir quelque raison de s'en défier, & de craindre qu'il ne s'y glisse de l'erreur. Mais pour ce qui regarde les sentimens où la nature seule a part, & qu'elle a gravé dans nos ames pour être  
la

la baze de toutes nos connoissances, & le principe des actions necessaires à la conservation de la vie, l'évidence qui ne manque jamais de les accompagner, tient lieu de reflexion & de recherche, & ne demande autre chose de nous que d'ouvrir les yeux de l'esprit pour les regarder fixement.

Et si nous avions sujet d'y apprehender quelque méprise, il faudroit accuser la nature de se tromper elle-même, ou de prendre plaisir à nous tromper, en nous portant d'un côté, comme malgré nous, par ces sortes de mouvemens à l'exécution des choses qu'elle nous ordonne, & d'un autre côté en nous obligeant d'avoir recours à une suspension générale de toutes les actions de la vie, par la nécessité où nous serions de prendre du tems, pour nous delivrer de nos doutes par une longue reflexion.

Or je croy qu'il faut mettre au nombre de ces sentimens vifs & clairs, celui par lequel les hommes se portent à juger de la difference & de l'inégalité des Sexes. S'ils sont persuadez que celui des mâles est le plus excellent & le plus capable, ce n'est point par un effet du caprice, ni de la coûtume, mais par une idée tres-di-

stincte que la nature même leur en donne : Et après les notions primitives & fondamentales qui concernent nôtre propre conservation , je n'en vois point de plus naturelle , ni qui ait de plus grandes marques de certitude & d'évidence que celle-là : puisque outre que nous nous y portons de nous-mêmes, elle se trouve établie , par le consentement de tous les hommes , par l'autorité & par l'expérience de tous les siècles, & par les raisonnemens les plus solides , & enfin puisque Dieu même, qui est la source, l'Auteur & la règle de toutes les veritez du monde, confirme celle-ci, dans les Saintes Ecritures, par des preuves aussi certaines que le livre même qui les contient.

Il est si naturel de penser que la prééminence des Sexes appartient aux mâles, & que c'est un avantage qu'ils ont reçu de la nature, qu'il n'y a peut-être jamais eu d'homme ni de femme qui ne l'ait crû, ni de nation où l'on n'en ait pas été persuadé , ni de siècle où ce sentiment n'ait passé pour une verité tres-constante. Du moins ne scauroit-on montrer d'histoire, ni ancienne ni moderne, qui nous apprenne qu'il y ait eu des peuples entiers où l'on ait tenu formellement le contraire.

contraire. Or cette uniformité & cette universalité d'opinions sur un même sujet, est à mon avis, la plus convaincante de toutes les preuves que l'on puisse apporter, pour montrer qu'elle est véritable & de première lumière, & qu'elle doit passer pour un sentiment que la nature même nous inspire.

Lorsque c'est le caprice, la coûtume, ou le hazard qui ont produit un sentiment, il garde toujours les caractères de sa naissance, il a des commencemens foibles, un progrès bizarre, un établissement incertain, il ne dure qu'un âge, il ne régné qu'en un quartier de la terre, & il est combattu & renversé tôt ou tard par un sentiment contraire, qui s'établit & se maintient de la même manière. De là vient cette diversité monstrueuse d'opinions, qui ont partagé & partagent encore tout le monde; parce qu'étant les effets d'une imagination fantasque & capricieuse, comme celle des hommes, ils sont sujets aux mêmes bizarreries. Mais pour ce qui est de l'opinion que nous défendons & que nous n'entreprendrions point de défendre, s'il ne s'étoit trouvé des gens assez aveugles, ou pour mieux dire, assez ingénieux pour

l'attaquer, elle a été jusques ici exempte de tous ces inconveniens. Elle a commencé avec les hommes, elle a déjà duré autant qu'eux, & elle se trouve maintenant si bien établie qu'il y a lieu d'assurer qu'elle ne finira qu'avec eux. Et si c'est une folie de vouloir revoquer en doute la verité d'une histoire, arrivée il y a mille ans dans un petit coin de la terre, lorsqu'elle a passé jusqu'à nous de main en main, & qu'elle a été receuë universellement & sans contredit par toute sorte de personnes, d'âge, d'intérêts, de pais, & de tems differens. C'est ce semble une temerité insupportable de s'opposer serieusement à une créance qui a touûjours regné & qui regne encore dans l'esprit de tous les hommes.

Il y a bien d'avantage. Car comme nous ne voyons pas de nos propres yeux ce qui s'est passé autrefois, & que nous sçavons combien il est aisé d'en imposer à tout un peuple, & à ceux qui sont éloignez par la distance des tems & des lieux, & que tout ce que l'on a tenu pour vrai durant plusieurs siècles sur une chose, n'est souvent fondé que sur ce que l'on en a crû au tems que la chose est arrivée, on pourroit avoir quelque sujet  
de

de soupçonner les histoires anciennes de peu de fidélité. Au lieu qu'étans nous-mêmes les témoins oculaires de ce qui fert de fondement à la créance commune, aussi bien que ceux qui nous ont précédé, pour n'être pas de cette opinion, il faut démentir nos propres yeux, & accuser d'aveuglement tous les hommes qui ont crû qu'un Sexe est inférieur à l'autre.

Si cette créance n'étoit que d'un Royaume seulement, ou même d'une des quatre parties du monde, on pourroit peut-être avoir quelque sorte de raison de dire que ce n'est qu'une suite d'une vieille erreur ou d'une conspiration que les hommes y auroient faite autrefois au désavantage des femmes. Mais lorsque je considère que tous les peuples, de l'un & de l'autre hemisphere, les nations les plus sauvages, ces hommes qui ont été oubliés ou inconnus durant tant de siècles, & sans aucun commerce avec nous, se trouvent tous d'accord sur la noblesse des mâles, je ne puis m'empêcher de croire qu'il n'y a que la galanterie ou le dessein de se divertir, qui ayent pû susciter ceux qui ont pris si hautement le parti des femmes.

En effet, peut-on entreprendre sérieusement de leur donner un avantage, qu'elles ne demandent pas, & qu'elles ne se sont jamais attribué. L'on a vû des nations disputer ensemble de la noblesse; mais l'on n'a jamais oüy dire que les femmes ayent prétendu d'être aussi nobles que les hommes. On dit qu'il y a eu autrefois une troupe de femmes qui s'aviserent de faire bande à part, & de former un Etat qui subsista quelque temps: mais l'histoire ne nous apprend point que ce fût par un sentiment d'égalité, mais seulement pour se délivrer de la servitude où le Mariage les engageoit. Or il est visible que si l'opinion de l'égalité des Sexes étoit un erreur de prévention, les femmes du moins la reconnoitroient, & en même tems qu'elles se plaignent de la dureté dont les hommes usent à leur égard, elles les accuseroient d'être injustes par une ignorance grossiere.

Cette opinion n'est pas de pure speculation où il s'agisse seulement de soutenir une pensée de nulle consequence. C'est une créance de pratique sur laquelle est fondée toute la conduite des hommes à l'égard des femmes, & des femmes à l'égard des hommes: étant certain  
que

que si les hommes avoient crû que les femmes leur fussent égales au sens de nos adversaires, ils eussent rendu leur condition plus avantageuse & plus douce. Puisque si elles n'ont point de part aux sciences ni aux emplois avec les hommes, c'est que ceux-cy sont persuadez que cette prérogative leur appartient comme un appanage de leur Sexe. Et les femmes sont elles-mêmes si fortement convaincues de leur inégalité & de leur incapacité, qu'elles se font une vertu, non seulement de supporter la dépendance où elles sont, mais encore de croire qu'elle est fondée sur la différence que la nature a mise entr'elles & les hommes. Je me souviens encore fort bien que lors que le livre de l'égalité commença à paroître, il n'y eut que les prétieuses qui le reçurent avec applaudissement, disant qu'on leur faisoit quelque justice; d'autres le firent valoir seulement, parce qu'il flattoit leur vanité; mais tout le reste en parla comme d'un paradoxe, qui avoit plus de galanterie que de verité, n'osant pas le condamner tout à fait, parce qu'il leur étoit favorable.

Et cette modération est d'autant plus à remarquer dans les femmes qu'elles sont



naturellement vaines & ambitieuses, & qu'elles voudroient assujettir les hommes pour l'esprit comme pour le cœur. Et l'on doit avoir d'autant plus d'égard à l'aveu qu'elles font de l'excellence des hommes, que leur intérêt les porte à faire le contraire, & qu'elles la reconnoissent, non seulement en ces pais-ci, où les sciences rendent les esprits plus dociles, mais encore parmi les peuples où étant traitées plutôt en esclaves & en bêtes qu'en femmes, la contrainte & les rigueurs qu'elles souffrent, devroient les appliquer davantage à songer à ce qu'elles font.

De sorte que l'on peut dire que ceux qui veulent ôter à leur propre Sexe un avantage qu'il a toujours possédé paisiblement, & dont l'autre Sexe lui fait aveu depuis qu'ils subsistent l'un & l'autre, ce sont gens qui se dépoüillent eux-mêmes, sans bruit & de gayeté de cœur, d'un titre legitime & non contesté, pour en revêtir d'autres qui reconnoissent contre leur propre intérêt n'y avoir aucun droit du tout.

Je sçai bien que l'on prétend que la prééminence, dont nous jouissons est un droit usurpé, que le vulgaire croit être naturel, parce qu'il y est accoustumé dès le

le berceau. Mais outre qu'il nous appartient par une cession que nous en a fait l'Auteur même de la nature, fondée sur les degrez de perfection dont il lui a plû relever nôtre Sexe, & qu'il a confirmée par des témoignages incontestables que l'on rapportera ailleurs, y a-t-il apparence que les hommes ayent commencé leur Societé par une telle usurpation, que tous y ayent consenti, & qu'elle n'eût point été reconnuë ni attaquée publiquement; si dans les Societez & les Etats particuliers l'autorité établie par le consentement unanime de tous ceux qui s'y sont soumis d'abord, & affermie par une longue possession, a souvent reçu des atteintes; si la trop-grande severité des Princes a causé tant de révolutions funestes; si le désir de l'indépendance a tant de fois partagé les Grands; enfin si l'amour de la liberté porte la plûpart des hommes à des efforts extraordinaires, pour jouir pleinement de l'égalité naturelle qui est entr'eux: n'a-t-on pas lieu de croire que si la condition des fêmes étoit un état violent & fondé sur l'usurpation, elles qui sont en plus grand nombre que les hommes, elles qui aiment tant à dominer, qui sont si legères & si amatrices de

la nouveauté, si ingénieuses à trouver des moyens pour faire réussir leurs desseins, elles enfin à qui les hommes ont toujours fait souffrir une si rude servitude, n'eussent jamais fait d'entreprise pour s'en délivrer.

C'est trop outrager les hommes que de vouloir qu'ils soient toujours demeurez dans une injustice si indigne. Cette accusation seroit peut-être supportable s'ils étoient tous comme des sauvages & des barbares qui n'eussent point d'autre règle que leur intérêt & leurs passions déréglées. Graces à Dieu, on ne peut pas dire qu'ils ayent tous été abandonnez à ce sens reprobé & corrompu où l'on tient pour juste tout ce qui est favorable: Et il n'est pas croyable que tant d'Illustres Senats, comme celui d'Athenes & de Rome, si celebres par leur integrité, tant de sages Legislatours fameux par l'équité de leurs Loix, tant d'hommes admirables par leur vertu, qui ont donné leur bien & leur vie pour deffendre la verité, il n'est pas croyable, dis-je, que ces hommes, & tous ceux qui étans éloignez par leur âge, par leur emploi ou autrement, de tout commerce avec les femmes, n'avoient nulle

raison

raison de les regarder comme inferieures aux hommes, ayent soutenu qu'elles l'étoient en effet, pour conserver à leur Sexe un avantage usurpé.

Il est inutile de dire que s'il n'y a point d'interêt ni d'injustice dans les hommes, il y a du moins de l'erreur, & qu'ils ont pris la coutume pour la nature, faute d'avoir bien distingué l'une & l'autre, comme l'on void qu'ils les confondent tous les jours en des choses aussi faciles que celle-ci.

Cette réponse qui condamne encore tous les hommes d'une erreur assez grossière, & qu'ils n'ont pû se communiquer les uns aux autres, suppose qu'ils ont tous été aveugles, & qu'il n'y en a pas eu grand nombre qui se soient enfin dégagés du torrent de la coutume. Mais il est très-aisé de reconnoître combien cette supposition est fautive, si l'on fait reflexion qu'il y a eu dans tous les siècles quantité de gens éclairés qui ont recherché sincèrement la vérité, qui se sont genereusement dépouillés des préjugés de l'enfance, qui ont découvert mille erreurs dans le peuple, qui se sont déclarés ennemis de ses fantaisies, & ne se sont distingués parmi la foule qu'en soutenant des opinions

entièrement contraires à celles qui étoient le plus généralement reçues. Cependant il ne s'en est presque point trouvé, tant de ceux dont l'histoire fait mention, que de ceux dont nous avons les écrits, soit de Physique, de Medecine, de Morale, de Politique, ou de Théologie, qui ne soient demeurez attachez à la verité que nous deffendons, leur étude & leurs méditations leur ayant servi à découvrir avec netteté les raisons d'un sentiment dont ils étoient persuadez auparavant, par l'instinct de la nature.

Il est vray qu'il s'en est trouvé quelques-uns qui ont prétendu qu'il y avoit entre les deux Sexes une égalité entière, & même qui ont voulu donner l'avantage aux femmes. Mais outre que le nombre de ces scavans est fort petit en comparaison des autres qui ont soutenu le contraire; l'on y doit avoir d'autant moins d'égard que ce ne sont pas les plus célèbres, & que leur opinion n'a subsisté que dans leurs Livres. Et pour juger d'eux plus favorablement que ne le meritent des gens qui ont assez de hardiesse pour accuser toute la terre d'être dans la prévention, dans l'erreur & dans l'injustice,

ce, qui sçait s'ils ont été persuadés eux-mêmes de ce qu'ils ont avancé: s'ils n'ont point voulu faire l'éloge des femmes, comme l'on a fait celuy de la folie, & si ce n'a point été pour exercer leur esprit, & pour se joüer de la crédulité du monde qu'ils ont entrepris la deffense d'une cause qu'ils condamnoient dans leur ame.

*Raisons Physiques de l'Excellence des hommes.*

**Q**Uoy qu'il en soit, si on refuse de se rendre à la voix de la nature qui ne se fait jamais mieux entendre que lorsqu'elle s'explique par la bouche de tous les hommes, & si l'on tient suspect le témoignage de tous les sçavans, consultons presentement l'expérience & la raison toutes seules pour juger sur ce que nos propres yeux nous rapportent de la difference des Sexes, lequel des deux est le plus parfait & le plus excellent.

La perfection de toutes les choses créées selon l'idée qu'en ont tous les hommes, consiste à être dans l'état le plus convenable & le plus propre à la fin pour

laquelle la nature les a faites. De sorte que nous disons qu'une chose est entièrement parfaite, lorsqu'il ne lui manque rien de ce qui lui est nécessaire pour arriver au but que l'on s'est proposé en la faisant: ainsi une montre est parfaite, quand elle a toutes ses parties, & qu'elle marque les heures avec justesse. Il faut encore observer qu'il y a differens degrez de perfection entre les choses qui sont comprises sous un même genre & que cette difference se tire de la manière dont chacune arrive à la fin. Ainsi une montre est meilleure & plus parfaite que l'autre, quand elle est mieux travaillée, & que son mouvement est plus réglé & plus long. Et selon cette idée il est vrai de dire qu'une chose est en même-tems parfaite & imparfaite sous des regards differens, puisque c'est une espèce d'imperfection que d'être moins parfait qu'un autre.

A prendre les choses sur ce pied-là, on ne peut pas nier que les femmes ne soient en un sens aussi parfaites que les hommes, & par conséquent égales, la nature ne leur ayant rien refusé de ce qui est nécessaire pour l'usage auquel elles sont destinées. Mais cette égalité de perfection n'est pas une égalité géométrique, comme

me celle qui se trouve entre deux cercles de pareille grandeur. C'est une égalité proportionnelle, qui répond à celle de deux cercles inégaux en grandeur, & égaux en nombre de parties, les femmes n'ayant pas reçu de la nature les mêmes moyens que les hommes pour arriver aussi aisément qu'eux à la fin qu'elle s'est proposée en leur production.

La nature a trois fins différentes à notre égard, selon les trois différens états où nous pouvons nous rencontrer. La première, c'est notre propre conservation; ce qui regarde chaque personne en particulier; la seconde, c'est la propagation de l'espèce, par la génération des enfans, ce qui concerne la société des deux Sexes; & la troisième consiste dans le concours de plusieurs personnes jointes ensemble sous une autorité souveraine, pour se conserver par une assistance mutuelle.

Nous travaillons à nous conserver, d'un côté en nous appliquant à connoître ce qui nous est bon ou mauvais, vray ou faux, ce qui est proprement la recherche de la vérité; & de l'autre côté, à acquérir ce qui nous est conforme, & à nous délivrer de ce qui nous est contraire, en quoi consiste principalement la vertu. Il me semble



qu'il faudroit renoncer à la raison & à l'expérience pour soutenir que nôtre Sexe n'a pas à cét égard, des qualitez plus avantageuses que n'en ont les femmes.

Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour reconnoître que les hommes, généralement parlant, comme tous les mâles des autres espèces d'animaux sont d'un temperament plus chaud & plus sec que les femelles, ce qui est cause qu'ils ont plus de force, de vigueur, de liberté & de santé, & qu'ils vivent plus longtemps, pourveu qu'il ne leur arrive point d'accidens étrangers qui abrègent le cours de la vie. Les femelles au contraire ont moins de chaleur & de sécheresse, ou, pour me servir des termes ordinaires, sont d'un temperament froid & humide; c'est pourquoy elles n'ont pas le corps si libre, si robuste, ni si vigoureux que les hommes.

Cette difference est fondée sur la raison; la nature l'ayant établie pour faire arriver les deux Sexes à la fin qu'elle s'est proposée en les distinguant. Car ayant pour but de perpetuer les espèces par la voye de la génération, à laquelle le mâle & la femelle sont absolument nécessaires; elle a dû donner au premier qui y

concourt, comme cause active & efficiente, les qualitez les plus convenables à ce devoir, qui sent la chaleur, la sécheresse & la force, & donner à la femelle, qui n'est qu'une cause passive, & qui a plus besoin d'humeurs pour la production & pour la nourriture de son fruit, des qualitez plus molles, pour ainsi dire, & moins actives.

Nous voyons en effet que la nature a suivy cette conduite, n'y aiant point d'endroit au monde où le tempérament des Sexes ne se distingue par toutes les marques sensibles des deux principes differens dont nous venons de parler. Les femmes sont par tout de plus petite taille que les hommes: elles ont les cheveux plus longs & plus déliez, la tête plus petite & plus ronde, le teint moins coloré, les narines & la bouche moins ouvertes, la voix moins forte, les membres plus charnus, moins libres, moins musculieux, & la démarche plus lente. Voilà précisément ce qui regarde le corps, passons à ce qui est de l'esprit.

Il est impossible que les hommes aient l'avantage en une partie qu'ils ne l'aient aussi en l'autre; parce que l'esprit est tellement dépendant du corps dans toutes

les actions, qu'il suit toujours la disposition des organes, soit que cette disposition soit de nature ou d'accident. C'est pourquoi nous jugeons autrement dans la santé que dans la maladie, dans la joye que dans la tristesse, & lors que nous avons le sang & le cerveau plus ou moins ému. Cela est si vrai & si clair, que c'est un sentiment universel que le temperament est la cause la plus ordinaire & la plus générale de cette diversité prodigieuse qui se voit entre les hommes, en ce qui regarde les connoissances & l'usage de l'esprit. D'où il faut conclure que l'esprit agira toujours d'une manière & plus parfaite & plus noble, quand il se trouvera dans un corps dont les organes auront un temperament plus proportionné à ses operations. Or il est tres-aisé de montrer que la constitution chaude & sèche, qui est celle des mâles, est celle qui a le plus de proportion & de convenance pour l'esprit & pour la vertu, parce que la chaleur produit nécessairement *la force, la hardiesse, la magnanimité, la liberalité, la clémence, & la justice*: Et la sécheresse produit, *la fermeté, la constance, la patience, la modestie, la fidélité; le jugement.*

Pour bien comprendre le rapport de toutes ces qualitez avec la chaleur & la sécheresse, il faut prendre garde à trois choses. 1. Que la patience, par exemple, la justice, la fidélité étant en quelques hommes des inclinations naturelles où la raison a eu peu de part, comme elles sont en d'autres des vertus purement acquises par réflexion & par habitude, à les prendre comme des inclinations, on ne peut en donner de meilleures causes que les deux que nous avons marquées. La seconde chose est que puisque nous nous sentons quelquefois plus portez à une passion qu'à l'autre, par exemple à la joye ou à la tristesse, à l'amour, à la hardiesse, sans en sçavoir la véritable cause, c'est une marque évidente qu'il n'est pas nécessaire que l'ame connoisse clairement toutes les dispositions du corps, mais seulement qu'elle les sente, pour concevoir des pensées & des desirs qui y soient conformes: Et la troisième chose à remarquer, est que ces sentimens confus qu'a l'ame à l'occasion des qualitez du temperament, font en elle à proportion ce que fait la considération de l'état extérieur, par exemple de la pau-

vreté & des richesses, du crédit & de la disgrâce, de la bonne & de la mauvaise fortune. Voici comment cela se fait.

Lorsque l'ame sent la chaleur qui est le principe de la force & du courage, elle se confie en elle-même, elle forme de grands desseins qu'elle entreprend hardiment, & elle affronte les dangers, parce qu'elle croit avoir assez de force pour réussir dans les uns & pour surmonter les autres; elle pardonne aisément, dans l'esperance qu'elle a de pouvoir toujours repousser les offenses; la confiance qu'elle prend en elle-même, lui inspire une liberté généreuse, éloignée de dissimulation & d'artifice, qui sont les marques & les instrumens ordinaires de la timidité & lui ôtant l'appréhension de manquer des choses nécessaires, elle la rend encore juste, liberale, reconnoissante & satisfaite d'elle-même.

D'un autre côté, comme c'est le propre de la lécheresse de fixer les choses, & d'empêcher qu'elles ne se dissipent en les renfermant dans leurs propres bornes, l'ame s'accommode à cette qualité s'affermissant en elle-même, demeurant tou-

jours

jours dans la foi qu'elle a donnée, & dans les résolutions qu'elle a prises. Enfin cette qualité sert à rendre le sang plus pur, de même que les esprits qui en forment, & arrête la fougue de l'imagination, donnant à l'entendement le loisir qu'il demande pour bien considérer les choses, d'où vient la prudence & la solidité d'esprit.

Il faut conclure de ce principe par une conséquence nécessaire, que le temperament froid & humide doit produire des effets moins avantageux, & que par sa froideur il doit rendre *foible, timide, pusillanime, défiant, ruzé, dissimulé, flatteur, aisé à offenser, vindicatif, avare, superstitieux*; Et par son humidité, *mobile, léger, infidèle, impatient, crédule, & sujet à babiller.*

Les raisons de ces inclinations sont évidentes. Car comme l'a très-bien expliqué un Auteur moderne, puisque la chaleur est le principe de la force, du courage, & de la hardiesse, il faut que la froideur le soit de la foiblesse, de la timidité & de la bassesse de cœur; & de ces trois qualitez naissent toutes les autres qui accompagnent le temperament froid. En é-

a Monsieur de la Chambre.

fet, la défiance & le foubçon viennent  
 de la foibleffe & de la timidité: c'est  
 pourquoi les hommes forts & coura-  
 geux ne font ni foubçonneux ni dé-  
 fians. L'artifice accompagne auffi la foi-  
 bleffe, parce qu'il fupplée au défaut des  
 forces, & nous voyons que tous les  
 animaux qui font foibles, font plus ru-  
 fez que les autres: au contraire tous ceux  
 qui font de grande taille ne font pas or-  
 dinairement malicieux, parce que la for-  
 ce fe trouve ordinairement avec la gran-  
 deur de corps. La diffimulation fuit l'ar-  
 tifice & la défiance, comme la flaterie &  
 le menfonge fuivent la diffimulation.  
 D'ailleurs la foibleffe qui eft expofée à  
 toutes fortes d'injures, eft aifée à offenser,  
 & pour ce fujet elle eft vindicative, d'au-  
 tant que la vengeance qui n'a point d'au-  
 tre bût que d'empêcher qu'on ne conti-  
 nuë l'offense, eft ordinaire à ceux qui  
 font foibles: c'est pourquoi les vieillards,  
 les enfans & les malades font plus colères  
 que les autres: mais fa vengeance eft cru-  
 elle, parce que la cruauté vient de la foi-  
 bleffe & de la défiance: car un homme  
 genereux fe contente de la victoire, au  
 lieu qu'un lâche, qui a fon ennemy en  
 fon pouvoir, porte toûjours fa vengeance  
 à l'ex-

à l'extrémité, parce qu'il appréhende qu'il ne se remette après en état de se venger à son tour.

La superstition vient de la même source. Car la foiblesse qui craint toujours plus qu'elle ne doit, s'imagine que le Ciel est difficile à contenter, & qu'il ne faut rien oublier pour se le rendre favorable. L'avarice n'a point aussi d'autre principe: car la crainte de tomber dans la nécessité donne le désir de conserver ce que l'on a, & d'acquiescer ce que l'on n'a pas. Or il est presque impossible que ces desirs soient sans injustice, ni qu'ils puissent souffrir la gratitude & la reconnoissance.

Enfin, l'ame qui se conforme à la nature de l'humidité qui luy sert d'organe & qui est mobile, changeante & susceptible de toutes les impressions qu'on luy donne, prend aussi l'inclination aux vices qui répondent à ces qualitez, telle qu'est la légèreté, l'inconstance, l'impatience, l'infidélité & le babil, qui sont les effets de la mobilité; comme la crédulité est une suite d'une foible résistance de la facile impression que les choses font sur elle.

Voilà sur quoi est fondée la différence



des Sexes, & qui pourroit encore servir à expliquer toutes les autres différences extérieures, comme de la taille, de la couleur, de la voix, &c. mais comme cela est très-aisé à entendre, & ne nous importe pas beaucoup, il ne faut pas nous y arrêter. Et pour montrer que ce que nous venons de dire du tempéramment & des qualitez particulières aux mâles & aux femelles, n'est point une vaine imagination; il est bon d'observer que ce sentiment est très-conforme à ce que l'histoire ancienne & moderne nous en apprend, qui est, que par toute la terre, on ne les a pas seulement distinguez par la conformation du corps, mais encore, par la chaleur, par la force & les autres qualitez que l'on a remarquées. Et il paroît que l'on a toujours appelé éféminez ceux d'entre les hommes qui ont eu la froideur, la molesse, la beauté & la délicatesse des femmes; & au contraire l'on a dit d'une femme, que c'étoit un homme & qu'elle avoit le cœur & l'esprit mâle, quand elle en avoit l'air, le teint, la démarche, la voix & les autres manières. Et même l'on a des regards tout particuliers pour celles en qui l'on voit ces qualitez, comme ne leur appar-

appartenant pas, & les éloignant en quelque sorte de la perfection de leur Sexe.

On peut encore observer qu'au lieu que c'est par pure complaisance que les hommes tâchent d'imiter les femmes dans leurs manières seulement & en ce qui regarde le corps & l'extérieur ; les femmes s'efforcent d'imiter les hommes par estime, & en ce qui concerne l'esprit, & ne sont jamais plus contentes d'elles-mêmes que quand on les flatte de n'avoir de leur Sexe que le corps, parce qu'elles regardent la perfection des hommes comme la règle de la leur & comme la plus haute où elles puissent arriver.

Il est donc vrai de dire que la nature a favorisé un Sexe plus que l'autre en lui donnant des qualitez plus avantageuses, non seulement pour la conservation du corps, mais aussi pour la perfection de l'esprit : l'expérience nous apprenant qu'un homme a d'autant plus de solide & de capacité pour les sciences, qu'il a plus d'étendue & de fermeté d'esprit, ce qui est un effet de la chaleur & de la sécheresse. Aussi voyons-nous que les femmes se sont toujours moins appliquées à l'étude & à la méditation. Et pour marque que cela vient plutôt du temperament

que de la coutume, c'est que de tout temps & par toute la terre elles ont fait paroître un esprit borné, superficiel & badin, ne s'occupant que de bagatelles, de modes, de chansons, de comédies, de promenades, & ne recherchant que de vains ajustemens, sans se soucier des vrais ornemens de l'esprit, qu'autant qu'ils pouvoient contribuer à relever la beauté du corps, ou bien à en couvrir les défauts. Et sans sortir de chez nous, il est aisé de remarquer qu'elles sont bien moins capables d'application que les hommes, ne pouvant soutenir une conversation sérieuse où l'imagination & la mémoire ne sçauroient tenir la place du jugement, s'ennuyant avec les personnes d'un solide entretien: En un mot ne pouvant s'arrêter long-temps sur un même sujet pour le bien considérer. Sans quoy tout le monde sçait qu'il est impossible de juger des choses sainement, sans prévention & avec solidité, qui sont des conditions absolument nécessaires pour éviter l'illusion & pour trouver la vérité.

Il faut avoïer pourtant qu'elles ont une merveilleuse facilité de parler, les mots leur venant à la bouche, comme  
*s'ils*

s'ils n'étoient faits que pour elles. Mais il ne faut pas se laisser surprendre à ce faux brillant qui trompe & ébloüit ceux qui confondent la facilité de penser avec la facilité de s'énoncer. Ce sont deux avantages qui se rencontrent rarement dans un même sujet, parce qu'ils viennent de deux causes presque inalliables : la volubilité de la langue étant quasi toujours accompagnée de la légèreté d'esprit.

Le talent que les femmes ont de bien expliquer leurs pensées, n'est pas la seule chose qui prévienne les hommes favorablement pour elles. Elles ont encore la beauté & la grace, la politesse & l'enjouement qui concourent à tromper ceux qui confondent l'apparence avec le fond. On est si accoutumé à se laisser toucher aux manières, que presque tout le monde les prend pour la règle des jugemens qui se portent sur le mérite des personnes. De sorte que comme il y a pour l'ordinaire quelque chose qui touche & plaît davantage dans les manières des femmes, je ne m'étonne pas qu'il se trouve des gens qui jugent si avantageusement de leur esprit. Et il est bon de les avertir que cete beauté dont les hommes sont

idolâtres n'est qu'un masque trompeur qui couvre une infinité de défauts. Je veux dire que la beauté des femmes vient de leur imperfection, & que si elles n'auroient point tant d'humidité ni de froidure, ni les mauvaises qualitez que nous avons fait voir qui résultent de celles-là, elles n'auroient pas ces charmes qui leur fôûmettent le cœur & l'esprit de la plupart des hommes.

Ainsi toutes choses contribuent à nous convaincre de la noblesse & de l'Excellence des hommes, & que ce n'est point par injustice qu'ils ont pris le premier rang dans la Société : puisque ce qui leur donne moyen de travailler plus aisément à leur propre conservation, les rend en même temps plus capables de concourir à celle des autres, ce qui a été le seul but de la nature quand elle nous a rendus sociables. A quoy l'on peut ajoûter que la subordination si absolument nécessaire en toute sorte de Societez, demande que le plus foible cède au plus fort, le moins sage à celui qui l'est davantage ; En un mot, que celui qui a le plus de talents pour commander avec prudence, & pour exécuter avec succès, soit considéré comme le premier.

Pour bien connoître encore auquel des deux Sexes cela doit appartenir, l'on n'a qu'à voir à quoy les femmes sont destinées. Il est constant que leur principal devoir est de former des enfans dans leur sein, & de les élever en suite. Or il est clair, & l'expérience le confirme, que cette obligation les rend sujettes à mille infirmités qui les rendent incapables des plus hautes fonctions de la Société, en leur ôtant la santé, la force, & la liberté d'esprit qui sont absolument nécessaires. Et comme la nature ne fait rien en vain, on doit encore présumer qu'elle ne leur a pas donné des avantages qui leur seroient inutiles, dans l'obligation où elles sont de porter la moitié de leur vie, les enfans dans leur sein, & l'autre moitié à les élever après les avoir mis au monde. Les hommes au contraire, ne sont point sujets par leur Sexe à ces maux qui affoiblissent le corps & l'esprit, ils sont entièrement exems des empêchemens qui les pourroient détourner du soin & du gouvernement des familles & des Etats, & ils ont le loisir de mettre en usage les forces & les lumières que Dieu leur donne pour la conduite des autres.

Les femmes mêmes sont si fort persuadées de toutes ces choses qu'elles s'imaginent qu'on se veut mocquer d'elles quand on leur dit qu'elles pourroient aussi bien que les hommes posséder les dignitez de l'Eglise & de l'Etat, instruire tout un peuple, luy administrer les Sacremens, gouverner un Royaume, Présider dans un Parlement, Etre à la tête d'une armée, & faire toutes les fonctions militaires. Cela me fait souvenir de ce que disoit une Dame tres-spirituelle, sur le sujet de l'Egalité des Sexes, que ceux qui la soutenoient ne songeoient point à l'empêchement de la grossesse ni à toutes ses suites, & que cette seule considération devoit faire rabatre beaucoup de cette haute estime que l'on témoigne avoir pour les femmes : elle ajoutoit encore fort judicieusement que les femmes sont si éloignées de pouvoir gouverner les autres, qu'elles sont incapables de se gouverner elles-mêmes, le témoignant assez par la soumission aveügle qu'elles ont pour les hommes qui les dirigent, ayant toujours eu recours à eux pour apprendre leur devoir, & prêchant sans cesse cette déférence aux sentimens de leurs superieurs, comme

comme la vertu la plus convenable à leur Sexe. Tant il est vray que la prééminence appartient au nôtre, comme au plus parfait & au plus noble, & l'autorité comme au plus capable & au plus digne de la posséder.

Afin que l'on ne prenne point le change, lors que nous préferons les hommes aux femmes, il est à propos d'observer que l'on peut comparer les deux Sexes en deux façons, ou bien en general, & selon leur totalité, en prenant toutes les personnes de chacun, ou bien en particulier & en détail, comparant certains hommes avec certaines femmes. Quand on demande si un Sexe est égal à l'autre, on ne parle point de quelques particuliers, étant certain qu'il se trouve des femmes plus capables que des hommes, & des hommes plus foibles que des femmes? Cela se doit entendre de tous les hommes & de toutes les femmes, les comprenant tous sous l'idée generale de leur Sexe avec ses qualitez particulières.

De sorte qu'il est inutile de nous opposer les exemples que l'histoire nous fournit de femmes fortes qui ont excellé dans les sciences & dans les Arts, gouverné de grands Empires, & donné des mar-



ques d'un courage & d'un esprit héroïque. Car outre que le nombre de ces femmes est très-petit en comparaison des hommes : il est certain que comparant ceux qui ont éclaté dans le même genre, on trouvera que les hommes ont toujours surpassé les femmes, & que quelque habileté & quelque vertu qu'elles aient fait paroître, il y a toujours eu des hommes qui en ont eu davantage.

On peut ajoûter à cela, sans dessein de rabaisser le mérite des femmes, qu'il est de la prudence de ne pas croire tout ce que l'on a dit de bien, non plus que ce que l'on a dit de mal. Nous ne sçavons que trop combien l'on est sujet à les flatter, en exagérant ce que l'on croit y trouver digne d'estime. On admire en elles les moindres choses, quoy que communes, & encore plus celles qui paroissent nouvelles & extraordinaires. Qu'une femme aime un peu les belles choses; qu'elle en parle passablement, qu'elle témoigne prendre plaisir aux entretiens des sçavans, on en fait aussi-tôt une Héroïne digne des statues & des Autels, une merveille qui n'a jamais eu de semblable. C'est tout autre chose de celles qui sçauroient

un peu tourner une Lettre, ou une petite Poësie, composer un Roman, une Historiette, ou un Almanach. Tous ceux qui les connoissent deviennent leurs adorateurs, l'on ne trouve point d'encens assez précieux pour leur en donner, on en fait une dixième Muse, & c'est beaucoup d'honneur à Apollon d'être son premier galant. Qu'un homme ait du talent pour ces choses, qu'il y excelle, on croit lui faire grace de l'estimer un peu plus que le commun; mais quelque habile qu'il puisse être, on n'en parlera jamais avec tant d'éloge que d'une femme beaucoup au dessous de luy. La raison de cela est que toutes ces choses sont ordinaires entre les hommes, & très-rares parmi les femmes.

Quel fons peut-on faire sur les loüanges que l'Histoire donne à ces grandes Princesses qu'elle vante tant? quand on considère que le bon-heur des hommes, & particulièrement des Grands, leur tient souvent lieu de mérite, & que chacun louë ou blâme leur conduite, selon son caprice & ses interêts, dans les choses où ils n'ont souvent rien contribué que de leur autorité.

Je ne dis rien non plus de la vertu

40 *De l'Excellence*  
des Dames Illustres ; pour en parler  
comme il faut , il seroit nécessaire de  
faire voir qu'il y a bien de l'opinion  
dans ce que le monde appelle vertu,  
& qu'elle est plus souvent un effet de l'i-  
magination que de la raison.

*Fin de la première Partie.*



**DE**



DE  
L'EXCELLENCE  
DES

HOMMES

CONTRE  
L'EGALITE' DES SEXES.

SECONDE PARTIE.

*Que selon l'Ecriture Sainte, les  
femmes ne sont point éga-  
les aux hommes.*



E ne sçai pas si les preuves dont se servent nos Adversaires pour établir leur opinion, paroîtront plus convaincantes que les nôtres, à ceux qui prendront la peine de les comparer sans intérêt: mais je suis bien assuré qu'elles n'en égaleront jamais la force, lors que l'on y aura joint le secours de l'Ecriture.

La raison humaine est si foible & si aveugle que l'on a toujours lieu de s'en défier, & de craindre qu'il n'y ait de l'erreur dans les lumières que les hommes tirent de leur propre fond. Mais tous les doutes se dissipent à la veüe de l'Écriture Sainte, parce qu'elle est aussi certaine & aussi infaillible que Dieu même, comme étant sa propre Parole, & ne contenant que les veritez qu'il a eu la bonté de nous apprendre lui-même. De sorte que si l'on peut faire voir qu'il y a une parfaite harmonie entre les témoignages de l'Écriture, & les raisonnemens que nous avons employez, le sentiment de l'inégalité des Sexes doit passer pour incontestable, & le sentiment contraire, pour une opinion entièrement fausse & erronnée.

On peut raisonnablement présumer que l'Écriture nous favorise, puisque dans l'Église Juive & Chrétienne, à qui elle sert de fondement & de règle, l'on a toujours considéré les femmes comme étant d'un Sexe beaucoup inférieur au nôtre, & que tous les établissemens qu'on y a fait en nôtre faveur, n'ont pû avoir d'autre raison que cette verité.

Il est vrai qu'il y a eu quelques Docteurs particuliers, comme S. Hierôme, qui

qui ont soutenu le contraire ; mais l'on n'a jamais prétendu que le sentiment de deux ou de trois personnes fût assez fort pour contre-peser l'autorité de plusieurs siècles. Et il ne seroit pas difficile de justifier que la tradition est pour nous, en rapportant les passages des Peres de l'Eglise, de siècle en siècle, qui ont reconnu entre les Sexes la difference que nous y avons remarquée. Mais parce que cela pourroit être ennuyeux, & que peu de personnes doutent que cela se puisse faire, & que d'ailleurs il faudroit commencer cette tradition par les Livres de l'Ecriture qui en sont le fondement, comme de toutes les autres, il suffira de rapporter les passages de celles-ci qui confirment la créance commune.

J'avoué que l'Ecriture ne dit en nulle part en termes formels que les femmes ne sont point égales aux hommes : mais cela se doit conclure de ce qu'elle dit des uns & des autres, & de la conduite qu'elle nous apprend que Dieu a toujours tenuë à leur égard.

Nous sçavons par raison & par expérience, que les femmes sont d'un temperament qui les rend plus foibles que les hommes : Et le Saint Esprit le confirme

par la bouche de *a* S. Pierre, lors qu'il aver-  
tit les maris d'avoir égard à leurs femmes  
comme au vaisseau le plus foible.

De ce que les femmes sont froides &  
timides, on a conclu qu'elles n'ont pas  
beaucoup de courage ni de hardiesse,  
d'où vient que lors qu'on voit une fem-  
me qui est hardie, on la regarde comme  
ayant quelque chose qui est extraordinaire & peu convenable à son Sexe, & qui  
peut la faire éloigner des bornes que la  
raison, la bien-seance & la nature lui pres-  
crivent. Ce que l'Écriture confirme  
par la bouche du Sage en ces termes.  
*b* Une fille hardie donne de la confusion à  
son pere & à son mary.

C'est pour la même raison que la pudeur  
qui naît de la faiblesse & de la timidité,  
fait un des plus beaux ornemens des fem-  
mes, & leur est particulièrement recom-  
mandée, & qu'au contraire qu'ad elles ont  
perdu cette excellente qualité, on les re-  
garde comme vicieuses. C'est sur cette  
considération que *c* l'Ecclesiastique nous  
enseigne que *la colere & le manquement  
de respect ou de pudeur dans une femme, est  
une source de confusion... & qu'il faut se  
donner garde de ses yeux, quand la pu-  
deur en est perdue.*

Nous avons vû qu'au lieu que la chaleur & la force qui sont particulieres aux hommes, les rendent capables de toute sorte de vertus, & qu'au contraire la foiblesse qui est si naturelle aux femmes, les porte aux vices opposez. Voyons ce que l'Escriture nous marque de leurs mauvaises inclinations. *d La malice des hommes n'est rien en comparaison de celle des femmes. Et pour nous en donner une idée encore plus forte, elle ajoûte qu'elle souhaite une méchante femme à ceux qui sont dans le désordre & dans le crime, comme si c'étoit la plus grande malediction qui pût arriver à un homme que d'avoir une mauvaise femme. e Il vaudroit beaucoup mieux demeurer avec un lion ou un dragon, qu'avec une méchante femme.*

*f Un homme avec une méchante femme, c'est comme deux bœufs sous un même joug qui se battent toujours ensemble, & celui qui la tient avec lui est comme un homme qui prend un scorpion avec la main.... Et c'est un sujet continuel de mortification, de tristesse & de douleur que de demeurer avec elle. Il est manifeste selon les deux premiers versets, que les femmes sont plus portées au mal que les hommes, & selon les deux autres, que*

*d Eccl. 25. 26. c Eccl. 25. 23. f Eccl. 26. 10. ... 16. 8.*



les effets de leurs mauvaises inclinations sont plus à craindre : & selon les deux que l'on va citer, elles se laissent aller tres-aisément au mal à cause de leur foiblesse, si elles ne sont observées & retenues tres-étroitement. g De même que pour empêcher l'eau de se répandre & de se perdre, vous ne lui donnez pas la moindre ouverture, ne donnez pas aussi la moindre liberté à une femme portée au mal: car si elle n'est toujours sous vos yeux & à vôtre côté, elle vous couvrira de confusion.

h Redoublez vôtre vigilance & vos soins, quand vous voyez que vôtre fille ne s'éloigne point de l'occasion, car elle ne manquera pas de s'en servir, si elle se présente.

La foiblesse est encore le principe de la jalousie & de la colere, & la colere l'est de la vengeance & de la cruauté. i La jalousie d'une femme perce l'ame de douleur & la remplit de tristesse.

Quand une femme est jalouse, sa langue est comme un fleau qui se fait sentir sans cesse. Il n'y a point de colere comparable à celle d'une femme.

C'est l'humidité & la légèreté qui causent cette humeur opiniâtre, impatiente, querelleuse, & criarde, qui est si ordinaire

aux

aux femmes. *k Il vaut mieux habiter dans une terre deserte & abandonnée qu'avec une femme qui aime à crier & à quereller ... une femme contrariante est semblable à un toit d'où l'eau dégoutte sans cesse durant l'hyver.*

*l La méchante langue d'une femme est à un homme paisible, ce qu'est une montagne sablonneuse aux pieds d'un vieillard.*

L'Ecriture nous voulant faire entendre par ces paroles que la contradiction & l'opiniâtreté des femmes est la cause ordinaire de leurs cris & de leurs disputes, & une source continuelle de discorde & de querelle.

Nous avons vû encore que la foiblesse, la timidité & la legereté qui sont les premières qualitez du temperament des femmes, les rendent plus capables de tromperie & d'artifice. C'est pourquoi le Sage nous donne cét avis. *m Prenez-garde de vous laisser surprendre aux artifices des femmes.*

La constitution froide & humide est encore le principe de la légereté, de l'inconstance, de l'infidelité dans les secrets, & c'est ce que fait entendre ce passage.

*k Prov. 21. 19. ... 27. 15. l Eccl. 25. 17.*

*m Prov. 5. 2.*

n Soyez maître de vôtre langue & retenez dans vos paroles en presence de vôtre femme; comme s'il disoit qu'il faut prendre garde à ce que l'on dit devant les femmes, & être tres-circonspect dans les choses qu'on leur découvre.

De tout ce que nous avons avancé sur leur temperament, nous avons conclu qu'elles ont beaucoup moins de raison & de sagesse que les hommes, & qu'elles sont par consequent bien moins capables de commander. Cela s'accorde parfaitement avec ces paroles. *o j'ai cherché partout de la raison & de la sagesse, de mille hommes, je n'en ay trouvé qu'un qui en eût, & de toutes les femmes je n'en ai trouvé pas une.*

p Ne donnez point de pouvoir sur vous à une femme, de peur que s'étant rendue la maîtresse de vôtre esprit, vous n'en receviez de la confusion.... *Quand les femmes ont une fois pris l'autorité & l'avantage, elles deviennent fâcheuses & contraires à leurs maris.... Que les femmes, dit l'Apôtre, ne prennent point d'empire ni de domination sur leurs maris.*

Il est vrai que la sagesse est extrême-

n Mich. 7. 5. o Eccl. 7. 19. p Eccl. 9. 1.  
... 25. 3.

ment rare ; puisqu'entre mille-hommes on ne la trouve qu'en un seul. Mais comme elle ne se trouve en aucune femme, cela suffit pour nous donner l'avantage. Et il ne faut pas confondre ici la modestie qui n'est qu'une certaine retenue dans les regards , & dans les autres actions , selon les régles de l'opinion & de la coutume , avec la sagesse véritable , qui est une connoissance claire & distincte des choses , fondée sur les plus hautes maximes de la raison.

On ne peut pas ôter cette loüange aux femmes d'être modestes & retenues, mêmes jusqu'à l'excez & au scrupule ; mais on ne peut pas dire qu'elles soient véritablement sages & vertueuses , n'ayant pour règle de leur conduite que l'opinion, la coutume & l'autorité de ceux par qui elles se laissent gouverner.

Que si cela s'appelle avoir de la sagesse & de la vertu , les enfans en ont autant que les femmes , & il n'y a ni vice ni folie qui ne merite un nom contraire , n'y en aiant point qui n'ait passé autrefois, ou ne passe aujourd'hui en quelque endroit du monde , pour sagesse & vertu,

comme étant appuié sur la coûtume, sur l'exemple & sur l'autorité de plusieurs hommes.

De sorte que comme l'on doit avoir une sagesse accomplie pour gouverner, c'est-à-dire pour tenir la place de Dieu, qui est la raison, la sagesse & la verité même, on ne doit pas s'étonner que l'Écriture, après nous avoir averti que les femmes ne possèdent pas ces avantages, deffende aux hommes de s'en laisser gouverner, & à elles de prendre autorité sur nous.

Cette deffense est fondée sur ce que le Sage & l'Apôtre avoient remarqué dans les femmes, cét esprit de domination dont on s'est toujours plaint, & que l'on a regardé comme une des plus grandes marques de l'impuissance naturelle où elles sont, de commander. Car il est constant que plus on recherche l'autorité, plus on témoigne que l'on en est indigne; ceux qui la poursuivent avec tant d'ardeur, n'ayant en veuë que leur avantage, aux dépens de ceux qui sont au dessous d'eux. C'est pourquoi les femmes étant si furieusement imperieuses, vaines, molles, sans solidité, ni jugement, sujettes au caprice & aux em-  
porte-

portemens, leur domination ne pourroit être qu'un sujet de malheur & de confusion pour les hommes.

C'est ce que Dieu voulut faire entendre à son peuple, lorsqu'il le menaça, par le *a* Prophète Isaïe de lui donner des enfans & des efféminez pour Princes. Car si c'est une punition & une marque de la colère de Dieu, d'être sous la domination de ceux qui se sont revêtus de l'esprit & des imperfections des femmes, que sera-ce d'être sous celle des femmes mêmes qui sont la source des défauts, dont les effeminez n'ont pris que la teinture.

Ce qui rend encore la domination des femmes si dangereuse, c'est que les hommes perdroient sous leur empire, la force & la vigueur de leur Sexe, en se laissant aller à la mollesse & à l'humeur vaine & voluptueuse de ce Sexe, comme l'on suit d'ordinaire les mœurs de ceux dont on est gouverné.

Ce malheur n'est déjà que trop ordinaire; puisque les hommes qui ont été élevez parmi elles, ou qui les ont trop fréquentées, sont devenus mous, lâches, efféminez, n'aimant que le plaisir & la bagatelle, & s'étant rendus incapables de tout ce qui demande du travail

de corps ou d'esprit.

On remarque au contraire que comme elles ne se divertissent que froidement, quand elles n'ont point de chapeaux avec elles; (c'est leur terme) elles n'ont jamais plus d'esprit que quand elles vivent parmi les hommes. On voit en effet que celles qui se trouvent avec eux, sont fortes, courageuses, assurées, commodés, & spirituelles, autant que le Sexe le peut permettre, au lieu que les autres sont craintives, honteuses, farouches, & ont ensuite plus de peine à s'appriivoiser: Tant il est vrai que les femmes ne sont pas propres à gouverner. Et lorsque l'Apôtre en rend la raison en ces termes, *ce n'est pas Adam qui a été séduit, mais c'est Eve qui l'a été.* C'est comme s'il eût dit que de même qu'Adam est tombé dans le precipice pour avoir écouté sa femme, ceux de ses descendans qui suivront son exemple seront exposez à un semblable malheur; Ces autres femmes n'étant pas moins propres que la première à être les organes du demon pour la ruine des hommes

C'est ce que l'Ecriture nous apprend par la manière forte & pressante dont elle en parle pour nous en donner de l'éloigne-

loignement, & nous faire comprendre combien il faut de prudence & de précaution pour se conduire sans peril avec elles, & combien leur commerce, & leur affection nous peuvent être dangereuses.

*a Ne vous arrêtez point au milieu des femmes... le peché a commencé par les femmes, b qui sont ainsi la cause de la ruine & de la mort de tous les hommes. c L'iniquité de l'homme vient de la femme, comme le ver vient de l'habit. C'est pourquoy l'iniquité d'un homme est préférable aux bien-faits d'une femme.*

Je demande ce que l'on doit penser des personnes dont le saint Esprit prend un si grand soin de nous éloigner. Pourquoi les femmes sont-elles tant à craindre? *C'est parce que l'iniquité de l'homme vient de la femme, comme le ver vient de l'habit.* N'est-ce pas à dire que les femmes sont extrêmement portées au mal, puisqu'elles y portent les hommes aussi nécessairement que les vers naissent de l'étoffe? Commenty sont-elles portées? par leur inclination, n'y ayant point de malice comparable à celle d'une femme.



Comment nous y portent-elles? Par tout ce qu'elles ont. 1. Par leur visage & par leur beauté. *a* Ne regardez point le visage d'une jeune fille, de peur que sa beauté ne devienne pour vous un sujet de chute & de scandale.

2. *b* Par leur langue & par leurs discours. Eloignez-vous d'une femme qui employe dans ses discours la douceur & les caresses, sa maison est penchée du côté de la mort, & les chemins qui y conduisent sont des chemins de perdition. Ceux qui y sont une fois entrez n'en reviennent point, & ne peuvent jamais reprendre le chemin de la vie.

3. Par les habits, les parures & les ornemens. Détournez vos yeux de dessus une femme qui s'est parée. *c* La beauté & les ajustemens des femmes ont causé la ruine d'un grand nombre de personnes, en allumant dans leurs ames, le feu impur de la concupiscence.

4. Par les chansons, par les danfes & par toutes les actions qui peuvent donner de la grace. *d* Ne fréquentez point les femmes qui aiment à chanter & à danser, & ne les écoulez point, de peur de vous

*a* Eccl. 9. 5. *b* Prov. 2. 16. 18. *c* Eccl. 9. 9.

*d* Eccl. 9. 4.

*laisser surprendre par leurs charmes.*

5. Par les ris, par les pleurs, & par tous les artifices imaginables qu'elles mettent en usage pour nous engager à les aimer. *a Ne vous laissez pas surprendre aux artifices dont les femmes se servent pour tromper.*

6. Enfin par le bien même qu'elles nous peuvent faire. *b Puisque l'iniquité d'un homme est preferable aux bien faits d'une femme.*

Et certes il faut que l'esprit & le commerce des femmes soit bien dangereux, puis qu'il est capable de faire apostasier les sages mêmes : c'est à dire, puisque la sagesse, qui est le plus fort rempart que les hommes puissent avoir, n'est pas capable de les mettre à couvert de leurs atteintes, ni de les garentir d'une ruine si épouvantable. *c Le vin & les femmes font apostasier les sages mêmes.*

*d* C'est ce qui a fait dire autrefois à un sçavant Pere de l'Eglise, que les hommes n'ont point de plus grand mal, ni le démon d'armes & de traits plus pointus & plus perçans que les femmes.

Et c'est sur ce principe que S. Jerôme

*a* Prov. 9. 2. *b* Eccl. 42:14. *c* Eccles. 19. 20  
d. S. Chrys.

exhortoit Nepotien à s'en éloigner par ces paroles. *Que les femmes n'entrent jamais dans vôtre logis. Aimez ou ignorez également toutes les jeunes filles, & faites en sorte de ne demeurer avec aucune dans la même maison. Ne vous confiez point sur la chasteté où vous avez vécu jusqu'ici : Mais souvenez-vous que vous n'êtes ni plus fort que Samson, ni plus Saint que David, ni plus sage que Salomon, & que si les femmes ont pu séduire Adam, Samson, David, Salomon, Saint Pierre, & une infinité d'autres grands hommes, vous ne devez pas esperer d'être en assurance avec elles.*

Et de peur que l'on ne s'imagine que les femmes ne sont pas un sujet & une occasion prochaine de scandale pour les hommes, dans tous les états où elles se trouvent, *a* L'Écriture nous deffend également de regarder les jeunes filles, bien loin de nous permettre de nous entretenir avec elles : de nous arrêter avec les femmes mariées, *b* & nous ordonne d'éviter avec soin les jeunes veuves : *c* parce que dans tous ces états elles portent toujours ce levain contagieux qui empeste & envenime les cœurs.

*a* Eccl. 9. 5. *b* 9. 12. *c* I. Tim. 5. 11.

Que si l'on ajoute à cela que le Sauveur du monde estime heureux ceux qui se sont rendus Eunuques, c'est à dire qui ont renoncé aux femmes pour le Royaume de Dieu; *a* ce que dit le S. Esprit par la bouche de S. Paul, *b* *Qu'il est bon que l'homme ne touche aucune femme:* & par la bouche de S. Jean; *c* *Ceux qui suivent l'agneau par tout où il va, ce sont ceux qui sont vierges & ne se sont point souillés avec les femmes,* il sera aisé de juger que Dieu considère les fèmes bien autrement que ceux qui tâchent de les élever si haut.

*Qu'il paroît par la conduite de Dieu qu'il a toujours plus estimé les hommes que les femmes, & qu'il a ordonné que celles-cy fussent soumises aux autres, comme leur étant inférieures.*

**A** Prés avoir rapporté les paroles de l'Ecriture, qui nous marquent les jugemens que nous devons faire du mérite des femmes; Voyons maintenant par la conduite de Dieu à l'égard des deux Sexes, lequel il a estimé le plus. Je ne croy pas que l'on puisse douter sérieusement que ce ne soit les hommes pour lesquels il a plus d'esti-

*a* *Matth.* 19. 12. *b* *1. Cor.* 7. 16. *c* *Apoc.* 14. 4.

me, Si l'on considère, 1. Qu'il en a pris les noms & les qualitez, se nommant lui-même *le Seigneur, le Pere, le Souverain, Roy, Infini, Tout Puissant, Misericordieux*, & qu'il a donné lieu, en parlant par la bouche de ses Prophetes, de nous le représenter sous la figure d'un homme, & nullement sous celle d'une femme. 2. <sup>a</sup> Qu'il ne demanda que les mâles pour luy être consacrez. 3. Qu'il demandoit pour le rachapt de leurs vœux une fois plus que pour les femmes: <sup>b</sup> en sorte qu'elles ne payoient que dix sicles lors que les hommes en payoient vingt. Or il est certain que l'on ne doit consacrer à Dieu, particulièrement quand c'est par son ordre, que ce qu'il y a de plus digne & de plus excellent. Et comme la rançon représente la chose pourquoy on la donne, on doit juger que de deux choses que l'on rachette, celle-là est de moindre valeur dont la rançon est plus basse.

Ce qui marque encore plus clairement la difference que Dieu a mise entre l'homme & la femme, c'est l'ordre qu'il a gardé dans leur création. Quoi qu'il pût aussi bien commencer par la femme que

<sup>a</sup> Exod. 13. <sup>b</sup> Lev. 21.

*des Hommes.* 59  
 par l'homme, ou bien les former tous  
 deux en même temps; néanmoins il  
 forma l'homme le premier; ayant sans  
 doute jugé à propos, dans le dessein  
 qu'il avoit d'instituer une société de deux  
 personnes, de commencer par celui qui  
 devoit en être le Chef & le Maître, & en  
 cette qualité être revêtu des talens qui  
 lui étoient nécessaires pour exercer l'au-  
 thorité qu'il auroit.

C'est assurément dans cette pensée que  
 l'Apôtre ordonne aux femmes de se faire  
 instruire par les hommes, dans le silence  
 & avec soumission, *a parce qu'Adam a  
 été créé le premier, & Eve l'a été après  
 luy.* Ne doutant point que la primauté  
 d'Adam ne supposât en lui quelque au-  
 tre prérogative, comme la capacité d'in-  
 struire & de commander; la qualité de  
 premier étant toute seule trop peu con-  
 siderable pour mériter un si grand a-  
 vantage. De sorte que l'on doit croire  
 que la primauté de naissance étoit une  
 marque de la primauté de noblesse &  
 d'excellence. Or comme nous sçavons  
 que Dieu n'a jamais manqué de donner  
 aux hommes les qualitez particulières  
 dont ils avoient besoin pour s'acquiter

des emplois auxquels il les destinoit. Nous jugeons bien aussi qu'il étoit de sa sagesse de donner à nôtre Sexe plus de talens qu'à l'autre, puis qu'il le destinoit au gouvernement du monde.

Cette prérogative de l'homme au dessus de la femme, se conclut encore sans difficulté des circonstances & de la manière dont l'Écriture rapporte que la première femme a été créée. En voici les propres termes. *a Le Seigneur ne jugeant pas avantageux pour l'homme qu'il fût seul, résolut de lui donner une aide qui lui fût semblable, & n'en trouvant point parmi les autres animaux, il l'endormit d'un profond sommeil, pendant lequel il lui leva une côte dont il forma une femme, qui fut nommée d'un nom qui marque qu'elle a été tirée de l'homme.* Cette histoire nous apprend que non seulement la femme a été créée après l'homme, mais encore qu'elle a été faite pour lui comme le reste des créatures, & pour le servir en tout, & même qu'elle a été tirée de lui; Dieu l'ayant voulu de la sorte pour apprendre aux femmes comment elles doivent traiter leurs maris, c'est-à-dire avec respect & avec soumission, comme des personnes

a Gen. 2.

pour le service desquelles il les a faites, & d'une manière aprochante de celles dont les enfans sont obligez de traiter ceux qui leur ont donné la vie. Et c'est pour cela que Dieu voulut qu'Eve portât un nom qui la fit souvenir sans cesse de son origine & ensuite de sa soumission & de son devoir.

Il faut rapporter à cela ces paroles de l'Apôtre, qui après avoir dit que les femmes doivent avoir la tête couverte en faisant leurs prieres, ajoûte; *a Pour ce qui est de l'homme, il ne doit point se couvrir la tête, parce qu'il est l'image & la gloire de Dieu, au lieu que la femme est la gloire de l'homme. Car l'homme n'a pas été tiré de la femme; au lieu que la femme a été tirée de l'homme, & l'homme n'a pas été créé pour la femme, mais la femme pour l'homme. C'est pourquoi la femme doit porter sur sa tête la marque de la puissance que l'homme a sur elle.* Ce passage montre évidemment que ce n'a pas été sans mystère que Dieu a gardé dans la production de la femme l'ordre que la Genese nous apprend. Et il est encore tres-clair que si selon la pensée de Saint Paul, que nous avons rapportée avant celle-cy,



les femmes doivent se regarder comme inférieures aux hommes, en considérant simplement qu'ils ont été créés les premiers, elles le doivent encore à plus forte raison, en considérant qu'elles n'ont été créées que pour leur servir d'aide & de secours, & que la première a outre cela été tirée du corps de son mari.

Il est encore bon de remarquer une autre raison de soumission que l'Apôtre ajoute à celle là, qui est que l'homme est l'image & la gloire de Dieu, au lieu que la femme est la gloire de l'homme: ce qui est un autre regard particulier que la femme doit avoir pour l'homme, en se soumettant à lui comme à une créature qui représente la divinité d'une manière particulière. Ce qui suppose que l'Apôtre a crû qu'il y avoit en l'homme des caractères plus vifs & plus grâds que celui dont il est l'image, lesquels ne consistent pas simplement dans la puissance qu'il lui a donnée sur la femme, mais aussi dans les talens naturels & nécessaires pour l'exercer, tels que sont par exemple, la hardiesse, la fermeté, le jugement, qui ne se trouvent pas dans les femmes en un degré si parfait.

Nous

Nous en avons une preuve tres-convaincante dans la conduite de la première, dont la chute funeste à causé la ruine de son mari & de toute sa posterité; le démon sans doute ne s'étant adressé à elle d'abord que parce qu'il la croyoit la plus foible, la plus légère, & la plus facile à gagner par de vaines espérances: & Dieu l'ayant permis de la sorte, pour apprendre aux hommes à ne se pas laisser indignement gouverner par les femmes, suivant cet excellent conseil que le Sage nous donne, & que nous avons rapporté, de ne point laisser prendre à ce Sexe, de puissance sur nôtre esprit, de peur qu'il ne cause nôtre perte.

C'étoit apparemment sur la considération de cette foiblesse que S. Paul régloit autrefois une partie du devoir des femmes en ces termes. *a Je ne permets point aux femmes d'enseigner ni de prendre autorité sur leurs maris: mais je leur ordonne de demeurer dans le silence. Car Adam a été formé le premier & Eve ensuite; & Adam n'a pas été séduit, mais la femme ayant été séduite est tombée dans la désobéissance.* Ce qui doit porter à croire que de même que l'Apôtre en ordon-

nant aux femmes de se soumettre à leurs maris , parce qu'Adam a été créé le premier , suppose que cette primauté étoit soutenue par les qualitez propres pour le gouvernement , il doit pareillement supposer , que la chute d'Eve a été l'effet d'une foiblesse qui n'étoit point dans Adam , & qui est naturelle à tout le Sexe qu'elle representoit , puisqu'en cette consideration il ordonne aux femmes de demeurer soumises à leurs maris , & leur defend en même temps de prendre autorité sur eux.

C'est ce qui a fait dire à un sçavant Pere de l'Eglise <sup>a</sup> qu'il est juste que la femme ayant fait tomber l'homme dans le peché, se soumette désormais à sa conduite, de peur que la facilité si ordinaire à son Sexe, ne la fasse tomber encore une fois.

Ainsi c'est se tromper grossièrement que de soutenir que l'état où les hommes & les femmes ont vécu jusqu'ici, est un état violent & contraire à l'institution de la nature , puisqu'il a toujours subsisté depuis le commencement du monde, & qu'il est si conforme à l'ordre que

<sup>a</sup> *Ambr. in hexam.*

L'Auteur même de la nature a établi. \* La Genese y est si formelle, que c'est une chose étonnante qu'il se trouve des gens qui semblent avoir encore quelque difficulté là dessus. Après que Dieu eut reproché à Eve la faute qu'elle venoit de faire, *Vous serez desormais, sous la puissance de votre mari, & il aura sur vous une autorité de domination.* Douter que Dieu ait donné aux hommes par une déclaration si expresse, tous les avantages dont ils jouissent aujourd'hui à cause de la dignité & de la prééminence de leur Sexe; e'est pis que si l'on doutoit d'une donation conçeuë dans les termes les plus clairs par une personne qui auroit tout le droit & toute la capacité de la faire. Et certainement on a lieu de croire qu'un homme est grand amateur de la nouveauté, ou étrangement temeraire, ou bien qu'il a reçu de Dieu des lumières nouvelles, pour s'aviser de nous contester un droit si ancien, si juste, & si legitime.

Il est vrai qu'en ayant jouï sans trouble depuis tant de siècles, on peut dire qu'il est fondé en partie sur la coûtume, c'est-à-dire, sur une ancienne possession

qui n'a point été interrompuë ni disputée. Mais de pretendre que nous en jouissions seulement en faveur de la coûtume, comme un particulier jouit par prescription d'un bien sur lequel il n'avoit pas plus de droit qu'un autre, il faut renoncer à la raison & à l'écriture.

On ne doit donc plus s'étonner de voir que par toute la terre, parmi les peuples les plus éloignez & les plus sauvages qui n'ont nulle connoissance de l'histoire sainte, comme parmi ceux qui ont le bonheur de la posséder, & d'apprendre par son moyen la volonté & la conduite de Dieu, les hommes ayent toujourns été les maîtres, & que les femmes soient partout dans leur dépendance. Car outre que les mâles sont toujourns mâles, c'est à dire, que la nature ne discontinuë point de les faire naître avec les avantages qui relevent leur Sexe au dessus de celui des femmes, ils viennent tous d'un même homme qui leur a communiqué le pouvoir qu'il avoit reçu de Dieu, & qu'ils ont porté avec eux dans les cantons de la terre les plus reculez, sans que l'on puisse dire qu'il se soit fait pour cela entr'eux aucune convention.

En effet l'histoire Sainte qui est la seule

seule qui nous apprenne comment les choses se sont passées au commencement du monde, nous enseigne que les femmes ont été toujours regardées comme moins excellentes que les hommes, qu'en épousant plusieurs personnes elles ont épousé en même-tems leur fortune & leur nom, elles sont entrées dans leurs maisons pour faire partie de leurs familles, & les ont suivis par tout où ils les ont voulu mener. On ne voit point qu'elles se soient mêlées d'autre chose que du ménage & de la première éducation des enfans, ni qu'elles aient eu d'autres fonctions que celles qu'il a plu aux hommes de leur donner, & dont ils les ont jugées capables. Et l'Écriture semble les considérer si peu qu'elle ne parle d'elles qu'incidemment, & par rapport aux hommes auxquels elles appartenoient.

On diroit au contraire que cette histoire qui est celle de tout le monde, n'est que l'histoire de nôtre Sexe. Elle ne parle quasi que des hommes, elle ne conte les generations, les familles & les empires que par eux, & ne nomme presque point les femmes dans les genealogies qu'elle décrit; & elle nous apprend que ce sont les mâles qui ont inventé les arts

& les Sciences, bâti les Villes, formé les Societez, fondé les Royaumes, gouverné les Etats, en un mot qu'ils ont seuls eu le soin de tout ce qui concerne la Paix, la Guerre, & la Religion.

Ce qui montre encore que cet ordre n'êt qu'une suite du premier établissement que Dieu a fait, c'est qu'il lui a plu de le confirmer par des preuves qui ne permettent pas d'avoir la moindre pensée qu'il y ait de l'injustice. Comme il a eu la bonté de commencer le genre humain par les hommes en la personne d'Adam, il l'a aussi conservé par leur entremise en la personne de Noé, lorsqu'il purifia la terre par le deluge universel, il l'a réparé par le ministere de *a* Jesus-Christ & des Apôtres, & le rétablira aussi par eux au tems de la Resurrection, où ils jugeront le monde. Et il semble que de même qu'il a créé Eve pour Adam, il a aussi conservé pour Noé ceux qui se retirèrent dans l'Arche avec lui; & pour Lot, sa femme avec ses deux filles. Quoique Dieu soit le Dieu des hommes & des femmes, comme il en est le pere & le conservateur, il se nomme neantmoins le Dieu d'Abraham, d'Isaac, & de Jacob, & l'on ne trouve

*a* *Matth. 19.*

point qu'il se nomme ainsi le Dieu des femmes, ni qu'il ait promis de benir toutes les Nations en leur faveur, comme il l'a promis à Abraham. Comme ce sont les mâles qui lui ont les premiers dressé des Autels, bâti des Temples, offert des Sacrifices; ils sont aussi les premiers auxquels il s'est communiqué particulièrement, & avec lesquels il a contracté des alliances, témoin Noé, Abraham, Jacob, & les autres dont l'Ecriture fait mention.

S'il y a égalité de merite & de capacité entre les Sexes, comment Dieu n'y a-t-il point eu d'égard en les appelant tous deux, ou ensemble ou successivement, aux emplois & aux dignitez de la Republique Juive, qui fut formée par ses ordres, & dont il fut le souverain? il y a grande apparence que puisqu'il n'a point choisi les femmes pour administrer la Justice, pour conduire les armées, pour instruire & gouverner le peuple, ni pour avoir soin des affaires de la Religion, c'est qu'il ne les jugeoit pas propres pour des fonctions si élevées,

Ce fut pour la même raison que les Juifs avoient encore dans le mariage des privileges considerables. Ils pouvoient repu-



dier leurs femmes sur un simple dégoût  
 a Et la Loy leur donnoit la permission &  
 le moyen de b s'éclaircir des soubçons  
 qu'ils pouvoient avoir de leur fidelité, au  
 lieu que les femmes n'avoient aucun de  
 ces avantages. Quelque sujet qu'elles  
 eussent d'être mécontentes dans le maria-  
 ge, elles n'en pouvoient pas sortir sans le  
 consentement de leurs maris, ni s'infor-  
 mer par des voyes juridiques s'ils leur  
 gardoient la foy. Enfin pour marque de  
 leur dépendance, Dieu n'acceptoit point  
 les vœux qu'elles faisoient, si leurs maris  
 ne les avoient ratifiez.

Il est inutile de dire que l'on trouve  
 dans l'Ecriture des exemples des femmes  
 fortes, qui ont rendu la justice, conduit  
 le peuple de Dieu, & fait paroître des  
 actions de sagesse & de generosité qui  
 égalent celles des hommes. Nous ne pre-  
 tendons pas que les femmes soient entiè-  
 rement incapables des grandes choses  
 que les hommes executent tous les jours.  
 Nous avouons qu'il s'en peut trouver  
 d'un aussi grand merite. Nous pretendons  
 seulement, comme nous vous l'avons dé-  
 ja déclaré, que prenant les deux Sexes  
 selon la totalité des personnes qu'ils ren-

a Deut. 24. b Nombres 5. c Nombres 30.

ferment,

ferment, on trouvera plus de qualitez avantageuses dans le nôtre.

Ainsi l'on ne peut rien conclure contre nous de cinq ou six exemples singuliers, puisque l'on ne peut pas en faire de propositions generales qui comprennent toute l'espece. Ce qui montre encores le peu de force qu'ont ces exemples, c'est que non seulement ils ne marquent rien qui ne soit renfermé dans quantité de semblables que l'on peut apporter pour les hommes; mais encore on ne peut pas faire voir que si les hommes eussent été employez à ces actions genereuses à la place des femmes, ils ne s'en fussent pas mieux acquitez. Je ne dis pas avec plus de succes; parce que l'heureux succes ne dépend pas de nous, & arrive également au fort & au foible, & marque plus de bon-heur que de sagesse; je parle des qualitez interieures, qui sont les principes de nos actions.

De plus il faut prendre garde que quand nous parlons de la difference des Sexes, nous les considerons plutôt selon ce qu'ils peuvent par les forces qu'ils reçoivent de la nature, que selon ce que la grace peut operer par leur entremise; parce que ce secours est comme une autre

nature qui ne demande point de proportion avec la première pour élever indifféremment toute sorte de sujets à des choses qui surpassent l'ordinaire. Et comme Dieu se sert souvent de ce qu'il y a de plus bas & de plus foible pour operer de grands effets, comme il tire sa gloire de la bouche des enfans qui sont encore à la mammelle, il peut aussi employer les femmes aux entreprises dont les hommes sont les ministres & les instrumens ordinaires.

Certainement si les femmes sont ce que leurs Apologistes pretendent, il faut avoïer que les hommes sont bien aveuglez de ne le pas reconnoître, ou bien injustes de ne les pas traiter selon leur merite. Et il est étonnant que ceux que Dieu a envoyez de tems en tems pour corriger les erreurs & les déreglemens du monde, n'ayent point parlé de celle-là, qui est sans doute le plus ancien, & le plus universel. Les Prophetes, S. Jean, Jesus-Christ & les Apôtres sont venus pour porter les hommes à la vertu en se rendant les uns aux autres les devoirs que la raison & la justice leur ordonnent. Ils ont averti les riches de faire part de leurs biens aux pauvres, & ils ont recommandé

recommandé à tous les hommes de se traiter comme freres, les uns les autres. Enfin Jesus-Christ, qui est le maître de tous & la verité même nous a prêché qu'il faut juger des choses selon la verité & nullement selon l'apparence ni l'opinion. Cependant aucun n'a parlé de l'Egalité, ni accusé les hommes d'être dans l'erreur, de croire que les femmes ne sont pas susceptibles qu'eux de gouverner, ni dans l'injustice de ne les avoir pas appellées au gouvernement, & de les avoir toujours retenuës dans la dépendance.

Nous avons vû au contraire qu'ils nous ont confirmez dans l'opinion que nous avons; Et que bien loin de nous ordonner de mettre l'autorité entre les mains des femmes, ils nous ont averti de ne leur en donner jamais, & leur ont défendu à elles-mêmes d'en prendre aucune sur les hommes. Et certes il falloit que l'Apôtre fût bien persuadé qu'elles doivent être dans la soumission, puisqu'il leur a tant de fois recommandée, tantôt parce qu'Adam a été créé le premier, tantôt parce qu'Eve a été faite pour lui, & tantôt parce que c'est elle qui a été éduite & non pas lui; qu'il veut qu'elles considerent leurs maris comme

leurs chefs, de la même façon que \* Je-  
sus-Christ est le Chef de l'Eglise; qu'il  
ordonne aux vieilles d'enseigner aux jeu-  
nes ce devoir si essentiel; qu'il deffend à  
toutes de se mêler d'enseigner, voulant  
qu'elles se fassent instruire en particulier  
par leurs maris, & qu'il les avertit enfin de  
travailler à se sanctifier par le soin de  
nourrir & d'élever leurs enfans, comme  
la seule fonction pour laquelle Dieu les a  
mises au monde, & dont elles se doivent  
croire capables.

Car il est certain que nous ne nous  
devons croire propres qu'aux choses où  
Dieu nous destine & nous appelle: n'é-  
tant pas vrai-semblable qu'il nous donne  
d'autres talens que ceux qui sont neces-  
saires pour arriver à la fin particulière  
que sa providence se propose. Or il est  
constant que les femmes ne sont appel-  
lées qu'aux fonctions que S. Paul leur  
marque, ne leur en donnant point d'au-  
tres où elles puissent travailler à leur salut.  
Et pour montrer qu'en effet toute leur  
science, toute leur sagesse, & tout leur  
pouvoir sont bornez par ces limites; c'est  
à dire que Dieu ne les a faites que pour  
avoir des enfans, c'est qu'il leur a donné  
une conformité tres-grande de corps &

d'esprit avec les enfans, & une inclination bien plus forte pour le mariage qu'aux hommes

Elles ont le corps mou, delicat, infirme, le visage doux & uni comme des enfans. Elles sont tendres, credules, opiniâtres, timides, honteuses, ardentés dans leurs desirs, impatientes dans leurs recherches, emportées dans la jouissance, changeantes & volages en tout, badines, folâtres, friandes, ne respirant que l'oïveté, les divertissemens, les jeux, les chansons, les danses. Enfin elles haïssent, elles aiment aisément; elles pleurent, elles rient, elles crient, elles querellent, elles se vengent, on les appaise, on les gagne, on les trompe; en un mot on les tourne comme l'on veut par les caresses, les flatteries, les promesses, les bijoux, les bagatelles, à la manière des enfans.

C'est pourquoi elles ont toujous été considerées comme eux, vêtues de longues robes, condamnées à la vie privée, comme étant incapables de toutes les Charges publiques, exclus des sciences & des emplois penibles, comme n'ayant pas assez de force ni d'esprit, ni de corps pour les supporter, & renfermées dans un logis sous les aîles d'une mere, ou d'un

mari, comme étant sujettes à s'égarer quand elles vont seules. C'est pour la même raison qu'en plusieurs endroits les hommes ont eu sur elles le même pouvoir que sur leurs enfans; qu'ils ont été chargez de leur conduite, comme en ayant la garde; qu'ils ont été réponsables de leurs fautes, cōme en étans les maîtres; qu'ils sont exposez à l'infamie quand elles manquent à leur devoir, & qu'ils portent sur la tête des marques de leur propre negligence, & de l'infidelité de leurs femmes, parce qu'ils en sont les chefs.

Et je ne doute point que ce ne soit dans la même pensée que le Prince des Apôtres avertit les maris de se conduire envers elles avec beaucoup de circonspection & d'honneur, comme étant des vases plus foibles, c'est à dire d'avoir égard à la foiblesse d'un Sexe, que la vanité rend extrêmement avide de déferences & de respects, ombrageux & jaloux comme des enfans qui veulent être toujourns entre les bras de leurs parens, & ne scauroient souffrir que d'autres partagent avec eux, en effet ou en apparence, l'amitié qu'ils croient leur être due. Car les maris sont obligez d'avoir en cela de la complaisance pour elles, d'éviter comme de bons peres,

tout ce qui est capable de les choquer, ne se point offenser de ce qui vient de leur part, l'interprétant toujours le plus favorablement qu'il est possible, comme y ayant plus d'imprudencce & de passion que de malice, quoi qu'elles y soient assez portées.

Quant à l'inclination qu'elles ont pour les enfans & pour le Mariage, on en peut reconnoître la force en plusieurs manières. Toutes petites qu'elles soient, elles les recherchent, les manient, les cajolent avec un plaisir singulier, & à leur défaut, les poupées, les petits chiens, lors mêmes qu'elles sont grandes, la figure leur tenant lieu de la réalité: Et l'on voit que de quelque condition qu'elles soient, mariées, veuves prudes, la presence, les cris, les badineries des enfans les déconcertent, les troublent, & leur font perdre toute la gravité qu'elles affectent.

Les Medecins & les Jurisconsultes conviennent qu'elles sont bien plus propres au Mariage, & plutôt que les mâles: Et comme elles le désirent avec plus d'ardeur, étant le remède naturel de plusieurs infirmités de corps & d'esprit qui sont particulières à leur Sexe, elles



s'y engagent bien plus jeunes, avec plus de joye & en plus grand nombre, sans que les suites inévitables & fâcheuses de cét engagement soient jamais le motif qui les en détourne. Rien ne les afflige tant que la sterilité. Il n'y a rien qu'elles ne mettent en usage pour avoir des enfans. Celles qui en ont eu une douzaine desirent encore un trésième, comme si elles n'en avoient jamais eu, ayant une passion si forte & si ardente, que ni la veue de ce que souffrent les autres, ni ce qu'elles ont souffert elles-mêmes, n'est pas capable de la rallentir. De sorte que comme les femmes sont naturellement portées au Mariage, & que cét état est pour elles un état de dépendance & de soumission, qui leur ôte le moyen & le loisir de s'appliquer à autre chose qu'à des enfans, on doit reconnoître qu'elles ne sont au monde que pour cela.

Ce n'est donc pas sans raison que nous avons avancé au commencement de cette seconde partie, que les femmes ont toujours été regardées parmi les Chrétiens de même que parmi les Gentils, comme étant d'un Sexe beaucoup moins noble, moins accompli & moins estimable que celui des hommes, & que  
c'est

C'est dans la persuasion de cette verité qu'ont été faits dans l'Eglise tous les établissemens qui concernent l'un & l'autre. En effet, Dieu ayant mis entr'eux une si notable difference pour les fonctions de l'esprit, ayant établi les premiers pour conduire les familles, & pour gouverner les Etats: ayant fait connoître là-dessus sa volonté, non seulement par les qualitez particulières qu'il a données à chaque Sexe, par l'instinct qui porte l'un à se soumettre volontairement à l'autre; par l'ordre qu'il a établi dans la Republique dont il a été le fondateur & le chef, mais encore par tous les témoignages que nous avons rapportez. Tout cela, dis-je, étant de la sorte, l'Eglise qui est toujours conduite par l'Esprit de Dieu, & est la dépositaire & l'interprete de ses volontez, a dû suivre les jugemens qu'il a portez, & la conduite qu'il a tenuë à l'égard des femmes. Aussi voyons-nous que dans l'Etat Ecclesiastique, elles ont toujours été éloignées du Ministère, comme dans l'Etat Civil, qu'elles n'ont point été envoyées pour annoncer l'Evangile, ni pour administrer les Sacramens, par une Mission ordinaire, & que les Canons & les Peres leur

ont toujours recommandé le silence, la soumission & l'obeissance à leurs maris.

Ainsi l'opinion de ceux qui soutiennent qu'il y a entre les Sexes une égalité entière, est une erreur grossiere & insoutenable qui ne peut trouver créance que dans les esprits qui aiment la nouveauté, & qui se laissent surprendre par des fausses lueurs : Et l'opinion contraire doit demeurer pour tres-certaine, comme ayant tous les caracteres de verité que l'on peut souhaiter, étant si conforme au sentiment de tous les hommes, de tous les siècles, & de tous les savans, & sur tout à l'Ecriture Sainte, qui est la regle de toutes les veritez du monde.

*Justification des Anciens qui ont parlé contre les femmes.*

**J**E finirois ici ce discours, si l'Auteur de l'Egalité des Sexes ne s'étoit avisé sur la fin de son Livre de vouloir tourner en ridicule les plus illustres d'entre les Anciens qui ne sont pas de son sentiment. Et je croi être en quelque sorte obligé d'entreprendre leur défense, & de faire voir que l'on a tort de les traiter  
de

de la sorte, ce qu'ils ont écrit des femmes, pouvant recevoir un sens raisonnable. Ce n'est pas que je prétende qu'il faille suivre aveuglément leurs opinions, & s'y attacher comme des esclaves, sans se donner la liberté de les examiner. Je sçai qu'ils ont été des hommes & sujets à se tromper, & qu'ainsi l'on doit en user à leur égard comme ils ont fait envers ceux qui les ont précédés, & les lire avec discernement, pour prendre ce qu'ils peuvent avoir de bon & laisser ce qu'ils ont de mauvais. Mais enfin le soin qu'ils ont pris de rechercher la vérité, la peine qu'ils se sont donnée de nous faire part de ce qu'ils en ont découvert, la réputation qu'ils ont acquise, & les lumières que nous pouvons tirer de leurs ouvrages, méritent bien qu'on les épargne, qu'on les traite en honnêtes gens, & qu'on les interprète le plus favorablement que l'on peut. Et l'on est d'autant plus obligé de le faire en ce qu'ils ont dit des femmes, qu'il faut renoncer à la raison, à l'expérience, & à l'Écriture pour les condamner. S'il y a quelque chose à redire, ce n'est pas d'avoir blessé la vérité, mais d'avoir fait des propositions générales qui semblent comprendre toutes

les femmes, quoi qu'il y en ait beaucoup qui en doivent être exceptées. Mais il faut prendre garde à une chose qui est, que ces sortes de propositions en matière de morale ne touchent personne en particulier, parce qu'elles ne regardent que la totalité des personnes. Ainsi on ne doit pas les prendre si à la rigueur, ni les rejeter comme fausses, parce qu'elles le sont en effet, quand on vient à en faire l'application sur quelques sujets, autrement il faudroit reformer tout le Langage & tous les Livres jusqu'à l'Écriture Sainte qui contient plusieurs de ces expressions, qui ne sont vraies que d'une vérité morale, c'est à dire, parce que les choses arrivent ordinairement d'une telle façon.

De sorte que s'il est vrai que Platon ait témoigné douter s'il devoit mettre les femmes dans la catégorie des bêtes, cela ne se doit pas entendre comme s'il eût douté en effet si les femmes étoient des bêtes, lui qui vouloit que dans sa République elles eussent part aux mêmes exercices de corps & d'esprit que les hommes. Mais considérant le peu d'esprit & de solidité qu'elles font paroître, leur bizarrerie, leur opiniâreté

leur

leur legereté, & leur fureur, lors qu'elles se laissent emporter à quelque passion, & qu'elles ont une fois franchi les bornes que l'on a prescrites à leur Sexe, il a pensé qu'elles étoient des bêtes, au même sens que l'on dit d'un homme que c'est un tigre, un cheval, un lion, un animal, une bête.

On doit interpreter de la même façon la parole de Diogene, qui voyant un jour deux femmes qui cauloient ensemble, dit à ceux qui l'accompagnoient que c'étoit un aspic & une vipere qui se communiquoient leur venin. C'étoit sans doute deux femmes qui médisoient de quelqu'un, suivant le genie du Sexe extrêmement sujet à la médifance & à l'envie, qui sont deux proprietiez de son temperament. On sçait en effet par experience, que deux femmes ne sçauroient être long-tems ensemble sans parler du mal qu'elles connoissent dans les autres. Or la médifance étant un venin des plus mortels, ceux qui le soufflent peuvent être aussi justement comparez à une vipere, que les méchantes femmes le sont dans l'Écriture à un dragon & à un scorpion.

Les mauvaises qualitez qui rendent

pable de médifance font les mêmes qui rendent incapable de fecret, & quand on ne peut s'empêcher de découvrir ce qu'on fçait des deffauts d'autrui, on a bien de la peine à cacher ce que l'on fçait de particulier. Or ce dernier vice qui a pour caufes la foibleffe, l'imprudence, l'indifcretion, la legereté & le babil, eft fi naturel aux femmes qu'elles font comme des paniers percez qui ne fauroient rien retenir. Et comme l'a fort bien remarqué un Auteur Moderne, quand elles fçavent quelque chofe, elles crévent, elles étouffent, fi elles ne fe foulagent au plûtôt. Un fecret eft un fardeau qui leur péfe extrêmement fi elles ne s'en déchargent au plûtôt. C'eft ce qui a fait dire de tout tems que pour répandre une nouvelle en peu d'heures, il n'y a qu'à l'apprendre à une femme, elle fera plus d'effet qu'une douzaine de trompettes. Et c'étoit un fentiment digne de la fageffe de Caton, de demander pardon aux Dieux s'il lui étoit jamais arrivé d'avoir découvert quelque fecret à la femme, puis que le Prophete Michée déclare qu'il ne fe faut point fier à elles, & que l'on doit être retenu dans fes paroles en leur prefence.

Quand

Quand Aristote se seroit trompé en disant que les femmes sont des monstres, la réputation & le crédit où il est, joint à son rare mérite, le doivent mettre à couvert de la raillerie & du mépris à cet égard. Par le mot de monstre, l'on entend ordinairement une chose nouvelle & surprenante. Les choses ne surprennent & ne sont monstrueuses que parce que la nature en les faisant, s'est éloignée de sa fin ordinaire. Or quand Aristote assure que les femmes sont des monstres, ce n'est pas qu'il croye qu'elles sont quelque chose de nouveau. Il n'ignoroit pas non plus que nôtre Auteur, qu'elles sont aussi anciennes & en aussi grand nombre que les hommes. Mais comme il étoit persuadé que nôtre Sexe est le plus parfait, & que la nature tend toujourns à la plus haute perfection, il a eu quelque raison de croire qu'elle s'éloigne de sa fin en la production des femmes, & qu'ainsi elles sont une espèce de monstre. Cela se peut encore entendre autrement : étant comme un prodige que les femmes qui sont ce que nous avons fait voir, produisent des hommes qui en sont si différens. Elles sont encore des monstres, si l'on consi-



dere toutes les pensées bizarres que leur temperament leur inspire, tous les desfeins, les inventions & les artifices dont leur humeur rufée, malicieufe, diffimulée, fait qu'elles s'avisent tous les jours. En un mot, ceux qui les comparent à des monstres ne font pas plus que l'Ecriture sainte qui les compare à des dragons.

L'on s'est mocqué de Socrate, de ce qu'il comparoit d'ordinaire la beauté des femmes à un temple magnifique & de belle apparence bâti sur un lieu plein d'immondices & d'ordures. Qu'y a-t-il de si ridicule dans cette pensée? ou plutôt qu'y a-t-il qui ne soit pas vray? Cette plainte qui est si ordinaire aux gens mariez, est fondée sur ce que les femmes, & les belles entr'autres ayant le corps delicat, elles sont sujettes à des infirmittez très-incommodes. Le Sage n'étoit pas fort éloigné du sentiment de ce Philosophe, lors qu'il disoit que *la beauté & les graces ne sont que vanité & que tromperie.* En effet, si l'on consulte l'opinion qui donne le prix à la beauté, celle-ci n'est qu'une chimere & un phantôme, puisque ce qui fait la beauté en une partie du monde, fait la dernière laideur en l'autre. C'est tout au plus une peau min-

ce & delicate érenduë sur le visage avec la propreté à laquelle on est accoûtumé, & accompagnée d'un coloris aussi foible que celui des fleurs les moins durables, qui se passe avec l'âge, qui se ternit par les maladies, & se sèche au moindre hâle. C'est le beau dehors d'un sepulchre blanchi, qui doit tout son éclat & son lustre à la froideur du dedans; puisque les femmes ne sont belles que parce qu'elles sont femmes, c'est à dire d'un temperament froid, moû, humide, & sujet à toutes les imperfections qu'elles ont tant de soin de cacher. Enfin un beau visage est pour l'ordinaire un beau masque semblable à celui dont le Renard de la fable dit que c'est une belle tête, mais que c'est dommage qu'elle n'a point de cervelle.

Il est si rare de trouver un beau visage & un bel esprit, une bonne & une belle tête tout ensemble, qu'il y a lieu de croire que ces deux avantages demandent des qualitez incompatibles; & l'on voit que dans l'un & l'autre Sexe, les personnes les plus disgraciées de la part du corps, sont ordinairement les mieux partagées du côté de l'esprit, comme si la nature avoit voulu mettre ce contrepoids pour

empêcher les femmes de tomber dans le dernier excès d'orgueil. Mais ce qui devroit encore le rabatre, c'est que l'on a toujours remarqué que la beauté & la vertu se trouvent rarement ensemble; les hommes mêmes n'ayant pas trop bonne opinion de ceux de leur Sexe qui sont si beaux. Outre que selon l'Écriture la beauté est l'écueil de la sagesse, & comme un filé que le démon tend aux hommes & aux femmes pour les entraîner ensemble dans un abîme de malheur. De sorte que celles qui s'en prévalent & s'en glorifient si fort, ressemblent aux ministres d'un tyran qui s'estimeroient honorez d'être chargez d'un poison dont ils périroient eux-mêmes après l'avoir fait avaler à d'autres.

Ainsi la pensée de Socrate n'est pas si impertinente qu'on le veut persuader; & elle le paroîtra encore moins si on la veut entendre de la beauté postiche & de commande, pour ainsi dire, qui est encore plus commune que la beauté naturelle, & qui a été si bien décrite par un de nos Poètes.

*L'Amant juge sa Dame, a un chef d'œuvre ici-bas,*

*a Regnier Satyre.*

Encore qu'elle n'ait rien sur soi qui soit  
d'elle,

Que le rouge & le blanc par art la fasse  
belle ;

Qu'elle ente en son Palais ses dents tous  
les matins ,

Qu'elle doive sa taille au bois de ses  
patins ,

Que son poil dès le soir frisé dans la bon-  
tique ,

Comme un casque au matin , sur sa tête  
s'applique.

Qu'elle ait comme un piquier le corselet  
au dos ,

Qu'à grand' peine la peau puisse couvrir  
ses os ,

Et tout ce qui de jour la fait voir si dou-  
cette ,

La nuit comme un dépôt , soit deffous  
la toilette.

Les Anciens & les Modernes préten-  
dent que la Coqueterie est le fond de  
l'humeur des femmes, qui éclate en mille  
manières, quelque soin qu'elles prennent  
de la déguier. La passion qu'elles  
ont de paroître, & d'étaler tout ce qu'el-  
les croient avoir de beau & de tou-  
chant, l'étude qu'elles font des occasions  
& des moyens de se remettre, L'ardeur

avec laquelle elles s'en faisoient, la joye qu'elles témoignent d'être veuës, la tristesse, le dépit & la colere qu'elles ressentent lorsqu'elles croient qu'on les méprise, la jalousie qu'elles ont les unes contre les autres, les dépenses qu'elles font en ajustemens, le temps qu'elles emploient à les mettre, la violence qu'elles font à la nature même, pour empêcher ou pour couvrir la grosseffe, éloignant de leurs mammelles leurs enfans lorsqu'ils sont petits, & de leur presence, quand ils sont grands; corrompant même leur visage pour lui donner un faux éclat par des drogues dont l'appareil nous le feroit prendre pour un ulcere, si nous le voions poser. En un mot, tout ce qu'elles font pour paroître libres, jeunes & aimables, leurs regards, leurs discours, leurs gestes, & toutes leurs actions montrent assez évidemment que c'est l'esprit qui les conduit, & qu'elles sentent bien elles-mêmes qu'elles sont comme ces viandes qui ont besoin d'être mises en ragoût pour donner de l'appetit.

Il est vrai que les hommes ont aussi quelquefois recours aux ornemens étrangers, mais c'est avec moins d'appli-

cation & de nécessité, la beauté & la grâce ne leur étant pas si nécessaire qu'aux femmes pour donner de l'amour, & ils y réussissent mieux en se convertissant en pluie d'or & de perles, que paroissant en Adonis ou en Jupiter.

*Quiconque est riche est tout, il est cher  
des belles,  
Jamais sur-Intendant ne trouva de cruelles.*

Et ce qui montre qu'il y a plus que la coutume qui porte les femmes à rechercher les ajustemens avec tant d'ardeur, c'est que cette pratique est universelle, n'y ayant point de siècle ni de pays, où elles n'aient encheri sur les hommes, étant toujours plus luisantes, plus huilées, <sup>a</sup> plus peintes & plus charbonnées dans les endroits où l'huile, le charbon & la peinture tiennent lieu de fard.

Le même Socrate dont nous avons déjà parlé, regardoit comme le plus grand malheur qui pût arriver à un homme sage, que d'être lié inséparablement avec une femme. Et lorsque ses disciples le consultoient là dessus il leur répondoit,

*a En plusieurs endroits de l'Afrique & de l'Amérique.*

qu'ils se souvinssent des poissons qui se  
truent pour entrer dans les filets & qui n'y  
font pas plutôt qu'ils s'efforcent d'en  
sortir, & quelques-uns ajoutent qu'il  
leur alleguoit ce Proverbe qu'il avoit ju-  
stifié à ses dépens.

*Une femme & un hôte, un temps pluvieux  
& moi a  
Après plus de trois jours nous causent du  
dégout.*

Pour bien connoître les femmes &  
en parler sainement, ce n'est pas assez de  
les voir en cérémonie & au cercle, où  
elles viennent composées pour s'attirer  
de l'encens. Il faut avoir vécu avec elles,  
& les avoir veuës dans leur à-tous-les-  
jours, pour juger de leur esprit; com-  
me il faut les avoir veuës en des-habillé  
& à la toilette pour juger de leur beau-  
té. C'est là que l'on reconnoît leur hu-  
meur, leurs façons, leur tracas, &  
qu'elles sont comme un beau soulier,  
dont on ne connoît point le défaut pour  
le regarder simplement.

De quelque caractère qu'on les cher-  
che il y a toujours un côté qui ne revient  
pas tout-à-fait. Si elles sont jeunes,

*a Un vieux Poète.*

elles

elles aiment encore à folâtrer, & il faut avoir sans cesse les yeux sur elles & les tenir en lisière de peur qu'elles ne se laissent tomber.

Une vieille est proprement une gouvernante qui ne veut point qu'on la quite.

Les belles sont trop sujettes à caution, & à faire plus d'amis que l'on n'en veut.

Les laides sont extrêmement ombreuses & veulent être aussi bien servies que si elles donnoient la plus belle monnoye du monde.

Quand elles sont simples & innocentes, elles jugent des autres par elles-mêmes, & se laissent aisément persuader qu'on ne veut pas leur faire de mal.

Prendre une femme qui ait tant d'esprit, c'est faire de sa maison une academie ou une école dont elle sera la maîtresse,

Celles qui ont de la naissance, la font bien acheter. Celles qui apportent du bien, le savent dépenser. Si elles n'en ont point, on apprehende qu'elles n'en empruntent, & que pour avoir une belle juppe, elles ne mettent le corps en gage.



Les Coquettes sont les plus naturelles de toutes les femmes : mais aussi elles le sont trop.

*Elles donnent souvent à tous, a  
Un bien que vous croyez à vous.*

Et si un mari veut s'en plaindre, elles répondent sans façon.

*C'est bien aux maris à gronder, b  
Si quelquefois de tendres flammes  
S'allument dans nos jeunes cœurs.  
Que ne sont-ils les galans de leurs femmes,  
On n'en chercheroit point ailleurs.*

Il n'y a rien de plus trompeur que l'apparence & la mine. La severité des Prudes n'est qu'un fard qu'elles ajoutent à leur beauté, & les leçons qu'elles donnent de la vertu, doivent être souvent écoutées.

*Comme l'ordinaire chanson  
De qui fait le métier de prude:  
Elle met son unique étude,  
A se garantir du soupçon,  
Mais en bonne solitude,  
Elle n'y fait point de façon.*

C'est-à-dire qu'avec les femmes, il y a Bercelet. b Corneille. Circé.

à toujours sujet d'allarme, comme de querelle & de dispute. Cela est trop connu pour le revoquer en doute, & l'on peut juger du repos & du bon-heur dont on jouit avec elles par le nombre des maris contents, aussi petit que celui des femmes Sages, si rares qu'entre mille il ne s'en trouve pas une, si ce n'est en idée & en tableau. C'est la pensée même du Sage qui s'y connoissoit mieux que personne. Et ce qu'il dit ailleurs que *a celui qui a trouvé une bonne femme à receu de Dieu une grace particulière*, confirme assez ce qu'en dit un Payen, que c'est une chose aussi rare qu'un oiseau de Paradis que l'on ne voit sur la terre que quand le Ciel y en envoie.

Les autres passages de l'Écriture peuvent encore tres bien servir à justifier, 1<sup>o</sup>. Ce que dit Aristote, qu'un Etat est mal gouverné par les femmes, parce qu'elles sont incapables de conseil; 2<sup>o</sup>. Ce que dit Tacite un des plus grands politiques, que le Sexe est foible & incapable de grans travaux, & que quand les femmes ont l'autorité entre les mains, elles en sont extrêmement jalouses, & deviennent superbes, insupporta-

bles, cruelles & vindicatives, 3°. Ce que dit un sage Romain, dans Tite-Live, qu'étant des animaux indomptables & incapables de moderation, elles ont besoin d'un frein, pour être retenues dans le devoir. 4°. En un mot, tout ce qu'en ont jamais dit les Anciens & les Modernes, & tout ce qui a été établi en faveur des hommes, pour leur conserver le rang & la prééminence qui leur appartient si légitimement.

---

*REMARQUES NÉCESSAIRES pour l'Eclaircissement de quelques difficultez sur l'Egalité des Sexes, & sur l'excellence de l'un à l'égard de l'autre.*

**Q** Voi que ce qu'il y a dans le Livre de l'Egalité des Sexes, & dans la troisième Partie de celui-ci, puisse suffire pour satisfaire à toutes les difficultez considerables que l'on peut avoir sur ce sujet, il ne sera pas néanmoins inutile d'y ajoûter quelques remarques.

I. Il faut en cette rencontre, comme en toute autre, prendre bien l'état  
de

de la question, c'est-à-dire voir de quoi il s'agit précisément, quel est le dessein de celui qui parle, pour demeurer dans les termes & les bornes qu'il se prescrit. Nous prétendons simplement que les deux Sexes considerez selon les avantages naturels du corps & de l'esprit, sont également capables, également nobles & également estimables. Ainsi c'est, à mon avis, prendre le change que de répondre qu'il y auroit quelques inconveniens à mettre les femmes dans les Emplois. Car nous ne demandons pas si on doit les y mettre, mais seulement si elles en sont capables.

Outre qu'un inconvenient ne détruit point une verité, ceux que l'on nous peut opposer ne viennent que de la coûtume, & de ce que l'on considere la Société Civile dans l'état present où elle se trouve, & de la manière que les hommes la conduisent & la reglent. Mais on ne fait pas reflexion qu'encore qu'elle n'ait pas toujours été, & ne soit pas encore partout de la même façon, elle n'a pas laissé pour cela de bien aller. Si les femmes avoient gouverné, elles auroient réglé les exercices & les emplois à leur mode, comme ont fait les hommes. Par exemple, elles

auroient pû obliger au celibat celles qui auroient voulu être admises aux charges où ce genre de vie seroit plus convenable, de la même maniere que l'on y oblige les hommes.

La nécessité où elles sont dans le mariage, de porter les enfans dans leur sein, & de les nourrir ensuite, ne leur eût pas causé tant d'incommoditez ni d'obstacles dans les Republicques de Lycurge & de Platon, où les filles eussent été élevées dans les mêmes exercices que les garçons, & eussent acquis peut-être autant de force & de vigueur. Et en effet on fait que presque par toute l'Amerique & dans la meilleure partie de l'Afrique où les femmes travaillent comme les hommes, la grossesse ne les empêche presque point. Elles se délivrent toutes seules au milieu des bois & des campagnes; elles vont après cela se laver avec leurs enfans à l'eau la plus proche, & les ayant portez à leurs habitatiōs, sans les emmailloter, elles retournent à leur travail ordinaire, plus librement encore qu'auparavant. Il y a même plusieurs endroits où ce sont les maris qui se mettent au lit pour faire les couches, les accouchées mêmes leur servant de gardes.

Quoi

Quoi qu'il en soit, afin que deux personnes soient égales dans une société, il n'est pas nécessaire qu'elles puissent faire la même chose, ou qu'elles la fassent de la même manière. C'est assez qu'elles en puissent faire d'équivalentes. Or il est certain que la production & l'éducation des enfans qui appartient aux femmes *a* est du moins aussi importante & aussi noble que tout ce que font les hommes. Et comme cela ne les empêcheroit pas absolument de s'en acquitter comme eux, au lieu qu'ils ne peuvent faire tout ce que font les femmes, la partie est bien égale.

II. Ceux qui s'appuyent sur le consentement de tous les hommes pour établir leur excellence prétendue, montrent bien que leurs raisonnemens ne sont pas plus justes que leur cause. Car du moment que je prétends que l'opinion commune est un préjugé & une erreur, tous ceux qui y sont engagez deviennent mes parties, & par conséquent recusables, n'y ayant plus que la raison qui nous puisse juger. Et de dire qu'un sentiment receu de tous les hommes ne peut être faux, c'est répondre ce qui est en que-

*a Voyez l'Egalité des Sexes. pag. 68.*

tion. Le peu de gens qu'il y a qui fuivent la raison, & la peine que l'on a pour la découvrir, nous apprennent assez à nous défier de ce qui est le plus universellement receu & pratiqué, comme étant peut-être l'effet le plus naturel de la corruption des hommes, & des passions qui les gouvernent.

C'est pourquoi ayant receu du premier l'exemple de dominer sur les femmes, il n'est pas si mal-aisé de comprendre qu'ils *a* l'ayent porté & conservé par tout où ils se sont répandus; que de concevoir que le monde étant déjà établi & imbu de certaines opinions, il en soit venu une nouvelle, *b* qui nonobstant sa fausseté ait gagné la moitié de la terre, & s'y soit déjà maintenüe depuis mille ans.

Ajoûtons à cela que le témoignage de plusieurs personnes, & de plusieurs siècles n'a lieu que dans les matières historiques, où il s'agit de savoir ce qui a été fait ou dit sur les choses dont nous ne pouvons être nous-mêmes les témoins. Mais ce témoignage est inutile dans les choses de la Physique & des autres sciences, dont nous pouvons nous éclaircir

*a* Voyez l'Egalité des Sexes. pag. 12. *b* Le Manichisme.

par nous mêmes.

Les femmes ne savent rien que ce que les hommes leur enseignent, & elles sont disposées à leur exemple à recevoir toutes les folies qu'on leur voudra inspirer. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner qu'elles ayent toujourns été dans une opinion qui leur est défavantageuse, ni qu'elles ayent tant de peine à croire ceux qui entreprennent de les détromper : étant semblables en cela à des enfans de qualité qui ayant été changez à nourrice & élevez en païsans, se moqueroient de ceux qui les viendroient reconnoître.

III. C'est avoir peu de raison de nous renvoyer aux bêtes pour juger de l'excellence des hommes. Si nous estimons parmi elles les mâles plus que les femelles, c'est à cause qu'on les estime plus parmi nous, comme en éfet nous ne les devons estimer à cét égard que par rapport à nous. Ainsi je préférerois un chien à un bœuf, en ce qu'il fait paroître plus d'esprit. Un autre aimeroit mieux un bœuf qu'un chien, en ce qu'il a plus de chair & plus de force. C'est à dire que l'excellence des bêtes à nôtre égard est fort arbitraire, puisqu'elle ne peut être fondée que sur la ressemblance de corps qui est entre



elles & nous, sur le plaisir & sur le service que nous en pouvons recevoir, chacun selon ses besoins & son imagination. Au reste elles ne nous doivent servir d'exemple, non plus que les hommes-mêmes qu'en une maniere, lorsque les choses que nous y remarquons réveillant nôtre raison, nous font penser à ce que nous devons faire: autrement il faudroit prendre, tout indifferemment pour nôtre regle. Et je trouve que la seconde femme de l'Empereur Sigismond avoit raison de demander à ceux qui l'exhortoient à demeurer veuve apres la mort de son mary, à l'exemple de la Tourterelle; pourquoi ils ne lui propofoient pas plutôt celui des pigeons & des autres animaux. Il n'y a rien dans le commerce du mâle & de la femelle qui donne l'avantage au premier. Le dessus ne vaut pas plus que le dessous: & ce qui est dessous icy, est dessus pour nos Antipodes. L'on est si bien revenu de l'opinion de ceux qui croyoient que le mâle est un principe actif dans la generation, & la femelle un principe purement passif, qu'il seroit inutile d'en parler. Outre que celui qui agit souffre à sa maniere, & que celui qui souffre agit quelque fois davantage; quoi  
que

que son action nous soit insensible.

IV. *a* Nous avons assez parlé ailleurs du temperament des femmes. Si l'on joint ce que nous en avons écrit, à l'idée generale de la science que nous donnons au même Livre, & à ce que nous y disons des emplois; il sera aisé de juger que quelque temperament que les femmes aient, froid ou chaud, sec ou humide; elles peuvent porter leur Esprit aussi loin que nous, en suivant la methode que l'on a dressée en leur faveur pour la conduite de l'esprit dans les sciences & dans les mœurs. L'experience nous faisant voir beaucoup de sagesse, & de jugement dans des personnes de temperament tout opposé, & des femmes fort humides raisonner avec plus de solidité, & de justesse, & de plus de choses que des hommes assez secs & qui ont beaucoup étudié.

Il ne faut donc avoir nul égard à ce que l'on dit d'ordinaire qu'elles sont d'une constitution plus froide que les hommes. Car cela ne s'accorde pas avec la chaleur interne necessaire aux femelles pour produire un animal dans leur sein:

*a* *Egalité des Sexes.* pag. 21. pag. 73. & 74  
pag. 112.

ni avec ce que nous voyons, & dont tout le monde tombe d'accord, que les femmes ont l'imagination plus vive & plus prompte que nous, ni avec ce que l'on dit d'ordinaire que le fond de leur humeur est la coquetterie, & qu'elles sont plus portées à l'amour que les hommes. Car tous ces effets viennent du mouvement & de la chaleur.

Il y en a peu parmi elles qui en conviennent: parce que comme l'on se fait une vertu & un honneur de persecuter l'amour dont on fait peur aux simples comme d'un loup-garoux, il arrive souvent que ceux qui en sont les plus pressez, font semblant d'être ses plus mortels ennemis, pour être plus à la mode, & pour paroître exempts d'un mal dont tout le monde est rempli.

Il semble neantmoins qu'il étoit de la sagesse de l'Auteur de la nature de donner aux femmes une passion plus forte qu'aux hommes pour le mariage, afin que leur imagination étant plus touchée de ce qui peut y attirer, elles fissent moins de reflexion sur les incommoditez de cõt engagement, qui les en pourroient détourner.

Ce qui contribuë à leur persuader le

contraire, c'est la coutume qui les oblige plus à la retraite & à la retenue, sur tout en matière d'amour, que les hommes, à qui elle permet de les rechercher, de les solliciter, & de faire éclater leur passion.

Cette émotion de sang que l'on appelle pudeur, & qu'elles ressentent plus que les hommes, les confirme aussi dans cette persuasion, sur ce que l'on dit & que l'on croit bonnement que la pudeur nous est naturelle, & plus aux femmes qu'aux hommes; ce que l'on porte si loin que mille gens raisonnent de la sorte. La pudeur défend aux femmes beaucoup de choses qu'elle ne défend point aux hommes, & comme c'est la nature qui la leur a donnée pour leur servir de frein, c'est une marque qu'elle les éloigne des mêmes choses.

Pour moy je ne vois rien que la nature ne leur ait permis comme à nous, leur ayant donné le même droit de faire tout ce qu'elles jugeront à propos pour la perfection de leur esprit & pour la conservation & le soulagement du corps. S'il ya entre nous & elles quelque différence à cet égard, c'est un effet de la coutume, d'où dépendent la gloire, l'infamie,

le blâme, le mépris, l'honnête & le des-honnête. Et la pudeur n'est autre chose que la crainte d'être blâmé & méprisé par les hommes, en faisant ou en disant devant eux ce qu'il ne leur plaît pas d'approuver.

On ne doit appeller naturel que ce qui est fondé sur la nature, c'est-à-dire, sur la disposition intérieure & essentielle de chaque chose. Or ce qui est de cette sorte ne se perd jamais, & se trouve partout, dans tous les âges, dans tous les états & dans toutes les rencontres de la vie, étant une suite nécessaire de ce que nous sommes.

Que l'on examine sur cette règle ce que l'on regarde comme le principal objet de la pudeur. En un temps on rougit de certaines choses, que l'on fait gaieusement en d'autres, & je ne croy pas que toutes les femmes rougissent en présence d'un galant-homme qui leur dirait qu'elles sont d'une constitution plus amoureuse que nous. Au moins elles n'en devroient pas avoir plus de honte, que quand on leur dit qu'elles sont plus belles: ces deux qualitez, d'avoir plus de tendresse & de beauté, leur étant tres-avantageuses, & une marque de leur excel-

excellence au dessus de nous, s'il y en  
doit avoir d'autre entre les deux Sexes  
que celle qui vient de la raison.

C'est ce qu'une fille des plus belles  
de corps & d'esprit que je connoisse, &  
qui ne fait ni profession ni scrupule de  
galanterie, répondit un jour à une de ses  
amies qui lui disoit dans l'entretien, qu'el-  
le ne pouvoit souffrir ces gens qui croi-  
ent que les femmes ont du tendre plus  
que les hommes.

Vous avez sans doute vos raisons, luy  
dit-elle, pour considerer comme une in-  
jure ce que je regarde comme un éloge.

Car je suis d'une façon que je ne croi-  
rois pas qu'un homme me fît plus de tort  
de me dire que j'ay plus de penchant à  
l'amour que lui, que s'il me disoit que  
j'ay plus de beauté.

C'est assurément avoir le goût bien di-  
ferent du commun des femmes qui don-  
neroient tout pour être belles. Ce n'est  
pas que je ne considere cette qualité  
comme une des plus estimables. Je say  
quelle en est la puissance : mais cela n'est  
bon que pour un temps, & est trop fra-  
gile & trop foible en comparaison des a-  
vantages qui accompagnent l'amour.

Il n'y a que l'amour qui nous donne

de l'esprit & du plaisir. Qui n'a point d'esprit n'a point d'amour. Vous connoissez l'homme que vous trouvâtes icy dernièrement. Il y a quelque-temps que c'étoit un stupide, un taciturne, un bizarre, un emporté, un opiniâtre, un fâcheux, sans honnêteté, sans complaisance, à charge à luy-même & à tous ceux qui avoient le mal-heur de se rencontrer avec lui. En un mot on le fuyoit comme un moine-bourru, & plusieurs gens ne le connoissoient que sous ce nom-là.

Ayant eu un bon intervalle, il y a environ un mois, il s'avisa de me venir voir à une heure peu ordinaire pour les visites, & me trouva toute seule. Je le receus avec toute la bonté dont je suis capable. Je lui témoignay de l'estime, je le louay sur tout ce que je remarquois en lui, qui le meritoit. Je répondis obligamment à tout ce qu'il me dit des sentimens de son cœur, & je reconnus enfin par les protestations, par les confidences, & par les offres qu'il me fit, qu'il avoit pris un peu d'amour, & que j'avois touché son cœur.

Je ne vous dis tout cela que pour venir au changement que ce remede a fait

en sa personne. Car il a tellement rectifié ses esprits, qu'on ne le reconnoît presque pas. Il est devenu honnête, complaisant, agreable, officieux, & il tient presentement assez bien sa partie dans des conversations que je croyois auparavant au dessus de lui.

Ce que je vous dis de cette nouvelle conquête, vous l'avez pû remarquer à proportion dans tous ceux que la belle passion inspire. Que si elle est si efficace & si utile aux personnes en qui elle n'agit que pour un temps, jugez de ce qu'elle doit operer en ceux à qui elle est plus naturelle qu'à d'autres, pourvû qu'elle ne soit point corrompuë par le mélange de quelque mauvaise humeur, ni de mille fantaisies que le monde se met en tête, faute de consulter la raison. Et l'on voit en éfet que tous ceux qui aprochent le plus du temperamment des femmes, & qui les frequentent davantage sont toujourns les plus raisonnables & les plus polis, comme ayant les qualitez les plus propres pour la Societé & pour la paix.

Vous me direz peut-être que l'on se sert d'un terme de mépris pour marquer ceux qui nous ressemblent & qui



aiment à se trouver avec nous, en les appelant des effeminez. Il est vray que c'est là le terme ordinaire, mais vous connoissez l'humeur des hommes. Vous savez bien quel est leur principe, en tout ce qui nous regarde. Ils ont du mépris pour nôtre Sexe, & par consequent pour ce qui nous est particulier. Ils estiment plus le leur, & tout ce qui lui appartient leur paroît plus excellent. C'est pourquoy les défauts qui sont communs aux deux Sexes, sont à leurs yeux plus grands & plus honteux dans le nôtre; & les perfections qui leur sont communes avec nous, sont en eux dans un degré plus élevé.

La verité même devient ridicule & méprisable dans nôtre bouche. J'ay éprouvé cent fois qu'en rapportant certains raisonnemens, comme venans d'une femme, on n'y faisoit nulle attention, ou bien l'on se contentoit de dire que c'étoit le raisonnement d'une femme. Et en d'autres rencontres, faisant le recit des mêmes choses sous le nom d'un homme, on y faisoit reflexion, & on les estimoit fort.

Les plus belles vertus ont dans nôtre Sexe le même sort que la verité. Elles y deviennent un vice, au lieu que le vice se

se change en vertu dans les hommes. Y a-t-il rien par exemple de plus contraire aux loix naturelles & divines que d'exposer sa vie, si ce n'est pour la conserver, & de se jeter aveuglément dans les dangers les plus évidens par le seul desir de la gloire qui est le plus vuide de tous les phantômes que les hommes se soient forgez, principalement quand on ne la doit acquerir qu'après la mort, lorsqu'elle ne guerit de rien. Cependant cette conduite est la plus haute vertu parmi les hommes : c'est elle qui fait les Heros, qui donne les applaudissemens, les triumphes & l'immortalité. On nous meprile au contraire, parce que suivant les loix de la Religion & de la raison, nous aimons une vie éloignée du trouble & des armes; que nous sommes sensibles à la misere d'autrui, & que nous ne voudrions pas plonger une épée dans le sein d'un homme, qui nous auroit dit injure, ou d'un étranger inconnu qui ne seroit nôtre ennemi que parce qu'on lui auroit donné ce nom-là, & que l'on nous auroit dit qu'il y a de la gloire à lui donner la mort, ou bien à la recevoir de sa main. Voila pourquoi un honnête homme qui aime la paix, le repos & la dou-

ceur comme nous, est traité de mou, de lâche & d'effeminé.

Nous ne sommes point au monde pour faire du mal, mais pour faire du bien: nous n'y sommes point pour haïr, mais pour aimer. La nature & la Religion ne nous préchent qu'amour. Dieu n'a créé le monde & ne le conserve que par amour & pour l'amour. Nous ne venons au monde, & n'y pouvons être vertueux ni contents sans l'amour, & nous ne serons recompensez dans l'autre vie que par amour, & pour avoir bien-aimé en celle-ci.

C'est une des raisons qui me persuade que ceux qui ont plus de pente à l'amour sont plus excellens que les autres. Et vous entrerez sans peine dans ce sentiment, pourvû que vous ne consultiez point la coûtume qui se mêle de regler les discours & la conduite de l'amour en particulier comme en public. Car la plupart du monde est assez sot pour croire que la coûtume doit être nôtre règle en l'absence des hommes, de même qu'en leur présence; Etans ainsi de vrais idolâtres, puisqu'ils ont pour une chose qui est presque toujours l'effet du caprice, le respect & la crainte que nous ne devons  
qu'à

qu'à Dieu, auquel il faut obéir en tout & par tout, parce qu'il voit tout.

Je ne voudrois pas dire ceci au milieu des ruës ni en presence de mille gens infatuées contre l'amour, & qui ne veulent pas que les femmes se mêlent d'en parler; comme je ne voudrois pas y paroître en robe de chambre. Mais je ne feins point de vous dire, à vous qui aimez à raisonner, & à ne rien faire sans raison, que je voudrois être d'un temperamment encore plus amoureux que je ne suis, parce que j'en aurois plus d'esprit. Et pour vous obliger à recevoir comme un éloge, ce que vous appelez une injure; je m'en vais vous faire part d'une idée qui vous paroitra aussi plaisante que nouvelle sur ce qu'on nomme proprement amour. C'est qu'il me semble que si d'un côté l'on considere que les femmes y ont plus de disposition que les hommes; & que de l'autre côté l'on ait égard à la maniere dont elles contribuent à leur production, on peut dire qu'elles sont plus excellentes qu'eux, comme étant en cela les images de Dieu d'une maniere plus parfaite.

Ne vous est-il jamais venu dans l'esprit, que de même que nous n'arrivons à

la connoissance de Dieu que par le moyen des creatures, aussi nous ne concevons rien en lui que par rapport aux mêmes creatures qui sont ses ouvrages. C'est pourquoi je le définis, l'Être qui a produit & engendré le monde. Et quand je n'en trouve point d'autre, ni d'autre modelle que l'amour de Dieu. En sorte que tout l'Univers en general, & chaque creature en particulier est en même-tems l'effet & l'image de l'amour divin.

En effet les puissances que nous avons ne nous étant données que pour agir; les creatures ne pouvant pas ressembler à leur Auteur dans son essence comme dans ses actions; l'amour étant la première & la principale, à laquelle se rapporte tout ce que nous connoissons en lui; la Puissance pour exécuter les desseins de l'amour, la Sagesse pour en ordonner les effets, la Providence pour les conserver, la Bonté pour favoriser les hommes, la Justice, pour regler leur amour & leurs devoirs, la Misericorde pour recevoir ceux qui s'en sont écartez; on peut dire que l'amour est ce qu'il a voulu représenter dans les creatures, & que leur nature, leur difference, & leur noblesse

noblesse consistent dans la maniere dont chacune le represente:

Cela paroît en ce que non seulement il les aime toutes, comme les éfets & les images, s'y unissant par la presence & par son action; mais encore il veut en être aimé, & qu'elles s'unissent & se rapportent toutes à lui, celles qui sont capables de raison par une union & une conformité entière d'esprit & de volonté; & les autres par celles-ci, en le considerant comme l'Auteur & la fin de tout, & usant de tout, c'est-à-dire en s'y unissant selon les loix qu'il leur a prescrites.

C'est pour cela qu'il a inspiré à toutes les creatures le desir de l'union qui est ce que j'entens par amour. Les corps dont l'Univers est composé, aiment tellement à être unis, que l'on ne conçoit pas qu'aucun pût être separé des autres par le vuide. Les parties de ces corps ont plus de disposition à se joindre avec les unes qu'avec les autres. La perfection & la beauté de chaque corps ne consiste que dans l'union & dans la juste convenance de toutes leurs parties. Et ce qui me persuade que cette disposition à l'union dans les corps les plus inanimez,

fondée sur la différence de leurs étendus, de leurs figures, & de leurs mouvemens, peut être fort bien appelée amour, sans que la Metaphore soit fort éloignée; C'est que l'amour des animaux les uns pour les autres, & pour quoi que ce soit, n'est autre chose qu'une certaine disposition corporelle qui les porte à rechercher ce qui leur est le plus convenable.

Je ne m'arrêterai point à l'ordre que l'on pourroit imaginer par ce principe entre toutes les choses créées. Je vous dirai seulement qu'il me semble que celles qui ont le plus de subtilité & d'activité, par exemple le feu, doivent passer devant les autres: parce que pénétrant plus de choses, elles sont plus capables d'union, & représentent ainsi mieux l'action par laquelle Dieu agit sur tout, & s'unit à tout.

Mais comme sa principale action est l'amour par lequel il produit un Etre nouveau hors de soi-même, les choses qui lui ressemblent le plus en cela doivent avoir le premier rang. C'est pourquoi l'homme est le plus noble de tous les animaux & de toutes les autres creatures, n'y ayant rien à quoi il ne puisse s'unir par ses pensées & par ses desirs, pouvant

pouvant outre cela produire son semblable, avec connoissance & avec volonté.

Or de même qu'en Dieu tout se rapporte à l'amour, tout s'y rapporte aussi dans l'homme. Il n'est homme que par l'union & l'amour du corps & de l'esprit. Le corps n'est parfait & entier que par le juste assemblage de tous ses membres, & ne peut s'entretenir dans son état de perfection, ni arriver à une plus grande, sans s'unir à tout ce qui l'entourne, par le moyen de ses organes, pour s'approcher de ce qu'il aime, ou pour s'éloigner de ce qu'il ne peut aimer. Et l'esprit qui est le principe de connoître & de vouloir, c'est-à-dire, de se joindre par l'entendement & par la volonté, ne peut être content & satisfait qu'il ne soit uni de ces deux façons à ce qui lui paroît de plus conforme, pour lui même ou pour le corps.

Voilà pour ce qui regarde le desir de nous conserver nous-mêmes, que l'on appelle communément l'amour propre. Dieu nous a encore donné un second desir qui a pour objet l'union d'une personne de Sexe & de constitution différente, dont le concours est nécessaire pour produire un Être de même nature que



nous. Or c'est par ce desir que nous sommes proprement les images de Dieu, puisqu'en l'exécutant selon ses loix, nous imitons ce que nous connoissons en lui de premier, qui est de produire par amour un ouvrage séparé de nous-mêmes, qui dépend de nous, sans que nous dépendions de lui, qui a besoin de nôtre secours pour être conservé comme pour être produit; auquel nous demeurons unis par amour, & pour lequel il semble que tout ce qui est en nous ait été fait.

Si l'on n'y pense pas durant les premières années de la vie, c'est que le corps a besoin de ce temps-là pour acquérir les forces qui lui sont nécessaires. Car aussi-tôt qu'il en a assez, ce second desir commence à s'emparer du cœur; il nous détache en quelque façon de nous-mêmes & de ceux à qui nous devons la vie, pour nous attacher, & à la personne dont l'amour & l'union sont nécessaires pour la donner à une autre, & à celle qui l'a receuë de nous. Il semble alors que l'on ne vive plus pour soi, mais seulement pour ceux que l'on aime: l'on fait plus d'efforts pour eux que pour soi-même. On est autant & quelques-fois

fois plus touché du bien & du mal qui leur arrivent que du sien propre. Enfin ce desir se fortifie avec l'âge; il occupe la meilleure partie de la vie; il ne finit pas même quand le corps a perdu ses forces, restant encore après dans l'esprit, & il rend les hommes immortels comme Dieu, autant que la condition d'une creature faite pour en produire une autre le peut permettre: puisque ce n'est mourir qu'à demi, que de laisser d'autres soi-mêmes, en qui l'on espere de vivre en quelque façon après la mort. Et c'est pour cela que les peres & meres se mettent souvent plus en peine de la fortune de leurs enfans pour après leur mort que durant la vie.

Ainsi l'amour est le commencement, la fin, le bonheur, & la perfection de l'homme, n'y ayant rien qui le rende plus semblable au premier être qui fait tout par amour, & pour l'amour. Et il est indubitable que les femmes le sont plus que les hommes, ayant plus d'amour qu'eux, & cet amour les faisant agir d'une maniere plus approchante de celle de Dieu dans la production du monde. Car ce sont elles proprement qui nous forment dans leur sein, qui nous don-

nent l'être , l'accroissement , la perfection , la vie , la naissance & l'éducation ; Imitant en cela la Toute-puissance divine qui produit dans son immensité comme dans un vaste sein un ouvrage tout différent de lui-même ; imitant aussi sa bonté , sa sagesse , sa miséricorde , sa providence , bien autrement que les hommes , qui ont ordinairement moins d'amour & de soin pour leurs enfans , ne servant à leur generation qu'en passant & comme une simple pluie nécessaire à la terre pour faire germer la semence qu'elle renferme. C'est pourquoi nous appartenons naturellement à nos meres , à qui nous nous attachons uniquement dans nôtre enfance , comme tous les petits des autres animaux.

● Selon le principe que vous venez d'entendre , si un Sexe est pour l'autre , comme on le pretend communément , ce sont sans doute les hommes qui sont pour les femmes ; la nature qui les a destinez à nous servir , leur aiant donné un amour plus emporté & plus violent , parce qu'il doit moins durer , un esprit plus solide & plus pesant , un corps plus grossier & plus robuste pour être plus capables d'exécuter nos ordres , de sup-  
porter

porter la fatigue , de labourer la terre , & de faire tous les travaux necessaires pour l'entretien de leurs femmes & de leurs enfans.

Ce que je trouve de plaisant dans leur conduite c'est d'avoir pris un sujet d'élevation & d'empire , de ce qui devoit être pour eux une occasion d'abaissement & de soumission , suivant même les idées les plus ordinaires par lesquelles ils se gouvernent. Ils se glorifient d'être les inventeurs de tout ce qu'il y a de grand & de beau dans le monde ; & prétendent que c'est une marque de plus d'esprit , de supériorité , d'excellence , d'avoir trouvé les Arts & les Sciences , bâti des villes , fondé des Empires , & d'avoir toujours eu le soin de la paix & de la guerre. C'est faite justement comme des domestiques & des officiers qui voudroient assujettir leurs maîtres , en abusant du pouvoir & des forces qu'ils auroient receuës pour s'acquiter de leur devoir , & qui auroient fait plus qu'on ne leur auroit demandé. Je voudrois bien sçavoir pourquoi les Artisans , les Laboureurs , les Marchands qui portent les plus grosses charges de l'Etat , sont moins estimez que les

nobles qui ne font rien ; & pourquoi les hommes au contraire, qui sont & doivent être les roturiers des familles à l'égard des femmes , s'estiment néanmoins plus qu'elles. Si ceux qui font la plus grosse besogne doivent aller après les autres, vous voyez bien le rang qui leur appartient , & que ce doit être moins par civilité que par devoir qu'ils nous donnent le haut bout , & le côté le plus honorable. Examinons encore par plaisir leurs titres de noblesse. Car il est juste de sçavoir ce qui leur appartient pour les découvertes qu'ils ont faites dans les Arts & dans les Sciences & pour les beaux établissemens dont ils prétendent que nous leur sommes redevables Car il leur faut rendre justice.

Pour ce qui est des Arts & des Sciences, nous pourrions peut-être leur en disputer l'invention. La propriété & l'adresse que nous faisons voir en tout ce que nous entreprenons, la délicatesse de nos doigts, la vivacité & le tour ingénieux de nôtre imagination, devroient bien leur avoir appris de quoi nous sommes capables. Et s'ils se souvenoient combien les Arts ont été foibles dans leur commencement, combien ils ont  
été

été lents & incertains dans leur progrès, combien de gens y ont mis la main pour les perfectionner, combien il leur a coûté de siècles & de peines pour les porter à la perfection où ils sont, & combien le hazard y a contribué, je crois qu'ils parleroient en cela de leur esprit avec plus de modestie. Et lorsque je considère que l'on s'est passé si long-temps de toutes ces belles & chères inventions; que l'on s'en passoit encore il n'y a qu'un siècle dans l'autre partie de la terre, sans que l'on en fût moins heureux; que la plûpart ne servent qu'à irriter nos desirs, nôtre ambition, nôtre vanité, nôtre luxe, nôtre avarice, dont elles sont les effets, & à augmenter nos besoins, nos inquietudes, nos peines & nôtre misère; Il me semble que l'on n'en a une si haute idée que parce que l'on y est accôûtumé.

N'avez-vous jamais jugé de l'esprit des hommes par le rang qu'ils donnent aux Arts qu'ils ont inventez? pour moi quand je vois que les plus nécessaires, comme l'Agriculture, passent pour les plus vils & les plus bas, que ceux qui les exercent, sont traitez comme la lie des Etats, & foulez comme la terre qu'ils cul-

tivent ; & qu'au contraire les métiers les plus badins, & les plus nuisibles sont regardez avec estime, je ne puis m'empêcher de me dire à moi-même qu'il y a bien du vuide dans ces têtes mâles qui veulent être considérées comme les plus solides.

Après cela nous ne devons point nous étonner que les femmes soient dans le mépris, quoi-qu'elles entendent mieux que les hommes le plus beau de tous les Arts qui est l'Art d'aimer, c'est à-dire le principal, la fin & la règle de tous les autres, & qu'elles produisent, qu'elles nourrissent, & qu'elles élèvent les hommes, & que par cette raison elles meritent seules la gloire & l'honneur du plus bel ouvrage & du plus grand ornement du monde, pour lequel tous les Arts ont été recherchez.

Si j'étois entenduë de quelqu'un de ceux qui se piquent de science, il ne manqueroit pas de m'entreprendre sur son métier, & de dire que les grands peres les scavans sont dignes d'un rang & d'une reconnoissance particulière, n'y aiât que les sciences qu'ils ont inventées qui soient capables d'ouvrir l'esprit, de l'éclairer, de le régler, de le perfectionner

& de le rendre sociable & heureux.

C'êt en éfet ce que devroient produire les sciences : mais ce n'êt pas ce que produisent celles dont les hommes font ordinairement profession, n'y aiant point de gens plus sauvages, plus fiers, plus incommodes, plus opiniâtres, plus emportez, plus infatuez, plus ignorans, plus incapables de raison; ni plus ennemis des femmes & de l'amour, du moins en apparence, que ceux que l'on appelle savans.

Il y a déjà quatre ou cinq mille ans que les hōmes s'emploient à rechercher la verité. On les y met dès le berceau; la plûpart y consacrent toute leur vie, tout leur bien, & tous leurs plaisirs, ils ont des greniers & des magazins remplis de la recolte des savans leurs prédecesseurs. Qu'ont-ils produit avec tout cela? des chimeres, des préjugez, des erreurs, des sectes, des divisions, des hérésies, des superstitions qui n'ont servi qu'à troubler le repos du monde. Et après avoir bien disputé, bien recherché durât tant de siècles, les uns souûtiènēt encore que la verité est au fōds d'ũ puits où personne ne peut descendre; d'autres que toute la science consiste à reconnoître



que l'on ne sçait rien, & les plus Modernes, que l'on s'est trompé jusqu'ici par préjugé, & que pour devenir sçavant, il faut en revenir à l'A, b, c, comme si l'on n'avoit jamais rien appris. N'avez-vous jamais vû ces charlatans qui arrêtent les fots par leur vain babil dans les places publiques; qui se traitent d'empoisonneurs les uns les autres, & qui pour mieux vendre leur Mitridate, s'habillent en mascarade, & avalent des serpens. C'est l'image des savans de toutes sortes d'espèce. Faites-en vous-mêmes l'application; elle est aisée.

Où la science des hommes est une pure charlatanerie, il n'y a que la science d'aimer qui merite un si beau nom, puisque nous ne pouvons ni faire ni sçavoir autre chose avec certitude. C'est pourquoi les femmes y étant plus habiles que les hommes, elles ne leur doivent rien de ce côté-là. Et si vous avez bien compris le systéme que je vous en ai donné, vous aurez le plaisir de reconnoître vous-même ce que je vous ay dit des savans.

J'ay eu autrefois la folie de croire que c'étoit un tres-grand bon-heur que de naître dans un Empire florissant où l'on pût

pût par le moyen des Arts, des Sciences & de la fortune acquérir des amis, des plaisirs, des richesses, des habits somptueux, des palais magnifiques, une grande suite d'officiers & de domestiques, & jouir par le moyen du commerce, de tout ce qui se trouve de beau & de curieux dans les pais étrangers. Mais depuis que je me conduis plus par raison que par coûtume, & que j'ai sçeu comment vivoient les premiers hommes, & comment vivent encore aujourd'hui ceux que le peuple appelle sauvages, parcequ'il les a oüis nommer de la sorte, & qu'ils ne vivent pas comme lui, je me suis bien détrompée.

Dans le premier âge du monde, dont il nous reste encore quelque ombre dans les amours innocens des bergers & des bergères, & dans les plaisirs de la vie rustique, quand elle n'est point troublée par la crainte des Puissances ni des Ennemis, tous les hommes étoient égaux, justes & sinéres, n'ayant pour règle & pour loix que le bon sens. Leur modération & leur sobrieté étoit cause de leur justice; chacun se contentant de ce que la terre qu'il avoit receüe de son pere, rendoit aux soins qu'il avoit pris,

de la cultiver : Et s'emploians tous sans souci, sans envie, sans ambitiō à un si loüable exercice, l'on ne reconnoissoit presque point d'autre maladie que la vieillesse, dont on ne ressentoit que de courtes incommoditez, & après avoir vécu un siècle.

Mais depuis que quelques hommes abusans de leurs forces & de leur loisir se furent avisez de vouloir assujétir les autres, l'âge d'or & de liberté se changea en un âge de fer & de servitude. Les intérêts & les biens se confondirent de telle sorte par la domination, que l'un ne put plus vivre que dépendamment de l'autre. Et cette confusion s'augmentant à mesure que l'on s'éloignoit de l'état d'innocence & de paix, elle produisit l'avarice, l'ambition, la vanité, le luxe, l'oisiveté, l'orgueil, la cruauté, la tyrannie, la tromperie, les divisions, les guerres, la fortune, les inquiétudes ; En un mot presque toutes les maladies de corps & d'esprit dont nous sommes affligés.

Jecroi que c'est depuis ce temps-là que la verité & la justice se voyant persécutées, celle-ci fut contrainte de se sauver au Ciel, & l'autre de se cacher au fonds d'un puits, & que l'Amour n'osant

n'osant plus paroître devant tant de monde, qui ne s'étoit pourtant assemblé que pour lui, à cause des préjugez de coutume & de bien-séance, fut obligé de mettre un bandeau sur ses yeux, & de passer pour un aveugle, comme un Sage de l'Antiquité fut obligé de faire le feu pour pouvoir donner librement un bon conseil.

Enfin pour combattre les hommes par les hommes mêmes, je vous dirai que le peu de sages qu'il y a eu parmi eux, considerant tout ce qui se passe dans les grandes Societez, n'y ont trouvé que deux faces considerables, l'une digne de risée & l'autre de compassion. Je suis bien de leur sentiment. Et quand je regarde seulement ce qu'ils ont établi à l'égard des femmes, je ne sçai s'ils ne meritent pas bien pour leur sagesse & pour leur justice, de porter sur la tête comme étans chefs des familles, les marques illustres de leur Excellence prétendue.

**I**ENTRE assez dans la pensée de cette admirable fille. Je ne vois guère de plus grande marque de la prévention des hommes que la persuasion où ils sont

130 *De l'Excellence des Hommes.*  
du merite & de la noblesse de leur Sexe.  
Ce n'a été que pour mieux connoître  
leurs erreurs & leurs préjugez que je me  
suis appliqué à celui-ci qui les renferme  
presque tous. Et comme je n'ay point  
eu d'autre dessein avec cela que de m'en  
divertir , en essaïant ma plume ; Je finis  
par ce second ouvrage un sujet qui m'au-  
roit pû fournir assez de matière pour  
vingt volumes , si je l'avois voulu trait-  
ter dans toute son étendue.

*Fin de la seconde Partie.*



DISSERTATION

O V

DISCOURS,

Pour servir de Troisième Partie au  
Livre de l'Égalité des  
deux Sexes,

ÉT DE RÉPONSE AUX  
*authorités de l'Écriture Sainte, qu'on  
rapporte dans la Seconde Partie du  
Traité de l'Excellence des Hommes,  
contre l'Égalité des deux Sexes.*

Par le Sr. F. P. de la BARRE.



A PARIS,  
Chez JEAN DU PUIS rue S. Jacques,  
à la Couronne d'or.

---

M. DC. XCI.  
AVEC PRIVILEGE DU ROY.





DISSERTATION

O V

DISCOURS

Pour servir de Troisième partie au  
Livre de l'Egalité des  
deux Sexes,

*Et de Réponse aux autorités de l'Ecriture  
Sainte, qu'on rapporte dans la Seconde  
Partie du Traitté de l'Excellence des  
Hommes, contre l'Egalité des deux  
Sexes.*

**L**E sentiment de l'Egalité des  
Sexes est plus facile à établir  
par les règles de l'Ecriture  
que par celles de la Philoso-  
phie, pourveu que dans l'une & dans l'au-  
tre on ne consulte point les préventions  
de l'enfance, & que l'on se serve de ses  
propres yeux pour découvrir la verité  
que l'on recherche: étant certain que ceux  
qui lisent l'Ecriture Sainte exactement &  
sans préjugé, n'y trouvent rien qui leur  
donne lieu de croire que Dieu ait rendu



les hommes plus parfaits & plus capables que les femmes, ni par conséquent que les uns soient à son égard plus nobles & plus estimables que les autres.

C'est ainsi, sans doute, qu'en ont usé quelques Peres de l'Eglise, dont il ne sera pas inutile de toucher les témoignages en faveur de nôtre opinion pour montrer qu'elle n'est pas contraire à la sainte Theologie, puis que les grands Theologiens l'ont soutenuë.

S. Clement d'Alexandrie est un de ceux qui s'en expliquent le plus clairement. C'est, a dit-il, *une chose incontestable parmi nous que les hommes & les femmes sont de même nature, & qu'ils ont par conséquent le même pouvoir d'agir & de pratiquer la vertu. S'ils sont d'une autre nature ce ne peut être qu'en apparence : car elle est la même au fond. Ils ont le même Dieu, b ajoute-t-il ailleurs, le même Maître, qui est Jesus-Christ, la même Eglise, les mêmes esperances, les mêmes graces, les mêmes choses à apprendre & à faire pour leur salut, outre que les mêmes actions de la vie, tant du corps que de l'esprit, leur sont communes & semblables. Leur Sexe n'est different qu'en ce que les femmes épousent des hommes, & les hommes épousent des*

a l. 1. Strom. b l. 1. Pædag.

femmes.

femmes. Mais il n'en sera pas ainsi dans l'autre monde, dont la recompense n'est promise ici-bas ni au mâle ni à la femelle en particulier, mais à tous deux en general, sous le nom d'homme, qui leur est commun également.

a S. Basile se sert des mêmes raisons, & presque des mêmes termes. Les avantages de la nature, dit-il, sont entièrement égaux dans les hommes & dans les femmes, sans aucune difference, & ils ont un pouvoir égal de bien faire. Il ne faut donc pas que les femmes disent qu'elles n'ont point de force, & qu'elles sont d'une condition inferieure à celle des hommes. Si elles sont foibles ce n'est que dans le corps & nullement dans l'ame qui est le siège de la force, de la constance & de la vertu, en quoi souvent il n'y a point d'homme capable de les égaler. Et quelques lignes après, ce grand homme ajoûte qu'il ne faut point du tout s'arrêter au corps, qui n'est que la couverture, pour ainsi dire, & le vêtement de l'ame, & qui pour être un peu moins robuste dans les femmes que dans les hommes, n'empêche pas que l'ame n'y ait le même pouvoir d'agir & de pratiquer la vertu. Or il faut remarquer que la vertu, pour être parfaite, sup-

pose la lumiere dans l'entendement & la force dans la volonté, pour se servir du corps comme d'un organe. Ce qui se trouve de la même manière dans les deux Sexes.

S. Ambroise après avoir remarqué que les actions des hommes & des femmes ne peuvent être différentes, parce qu'ils ont la même nature, le même pouvoir & les mêmes prérogatives, déclare qu'il ne faut point s'arrêter à la différence du Sexe dans les choses où il ne s'agit nullement de disputer des avantages du corps, mais seulement de ceux de l'ame qui ne reçoit point de Sexe.

Je ne parle point de S. Hierôme, ni d'Origene, n'y ayant gueres de gens qui ne sachent l'estime qu'ils ont eüe pour les femmes. Passons à l'Ecriture.

Le premier endroit où il est parlé des deux Sexes c'est à la fin du premier chapitre de la Genese en ces termes. *a Dieu forma l'homme à son Image; & il le forma mâle & femelle, & leur dit, croissez, multipliez, remplissez la terre, cultivez-la, soyez les seigneurs & les maîtres des poissons, des oiseaux, & de tous les animaux.*

*a Examen du 1. chap. de la Genese v. 27.*

Quand

Quand ce passage auroit été dressé exprès pour prouver l'Égalité, il ne pouvoit être ni plus fort ni plus formel. Le mot *d'homme* y convient également au mâle & à la femelle comme presque dans tout le reste de l'Écriture, sans que l'on puisse rien montrer qui oblige de l'attribuer à l'un selon une idée plus excellente qu'à l'autre. Et dans les rencontres où il signifie le mâle en particulier, ce n'est que suivant l'usage qui donne au mâle le nom de toute l'espece.

En effet soit que l'on définisse l'homme un animal capable de raison, ou bien une créature faite à l'Image de Dieu, cette définition convient aux deux Sexes sans aucune différence, l'un & l'autre étant capables des mêmes fonctions de corps & d'esprit, comprises dans l'idée generale de l'homme; & le principe de connoître, de vouloir & d'agir, parquoi nous ressemblons à Dieu, n'étant pas moins parfait dans les femmes que dans les hommes.

C'est la pensée de S. Basile lors qu'il explique ces paroles, *Dieu les fit à son Image. Celui qui a écrit l'histoire de la Genese*, dit-il, craignant que l'ignorance ne fît

a. *Hem. 10. in Hoxam.*

croire que par le mot d'homme il eût voulu seulement entendre le mâle, lors qu'il dit que Dieu créa l'homme à son Image, il a mis aussi-tôt ensuite, il le fit mâle & femelle, tout ce qui peut faire comprendre qu'une créature a été faite à l'Image de Dieu ne se trouvant pas moins dans la femme que dans l'homme.

Je croi, dit S Gregoire de Nyse, que ces paroles, Dieu fit l'homme à son Image, regardent tous les hommes en general, puisqu'en Jesus-Christ, selon l'Apôtre, il n'y a ni mâle ni femelle. Il faut qu'il y ait en nous deux parties dont l'une a été destinée pour représenter l'Image de Dieu, & l'autre pour être le sujet de la difference des Sexes. Et lors que l'Ecriture nous apprend que Dieu a fait l'homme à son Image, cela se doit entendre de la partie divine qui est en nous capable d'intelligence & de raison, & qui ne reçoit point la difference des Sexes; mais nullement de la partie déstituée de raison qui est distinguée par le Sexe: Et cette grace que Dieu nous a faite, regarde toute l'espece en general & également, parce que l'Esprit est en tous de la même façon.

Cela fait voir encore la méprise de quel-

a Cap. 25. de opific.

ques Théologiens modernes, qui pour rabaisser les femmes ont prétendu qu'elles n'étoient pas les Images de Dieu comme les hommes, & que c'étoit le sentiment de saint Paul. Voici ses propres mots. *a L'homme est l'Image & la gloire de Dieu, & la femme est la gloire de l'homme. Car l'homme ne vient pas de la femme, mais la femme vient de l'homme.* Est-ce là dire que la femme n'est pas l'Image de Dieu? Si elle l'est de l'homme, parce qu'elle vient de lui, elle l'est de Dieu par conséquent, cōme le sont les enfans, quoi qu'ils viennent de leurs peres. L'Apôtre ne dit point que la femme soit l'Image de l'homme, mais seulement sa gloire, ce qui est bien différent. Car elle ne seroit pas pour cela son Image; comme toutes les créatures ne sont pas les Images de Dieu, quoi qu'elles soient sa gloire & ses ouvrages.

Que si les femmes ne sont pas les Images de Dieu, parce que la première vient de l'homme, il n'y a donc qu'Adam qui ait été l'Image de Dieu, parce que tous les autres hommes viennent des femmes. Et si la femme est l'Image de l'homme & moins noble que lui, parce qu'elle vient de lui, tous

les hommes sont par la même raison les Images des femmes, & moins nobles qu'elles.

La raison de tout cela est que l'essence de l'Image ne consiste pas dans la manière dont elle a été faite, mais dans les traits & les caractères qui la rendent semblable à la chose qu'elle représente. Or les caractères de la Divinité se trouvent dans les femmes comme dans les hommes: outre qu'elles peuvent encore arriver comme eux à cette ressemblance d'action qui fait l'éclat du Christianisme, & qui rend les Chrétiens les Images de Dieu par excellence au dessus du reste des hommes, *a* en imitant la sainteté & la perfection de Dieu-même, c'est à dire en perfectionnant leur intelligence & leur esprit, en réglant leurs desirs & leurs actions par les maximes que leur propose l'Evangile, & sur le modèle de la conduite de Dieu qu'il leur donne pour exemple de la leur.

Dans le sentiment de ceux qui tiennent que c'est par la domination que Dieu nous a donnée sur toutes les choses du monde que nous sommes ses images, les femmes le sont encore aussi parfaitement que nous, Dieu leur ayant donné cette

domination aussi entière & aussi absolue  
 qu'à nous, lors qu'il dit au mâle & à la fe-  
 melle, *a rendez-vous maîtres de la terre,*  
*et vous donne tout ce qu'elle porte pour vous*  
*nourrir & vous conserver.* En effet cét em-  
 pire, cette domination que nous posse-  
 lions, n'étant autre chose que le droit  
 & le pouvoir d'user de tous les biens  
 de la terre, pour remplir les besoins que  
 nous en avons, & ces besoins se trou-  
 vant également dans les deux Sexes, le  
 droit de s'en servir n'appartient pas plus  
 à l'un qu'à l'autre. Voilà pour ce qu'il y  
 a dans le premier chapitre de la Genese.  
 Passons au second.

*b DIEU*, dit l'Écriture, *ayant transpor-*  
*té le premier homme dās un lieu délicieux*  
*pour le cultiver & le garder, & ne trou-*  
*vant pas bon qu'il fût seul, résolut de lui*  
*donner une aide qui lui fût semblable, ou*  
*pour mieux dire, une compagne de même*  
*nature pour l'assister. c Et l'ayant endormi*  
*d'un profond sommeil, il en tira une côte*  
*dont il forma une femme. Et la lui ayant*  
*présentée, voilà, dit Adam, un os de mes*  
*os, la chair de ma chair, & elle sera appel-*  
*lée d'un nom qui marquera son origine, d*  
*& qu'elle a été tirée de l'homme.*

a Gen. 1. 28. b Examen du 2. chap. de la Gene-  
 se 15. c 18. 21. d Virago.



On ne voit pas là un mot d'inégalité ni de dépendance. Il est vrai qu'Adam a été créé le premier ; mais si c'est un avantage il ne regarde que lui seul , & il est contrebalancé par l'honneur que Dieu fit à Eve de la créer dans le Paradis terrestre, le temps & le lieu étant des rapports purement extérieurs qui ne mettent ni ne supposent aucune excellence dans les choses ; autrement les bêtes eussent été plus nobles qu'Adam , leur création aiant précédé la sienne ; les aînés seroient plus excellentes que leurs cadets , les peres & les meres plus excellens que leurs enfans, en un mot tous ceux qui auroient plus d'âge que les autres.

Ce qui fait croire que Dieu a commencé par les mâles , comme aiant pour eux plus d'estime que pour les femelles , c'est que l'on juge de sa conduite & de ses veües par celles des hommes qui aiment & favorisent d'ordinaire les aînez plus que les cadets, & les garçons plus que les filles, quoi que cette préférence ne vienne souvent que du caprice & de la coûtume.

Que si l'on demande , pourquoi donc Dieu a commencé par les hommes plûôt que par les femmes ? il faut répondre simplement,

plement, qu'il l'a voulu de la sorte, ne nous en aiant point marqué de raison dans l'Ecriture. Car il faut éviter en cette rencontre comme en mille autres, la temerité de ceux, qui pour autoriser leurs fantaisies, les attribuent à Dieu, en disant qu'il a voulu faire les choses pour les raisons qu'ils se forgent, quand ils n'en trouvent point dans l'Ecriture, soit qu'il y en ait ou non.

De sorte que puisqu'elle ne nous dit point, pourquoi Dieu en a usé ainsi? & qu'elle avertit que l'homme & la femme sont les Images de Dieu, sans que nous voyions en cela de difference entr'eux, ne disons point qu'il estime l'un plus que l'autre.

Mais replique-t-on, non seulement Eve est venuë après Adam; elle est encore venuë de lui, aiant été formée d'une de ses côtes. Il est vrai. Mais je dirai de même; Adam a été créé après la bouë, il est sorti de la bouë & du limon de la terre; ainsi la terre & la bouë sont plus nobles que lui. Et si je veux raisonner par convenance, c'est-à-dire, par des raisons imaginaires, je dirai à mon tour, Dieu a créé la premiere femme dans un lieu plus remarquable qu'Adâ, & a formé son corps

d'une matière plus dure & plus forte, & même plus noble, puis que c'étoit d'une côte d'homme, au lieu qu'Adam n'a été fait que de bouë, pour nous apprendre que les femmes sont plus excellentes que les hommes. Que répondroient les faiseurs de convenances.

S'ils disent à leur ordinaire, Dieu n'a pas voulu former la femme de la tête de l'homme, de peur qu'elle ne s'égalât à lui, ni de ses pieds, de peur qu'il ne la méprisât trop, mais de son côté, pour lui montrer qu'elle le doit considérer comme son chef & son maître? une femme les arrêteroit tout court, en leur demandant où ils ont pris de si belles raisons? & elle pourroit ajoûter que Dieu tira Eve du côté d'Adam, pour leur apprendre qu'ils devoient aller de pair & à côté l'un de l'autre. Cela est bien plus naturel; Outre que cela ne regarde qu'Eve, les autres femmes ne devant rien à leurs maris pour leur naissance, & ne prétendant pas être d'une nature plus parfaite que leurs enfans, quoi qu'elles contribuent à leur production bien autrement que ne fit Adam à celle de sa femme.

De plus, Eve, telle qu'elle fût pouvoit aussi bien être créée la première, fournir  
une

une côte pour son mary, & celuy-cy lui être donné comme un aide semblable à elle, sans que l'on pût conclure pour cela qu'il fût d'une nature moins excellente, ni que lui & ses descendants dussent être dans la dépendance des femmes.

La qualité d'aide n'emporte ni dépendance ni inégalité. Les Princes sont les aides de leurs Sujets, & les Sujets le sont de leurs Princes, nous le sommes tous les uns des autres dans la Société; Dieu même est souvent appelé nôtre aide & nôtre secours; Adam étoit aide de sa femme, comme elle étoit le sien, & comme les femmes & les hommes le sont reciproquement, étant de même nature, & également nécessaires l'un à l'autre. Car un homme seul ni une femme seule ne suffisent pas pour produire leurs semblables, selon ce passage, *Il n'est pas bon, ou Il ne faut pas que l'homme soit seul, donnons-lui une personne semblable à lui, ou de même nature que lui pour l'assister.* Ainsi c'est sans fondement & sans profit que l'on dit d'ordinaire aux femmes qu'elles sont pour les hommes, puisque les hommes sont pareillement pour elles, n'y ayant qu'Eve au plus que l'on puisse dire avoir été faite pour son mari, au sens du vulgaire; outre que c'est

l'ordinaire d'avoir une idée plus avantageuse de celui qui aide que de celui qui est aidé, parce que celui-cy a besoin de l'autre, & en dépend dans le secours qu'il reçoit.

a *Le serpent s'adressant à Eve dans le jardin de delices, pourquoi, lui dit-il, Dieu vous a-t-il deffendu de manger de tous les arbres de ce lieu? Elle lui répōdit, qu'ils pouvoient manger de tous, excepté de celui qui étoit au milieu, sur peine de la mort. Le serpent lui repartit qu'ils ne mourroient point, & que Dieu ne leur avoit fait cette deffense que parce qu'il savoit bien qu'aussi-tôt qu'ils en auroient mangé, leurs yeux s'ouvreroient, & qu'ils deviendroient comme des Dieux, connoissans le bien & le mal. De sorte que la femme voyant que ce fruit étoit beau, & bon à manger, elle en prit, & en ayant mangé, elle en presenta à son mari qui en mangea pareillement...*

b *Après cela le Seigneur s'adressant à Eve, lui dit, le multiplierai vos peines, vous serez sous la puissance de vôtre mari, & il domiera sur vous.*

**Ceux** qui se servent des dernieres paroles de ce passage pour montrer que les

a *Examen du 3. chap. de la Genese v. 1. Vers 16.*

femmes

Femmes sont inferieures aux hommes, & qu'elles leur ont toutes été assujetties à cause du peché de la premiere, ne savent peut-être pas que ces mots, *vous serez sous la puissance de vôtre mari & il dominera sur vous*, ne se trouvent que dans la Vulgate, au lieu de quoi les Versions faites sur l'Hebreu, comme celles de Vatable & de la Polyglotte receuës de tous les savans portent ainsi. *Vous enfanterez avec douleur, & cependant vous aurez toujours un desir, qui vous fera rechercher vôtre mari.*

Il est encore de la derniere consequence d'observer que l'Apôtre ne s'est point du tout servi de ce passage, lors qu'il exhorte les femmes avec tant de chaleur à demeurer soumises à leurs maris, ce qui seroit bié plus fort que les raisons qu'il leur propose & que nous examinerons ailleurs.

Quoi que ces deux observations soient assez solides pour renverser entierement le fort de nos adversaires, je veux bien supposer avec eux ce passage tel qu'ils le prennent. Mais je leur demande ce qu'ils en prétendent faire. Montrer que les femmes sont moins parfaites que nous? l'Ecriture ne dit pas un mot de perfection en cet endroit. Qu'elles sont inferieures & dependantes; nous avouons qu'elles le sont. Mais

les enfans dépendent de leurs peres & meres: les Sujets de leurs Princes : nous dépendons les uns des autres, en sommes nous moins parfaits? Nullement.

Ce passage ne regarde au plus que les femmes mariées. Que dirons-nous de celles qui ne le sont pas? Et quelque sens qu'on lui donne, comment prouveroit-on qu'il en comprenne d'autres que la première à qui il s'adresse uniquement? Il est vrai qu'il semble que depuis Adam les mâles ont toujours jouï de la prééminence. Mais il suffit pour cela qu'il leur en ait donné l'exemple, de quelque maniere qu'il l'ait acquise. Et ils l'ont conservée jusques à présent comme nous voyons qu'une même race se conserve le sceptre dans un Royaume, pendant qu'il n'arrive point de revolution qui le fasse changer de main.

Venons au fond. Si ces paroles, *Vous serez sous la puissance de votre mary &c.* signifient que les femmes ont été mises dans la dépendance des hommes, cela fait pour nous: car il s'ensuit que sans cette cōdamnatiō & auparavant, un Sexe ne dépendoit point de l'autre; qu'il n'en dépendroit point sans le peché d'Eve, & qu'il n'en dépend presentemēt que parce que Dieu l'a ordonné

ordonné de la sorte, non pas à cause de l'inégalité qui est entr'eux, mais en punition d'une faute commise par une femme, où un homme est tombé avec elle, ce qui marque une foiblesse égale. Or selon la maxime du Droit, *l'exception confirme la règle*. C'est à dire, que si les femmes sont devenuës dépendantes, par un Arrêt particulier prononcé contr'elles, il faut conclure qu'elles ne le sont point par les règles generales de la nature, puis qu'elles ne le deviennent que par accident & par une loi pretenduë.

Je dis une loi pretenduë, parce que ce n'en est pas une en effet, ce passage, *vous serez sous la domination, &c.* n'étant point conçu dans la forme ordinaire des loix divines, qui est d'être imperatives & accompagnées de menaces contre ceux qui y contreviendront. Celles qui ne se marient point en sont dispensées quoi qu'elles soiët de la race & du Sexe d'Eve aussi-bien que les autres. Cōbien de Dames qui prenant des maris d'une qualité au dessous de la leur ne leur ont point été soumises? Combien de Princesses, qui bien loin d'être sous la puissance des hommes, ont eu au contraire des Royaumes, des Empires entiers sous la leur, & ont exercé sur les



hommes une autorité sans comparaison plus grande que celle que les maris prennent sur leurs femmes; Elles ne dépendent pas toutes également de leurs maris, les unes plus, les autres moins, selon les climats & les coûtures; en Europe bien moins qu'en Afrique & en Asie. Ce qui montre bien évidemment qu'il n'y a que la coûture & les loix des hommes qui aient mis les femmes sous leur puissance; & que s'il dépend d'eux, cōme on le voit, d'étendre & de resserrer cette puissance, il en dépend pareillemēt de l'abolir tout-à-fait sans cōtrevenir en cela aux ordres de Dieu.

CEUX qui soutiennent que la premiere femme a été assujettie à son mari en punition de son peché, ne prennent pas garde que leur opinion est encore sujette à des inconveniens qui combattent directemēt l'idée que l'Écriture nous donne de la justice de Dieu, en nous apprenant qu'il punit les hommes à proportion du mal qu'ils commettent, en sorte que le plus criminel reçoit toujōurs le châtiment le plus rigoureux.

ON ne peut pas nier qu'Eve ne fût moins coupable qu'Adam. Elle étoit femme, & par consequent plus foible, selon l'opinion commune, & ainsi plus excusable.

ble. Ce n'étoit point elle, mais Adam qui avoit reçu de Dieu la deffense. Elle résista au démon, & Adam ne résista point. C'est pourquoi le premier péché est imputé à Adam par les Theologiens. Ce fut à lui que Dieu s'adressa d'abord après sa chute, ce fut lui qu'il railla d'une manière si piquante, lors que l'ayant revêtu d'une peau, il lui dit, *a Voilà Adam qui est devenu semblable à nous.* Et il semble que ce n'a été qu'à cause de luy que sa compagne fut chassée du paradis terrestre, l'Écriture ne nommant que lui dans cette sortie. *De peur qu'Adam ne mange encore de l'Arbre de vie, & qu'il ne vive éternellement, Dieu le fit sortir du jardin de volupté.*

Cependant Eve eût été la plus malheureuse, puis qu'outre la nécessité de mourir qui lui étoit devenuë commune avec Adam, eût encore perdu sa liberté, en passant sous sa puissance. Car c'est ainsi que le vulgaire conçoit la dépendance.

Adam au contraire, eût été comme recompensé de sa desobeïssance, & eût eu sujet de s'en réjouir, voyant qu'il acquerroit ainsi le droit de dominer sur une personne qui étoit son égale auparavant. Et il n'est gueres vrai-semblable que Dieu lui

ait donné un avantage dont l'usage demande beaucoup de sagesse & de raison, au moment qu'il venoit de pecher si honteusement contre l'une & l'autre.

Cela montre encore que c'est une illusion d'enfant, de dire que le Diable s'est adressé d'abord à Eve cōme à la plus foible. C'est lui attribuer nôtre préjugé, comme nous l'attribuons à Dieu dans les desseins que nous nous imaginons qu'il a eu.

MAIS encore, en quoi consiste cette domination qu'il a donnée au premier hōme & à ses descendans? La domination est proprement le pouvoir & le droit que nous avons de faire servir une chose à toute sorte d'usages. Comment montreroit-on qu'Adam étoit plus maître de sa femme par l'ordre de Dieu, que sa femme n'étoit maîtresse de lui? nous ne sommes maîtres que de deux choses, de nous-mêmes & des biens extérieurs qui nous sont nécessaires pour la conservation de la vie, parce que nous ne possédons que cela. Or tous les Sages ont reconnu avec S. Paul que le mary & la femme ont un pouvoir reciproque sur la personne l'un de l'autre. Et l'Écriture ne nous dit point qu'Eve soit déchuë non plus que son mary de l'empire que Dieu leur

leur avoit donné conjointement sur tous les biens de la terre, ni qu'elle fût obligée de dépendre de lui dans l'usage de ces biens-là. Les femmes parmi nous ne dépendent pas non plus en cela de leurs maris, mais seulement dans la dispensation du bien de la communauté; encore n'est-ce que selon les conventions particulieres, & plus ou moins selon les pays & les Coûtumes différentes.

Le mot de *dominatio* emporte une autorité egale, 1. A celle que Dieu possède sur les creatures, lors que l'Écriture dit qu'il en est le Seigneur; c'est-à-dire, qu'il a un domaine absolu sur elles. 2. A celle que les hommes ont sur les animaux, & qui est marquée par ces paroles, *Dominez sur les poissons, &c.* 3. A celle que les Princes de la terre exercent sur leurs sujets, & que Jesus-Christ entendoit lors qu'il deffendit à ses Apôtres de vouloir dominer comme les Princes. 4. A celle que les maîtres ont sur leurs esclaves, leurs valets, & leurs vassaux, quand on les appelle *b* Seigneurs. Or cōme d'un côté on ne peut montrer à quoy Dieu a réduit cette domination prétendue des maris, & que de l'autre côté il seroit ridicule de vouloir qu'elle fût séblable à celle de Dieu sur ses creatures; des Princes sur leurs sujets, des

maîtres sur leurs esclaves, des peres & des meres sur leurs enfans, on a lieu de conclure qu'ils n'en ont point d'autre que celle qu'ils se veulent attribuer.

POUR l'éclaircissement des difficultez qu'on peut avoir là dessus, il est bon de remarquer qu'il y a deux sortes de superiorité, l'une de volõte & de puissance, quand on peut obliger les autres à faire ce que l'on veut; l'autre, d'esprit & de lumiere, lors que l'on en a assez pour la conduite d'autrui. Pour ce qui est de la premiere, il n'y a proprement que Dieu qui la possede, parce qu'il est le seul souverain, duquel nous dépendons tous sans exception. Et ce qui est cause qu'un homme n'est point soumis naturellement à la volonté d'un autre homme, c'est que leur volonté étant également étendueë, interessée & aveugle, & ayans tous un droit égal sur toutes choses, il n'y a pas de raison pourquoi l'un dépendroit plutôt que l'autre. Ainsi les femmes sont autant exemptes que nous de cette domination de volonté, puis qu'elle leur appartient autant qu'à nous; si ce n'est que quittant la raison pour employer la force, en quoi nous pourrions les surpasser, nous voulussions les assujettir, comme on assujettit les bêtes.

QVANT

QUANT à la supériorité de lumière & d'esprit, la nature ne l'a pas mise en un Sexe plutôt qu'en l'autre, puis que les hommes en venant au monde n'apportent pas plus de disposition pour les sciences que les femmes.

OR bien loin de croire que Dieu ait donné aux mâles la supériorité de puissance & d'empire, nous ne la concevons en Dieu même que parce qu'elle est jointe en lui à une souveraine sagesse qui ne nous permet pas de pèser qu'il puisse rien vouloir que sagement, mais elle ne se trouve jamais toute seule dans les hōmes sans desordre ni injustice; l'autorité même des Princes n'étant raisonnable & légitime que quand elle est accompagnée de sagesse & de prudence, & qu'ils employēt la force pour ramener à la raison ceux qui s'en sont écartez.

OR comme il n'est pas permis aux hommes d'employer la force à l'égard de leurs fēmes, n'y ayant guere d'Etat bien poliffé où les voyes de fait ne soient deffenduës, toute nôtre autorité naturelle se réduit au pouvoir de la raison, & appartient également aux deux Sexes. Et cela est tres-aisé à comprédre, si l'on observe que l'autorité publique & particuliere n'a pour but que

de declarer à ceux qui y sōt souûmis, ce que la raison veut qu'ils fassent, & nullement de les assujettir à la volonté de ceux qui le font connoître, n'étans que les organes de la raison. C'est pourquoi lors que nous sommes capables de raison, & que les commandemens que l'on nous fait y sont conformes, ce n'est pas à celui qui commande que nous obeïssons, c'est à nôtre propre raison qui est avertie de son devoir & nous devons agir en ces rencontres, comme si en meditant sur nôtre devoir, ce que nous sommes obligez de faire, nous étoit venu dans l'esprit. Aussi les sages ne reconnoissent que la raison au dessus d'eux: Et lors qu'ils obeïssent à ce qu'on leur ordonne, s'il y a de la raison, c'est à la raison qu'ils obeïssent; & s'il n'y a point de raison, en obeïssant ils ne laissent pas de suivre la raison qui leur fait entendre la necessité qu'il y a de ceder à la coûtume & au plus fort, & de s'accommoder à la foiblesse d'autrui.

SELON ce principe, mettant la coûtume à part, les hommes & les femmes sont également sous la puissance l'un de l'autre, une femme pouvant gouverner son mari, comme un mari peut gouverner sa femme. Car si celle-oy est obligée de se soumettre  
à la

à la raison quand son mari la lui propose, le mari n'est pas moins indispensablement obligé d'écouter la raison quand elle lui parle par la bouche de sa femme. Toute autre autorité entre eux est tyrannique & usurpée, quand elle va plus loin que les loix humaines bien équitables & bien entendues ne le permettent.

à CES reflexions peuvent être appuyées du témoignage de plusieurs Peres de l'Eglise sur le sujet de la domination,

*Celui qui s'attribue ce qui n'appartient qu'à Dieu seul, dit S. Gregoire de Nyffe, & qui s'imagine que nôtre Sexe a droit & pouvoir de dominer sur les femmes, est un homme qui veut s'élever par orgueil au dessus de la nature, & se considere lui-même, comme s'il étoit d'une autre nature que ceux qui sont dans la sujétion. Vous condamnez l'homme à être dans la servitude & dans l'assujettissement, lui que la nature a rendu libre & maître de lui-même. Vous portez une loi contraire au dessein de Dieu en détruisant ainsi la loi naturelle qu'il a lui-même établie, & c'est*

à Temoignages des Peres de l'Eglise sur le sujet de la domination dans le mariage. Hemel. 4. sur l'Ecclesiaste.



en quelque façon vous opposer au commandement qu'il a fait, que de vouloir mettre sous le joug ceux qu'il a creés pour être les Seigneurs de la terre. Avez-vous oublié les bornes qu'il a données à votre puissance, & ne vous souvenez-vous plus que votre empire se termine à être le maître des bêtes? Qu'ils commandent, dit l'Écriture, aux oiseaux, aux poissons, & aux bêtes à quatre pieds. Vous ne songez donc pas que vous vous élevez au dessus des personnes qui sont libres de leur nature, sans vous souvenir de ce qui vous a été assujetti? Vous réduisez au rang des bêtes & des insectes mêmes ce qui est de même nature que vous. Quand l'Écriture s'écrit par la bouche du Prophete, Vous avez tous assujetti à l'homme, elle entend ce qui est au dessous de la raison, comme les bœufs. Il n'y a donc que les bêtes, qui étant privées de raison, doivent être dans la servitude à l'égard de l'homme. Quand une chose vient en votre puissance, il ne vous arrive qu'un nouveau nom; la puissance n'ajoute rien à la nature, ni durée ni privilege. Vous qui êtes le Seigneur & le maître des autres, & ceux dont vous êtes le maître, vous venez au monde & y vivez tous de la même façon, & êtes également sujets aux passions  
de

de l'ame & aux alteratiōs du corps. Dites-moi donc, conclud ce Pere, vous qui demeurez toujours homme, & qui êtes égal aux autres en tout, en quoi pretendez-vous avoir assez d'avantage pour en vouloir être le maître & le Seigneur absolu.

à SAINT Gregoire de Nazianze en accusant les hommes d'injustice d'avoir fait une loi qui leur étoit favorable, & qui ne l'étoit point aux femmes, témoigne assez qu'il n'approuvoit pas le droit de dominer qu'ils s'attribuent, & sur lequel est fondée la conduite qu'il condamne. *Je voi, dit-il, que la plûpart des hommes sont mal affectez à l'égard des femmes & que la loi qu'ils ont faite est injuste & ne se sauroit soutenir. Car pourquoi retenir les femmes dans la contrainte, pendant que l'on favorise les maris & qu'on les laisse en liberté. Je ne saurois approuver cette coutume ni cette loi, & je ne m'étonne pas qu'elle soit desavantageuse aux femmes: ce sont les hommes qui l'ont faite. Ils ont mis les enfans sous la puissance de leurs peres, mais Dieu a fait autrement. Honorez, dit-il, votre pere & votre mere, si vous voulez être heureux, & que celui qui les aura outragés de paroles soit mis à mort. Vous voyez l'E-*

galité que la loi même établit. En effet l'homme & la femme ont le même Createur. Ils ne sont tous deux qu'une même Image de Dieu, ils ont une même loi, une même mort, une même resurrection. Comme nous tirons également nôtre naissance de l'homme & de la femme, nous sommes obligez aux mêmes devoirs envers nos peres & nos meres. Puis donc qu'ils ont les mêmes avantages & les mêmes honneurs dans le mariage, pourquoi la loi que vous faites ne leur est-elle pas également avantageuse.

a On peut tirer la même conclusion des principes de Saint Gregoire le grand. Ily a, dit - il, naturellement une égalité entre les hommes & nous lisons dans l'Ecriture que Dieu dit à Noé, après le deluge, qu'il se fasse craindre des animaux. Il ne dit pas, que l'homme se fasse craindre de l'homme, mais des animaux, parce que c'est s'élever dans un orgueil qui est contre la nature, que se vouloir rendre redoutable à celui qui nous est égal. Il est néanmoins nécessaire que ceux qui commandent soient craints de ceux qui leur obeissent. (il parle des Princes & des Magistrats) Mais c'est seulement lors qu'ils ne craignent

a Pastoral. 2 par. c. 6.

point Dieu, afin que ceux qui ne sont pas détournés de pecher par la crainte des jugemens de Dieu, le soient au moins par celle des hommes. Et lors que ceux qui commandent se font craindre des méchans; on peut dire selon ce premier ordre de Dieu, qu'ils ne dominent pas tant sur les hommes que sur les animaux, puis qu'ils ne se rendent redoutables qu'à ceux, qui par le dérèglement de leur vie passent en quelque sorte de la nature & de la condition des hommes à celle des bêtes.

SELON ces principes, la domination est contre la nature; le pouvoir de se faire craindre & obéir, qui est ce que l'on entend par domination, n'est fondé que sur le dérèglement, & n'ajoute qu'un nom nouveau à celui qui en est revêtu. Or les femmes n'étant pas plus sujettes au dérèglement que les hommes, elles ont autant de droit qu'eux de dominer, si ce n'est que les loix & la coûtume les empêchent. Et pour montrer aux maris qu'ils sont obligez de se soumettre à elles quand elles ont raison, on peut se servir du passage que a Saint Jérôme emploie pour prouver l'Egalité. *Eoutez, dit le Seigneur à Abraham, ce que Sara*

*vôtre femme vous dira, & faites le.*

CETTE égalité de domination, ou plutôt cette indépendance mutuelle dans le mariage, est encore très-facile à établir dans le principe de S. Augustin, qui prétend que l'homme ne doit mettre au dessus de soi que Dieu seul, qui est la vérité même, & la souveraine raison par laquelle il se doit conduire. Selon quoi les femmes ne sont obligées de se soumettre aux hommes que lors qu'elles reconnoissent en eux cette souveraine raison, ou bien lors que cette même raison leur fait connoître qu'elles doivent avoir la complaisance pour un mari déraisonnable, & lui céder par la loi du plus fort.

a Ceux qui ne considèrent les Sociétez humaines que par la superficie, ont de la peine à concevoir dans le mariage cette égalité de puissance, parce que regardant cette petite Société comme celles qui sont composées d'un grand nombre de personnes, ils se figurent que la subordination, la dépendance, le droit de commander y sont d'une pareille nécessité, faute d'avoir bien observé pourquoi ces

a *La subordination, la dépendance, le commandement ne sont point des suites nécessaires du mariage.*

choles-

choses-là se rencontrent dans les grandes Societez.

Il est aisé de comprendre que si les hommes vouloient jouir absolument du droit que la nature leur donne sur toutes choses, ils seroient dans une guerre continuelle. C'est ce qui les oblige à se soumettre à des Loix & à des Souverains, qui ont le pouvoir de regler le droit, & l'usage des biens, pour les maintenir en paix, & qui communiquent à plusieurs personnes qui leur sont subordonnées, l'autorité qu'ils ne peuvent pas exercer tous seuls.

Cela fait voir que la crainte du trouble dans ce que l'on peut posséder, est le premier motif de la Societé Civile, que la subordination & la dépendance sont fondées sur le nombre des personnes liées ensemble, sur la multiplicité des devoirs, sur ce que ceux que l'on emploie ne savent pas toujours ce qu'ils ont à faire, & que l'on a lieu d'aprehender la confusion & le désordre.

Ainsi l'autorité, le droit de commander suppose du moins trois personnes, dont l'une se puisse joindre à l'autre pour contraindre la troisième à demeurer dans le devoir : & ce droit n'appartient natu-

rellement à aucun plus qu'à l'autre, puisqu'il consiste dans la soumission volontaire de ceux qui le donnent à celui qui en est revêtu.

Mais pour ce qui est de la Société du mariage, elle n'est composée que de deux personnes, dont l'une par conséquent ne peut user de commandement & de contrainte à l'égard de l'autre. Cette Société n'est point établie sur la crainte, mais sur l'amour. L'homme & la femme ne se recherchent point par l'apprehension que l'un nuise à l'autre, pour la possession d'un bien étranger; mais pour satisfaire par la possession de leurs propres personnes, un desir qui bannit toutes les craintes; qui leur donne l'un pour l'autre tous les regards de la plus parfaite amitié, & qui peut être absolument satisfait, sans entrer en aucun engagement capable de mettre la division entre eux. Lors qu'ils conviennent de vivre ensemble c'est de pure volonté & dans un âge où ils peuvent avoir autant de raison & d'expérience l'un que l'autre. Quand les femmes en auroient moins, le Contract qu'elles font étant très-libre, les hommes n'ont de pouvoir qu'autant qu'elles leur en veulent céder. Je mets toujours à part la coutume.

tume. Ainsi l'autorité, le commandement & la puissance sur le corps & sur les biens est aussi grande dans la femme que dans l'homme : Et comme ils ne sont que deux, leurs devoirs sont fort limitez, faciles à connoître ; & il ne doit y avoir entre eux pas plus de subordination & de dépendance qu'entre deux amis raisonnables qui s'entr'avertissent de ce qu'ils ont à faire. De sorte que l'on peut fort bien conclurre que les femmes ne dépendent des hommes que par les loix qu'ils ont faites pour leur avantage particulier.

C'EST ce que Dieu voulut faire entendre à Eve, lors qu'il lui dit qu'elle alloit être sous la puissance de son mari, l'avertissant par ces paroles que le peché auquel elle avoit eu part, le déregleroit tellement que sans se soucier de l'égalité qui étoit entre eux, il prendroit sujet d'exercer sur elle un empire de domination. C'est là en éfet le seul sens raisonnable & digne de l'Ecriture que l'on puisse donner à ce passage que nous avons supposé pour vray, *vous serez sous la puissance de votre mari ;* &c. car ne pouvant signifier ni une loi positive, ni une punition formelle, comme nous l'avons montré, il faut que ce soit la prediction d'un malheur



qui peut néanmoins passer pour une peine imposée; Dieu l'ayant prévu d'une façon particulière. Et il n'y a pas plus de raison de dire que Dieu ait donné par là quelque autorité aux maris, que de dire qu'il ait donné aux Rois d'Israël tous les avantages marquez dans l'Histoire sainte; où il est certain que Dieu en déclarant au peuple ce que les Rois qu'il demandoit contre sa volonté, ne manqueroient pas d'entreprendre, n'avoit nul dessein d'établir leurs droits, ni d'autoriser leurs entreprises.

Ce passage peut être encore entendu à proportion comme celui du même chapitre de la Genese, où Dieu dit à Adam qu'il mangeroit son pain à la sueur de son visage; puis qu'il ne comprend pas tous les hommes, mais seulement ceux qui auroient le malheur de naître pauvres, & qu'il avertissoit Adam de ce qui lui alloit arriver, lors qu'ayant été banni du lieu de delices où il eût trouvé sans peine ce qui lui étoit nécessaire, il entreroit dans une terre sterile & ingrate qui ne lui fourniroit après beaucoup de travaux & de sueurs, que ce qui pourroit lui servir à entretenir sa vie durant quelque tems.

Et fin fite déieglement de: hommes a  
bien

Bien pû les porter à vouloir dominer sur les hommes, & à convertir presque toujours en tyrannie l'autôrité qu'ils ont eüe entre les mains, on ne doit pas s'étonner qu'ayant eu à vivre toujours avec les femmes, ils se soient servis de toute sorte de moiens & d'occasions pour en devenir & en demeurer les maîtres.

*a* De la maniere dont on parle de S. Paul, quand il s'agit des femmes, on croiroit qu'il a fait un traité exprés contre l'Egalité des Sexes. Il est vray qu'en plusieurs endroits il exhorte les femmes à être soumises à leurs maris, mais, il ne dit nulle part qu'elles le doivent en consideration de leur Sexe ou d'une loi divine, ce qu'il n'eût pas manqué de faire, comme étant le moyen le plus propre à son dessein. *b* Voici ses propres termes. *Femmes, demeurez soumises à vos maris comme vous le devez dans le Seigneur Jesus-Christ est le chef de tous les hommes, l'homme est le chef de la femme, & Dieu est le chef de Jesus-Christ. Que les femmes soient soumises à leurs maris comme à Dieu, parce que le mari est le chef de la femme, comme Jesus-Christ est le chef de*

*a* Examen des passages de S. Paul dont on se sert contre les femmes. *b* Coloss. 3.

*l'Eglise, qui est son corps dont il est le Sauveur. Comme donc l'Eglise est soumise à Jesus-Christ, les femmes aussi doivent être soumises en tout à leurs maris. Y a-t-il là un seul mot d'inégalité & de dépendance naturelle ?*

Le dessein de l'Apôtre n'étoit pas de prouver aux femmes qu'elles devoient être dans la soumission, puis qu'elles y étoient déjà, & qu'elles ne songeoient point à en sortir; mais seulement de les y entretenir par les motifs & les exemples qu'il leur propose; de même qu'en exhortant les hommes, les sujets, les esclaves à conserver la paix dans la dépendance où ils sont, il ne pretend pas montrer qu'ils y doivent être, mais simplement qu'ils doivent y demeurer & s'y sanctifier par leur obéissance. Or comme il ne s'ensuit pas que la sujétion & l'esclavage soient de Droit divin, à cause que S. Paul exhorte ceux qui y sont, à s'y tenir en paix, il ne faut pas conclurre aussi qu'il ait crû que la soumission des femmes fût de cette nature, quoi qu'il les y exhorte fortement. Cela paroîtra encore plus clair si l'on prend garde qu'au même endroit il declare qu'il n'y a ni mâle ni femelle, ni Juif,

ni Gentil, ni esclave à l'égard de Dieu, comme s'il vouloit dire que toutes ces differences n'ont lieu que dans l'opinion des hommes, & que Dieu qui ne fait acception de personne, ne regarde point les différentes conditions, mais seulement la manière dont chacun accomplit dans la sienne, la loy de la charité.

J'avouë que S. Paul dit que l'homme est le chef de la femme, mais il ne dit pas que c'est par une prérogative du Sexe; cette qualité lui pouvant convenir comme à tous ceux qui ont le premier rang dans quelque compagnie où ils ont été élevez par élection ou autrement. Et de même que le titre de Chef en Jesus-Christ ne suppose pas que selon l'humanité il fût d'une nature plus excellente que les autres hommes, selon ces paroles de l'Épître aux *a* Hebreux, *Nous avons un Pontife qui nous est semblable en tout.* Il ne suppose pas non plus que les mâles qui en jouissent soient plus parfaits que les femelles.

Disons donc avec S. Jean Chrysostome, *b* il faut entendre autrement que le vulgaire ce passage de S. Paul, *femmes, soyez soumises à vos maris. Car s'il eût voulu marquer*

*a* Heb. c. 4. *b* Sur l'Épître aux Corinthiens.

par ces paroles l'empire & la sujétion, il eût apporté l'exemple de l'esclave & du Seigneur. Quoi que la femme nous soit soumise, c'est neantmoins comme une femme, c'est-à-dire, comme une creature laquelle est aussi libre & aussi digne d'estime & d'honneur que nous.

Et afin que les hommes ne tirent pas trop d'avantage de la comparaison que fait l'Apôtre de leur mariage avec celui de Jesus-Christ & de l'Eglise, ils doivent prendre garde à deux choses. La première, que le dessein de S. Paul est uniquement de proposer aux personnes mariées le plus excellent modèle qu'ils puissent imiter dans leur union, en exhortant les maris à traiter leurs femmes comme Jesus-Christ a traité l'Eglise; & les femmes à se soumettre à leurs maris, à proportion comme l'Eglise est soumise à Jesus-Christ. L'autre chose est que la qualité de chef ne convient aux maris en aucune des manières dont elle appartient à Jesus-Christ.

JESUS-CHRIST est le Chef de l'Eglise, comme y ayant été destiné de Dieu, & s'étant sacrifié pour elle. Il en est le Chef, mais un Chef spirituel, qui ne s'est point attribué d'autre autorité sur la terre  
que

que celle d'enseigner la verité & la vertu, & d'y marcher le premier pour nous en donner l'exemple, qui bien loin de vouloir exercer quelque empire, a declaré que son Royaume n'étoit point de ce monde, & a deffendu à ses disciples d'exercer de domination sur leurs freres, en les avertissant que toute leur grandeur consistoit dans leur abaissement, & que celui qui voudroit être le premier & le plus grand, se devoit rendre le plus petit & le dernier. Ainsi la subordination de l'Eglise à l'égard de Jesus-Christ, n'est point une subordination d'empire & de commandement, mais une subordination de verité, de raison & de charité.

Il en est bien autrement des maris. Ils se sont approprié la prééminance qu'ils possèdent. Leur autorité est une autorité de rigueur, de domination, d'interêt & d'orgueil qu'ils n'ont établie & maintenue que pour mieux satisfaire leurs passions, n'étans pas moins sujets à l'ignorance & au desordre que celles qu'ils ont assujetties; enfin cette autorité est un avantage que le dérèglement leur a acquis & que les coûtumes & les loix leur conservent. Afin donc qu'ils soient dignes de la qualité de chefs à l'égard de

Dieu, il faut qu'ils la méritent par des qualités si approchées de celles de J<sup>es</sup>. Christ, que les femmes n'y puissent atteindre.

Il est vrai que J<sup>es</sup>us-Christ n'est point soumis à l'Eglise comme nous avons fait voir que les maris le doivent être aux femmes, en ce qui concerne l'esprit. Mais la raison de cette différence est évidente. Non seulement J<sup>es</sup>us-Christ a été envoyé de Dieu pour former, pour instruire & pour gouverner l'Eglise; mais encore il a toujours eu & conservé les caractères & les talens dont il avoit été revêtu pour cela. Les hommes au contraire, nonobstant les avantages de l'éducation dont la coutume les favorise, sont du moins autant remplis d'aveuglement & de défauts que les femmes. Et c'est cela même qui les devoit convaincre de la vanité de leur prétention, n'étant pas vraisemblable que si Dieu les avoit établis plutôt que les femmes pour avoir la conduite des familles, il leur eût dénié ce qui leur est si nécessaire pour s'en acquitter dignement: n'y ayant point de meilleure preuve qu'un homme n'a pas été appelé de Dieu à un état, que lors qu'il n'y vit pas comme il doit, ce qui n'est que trop ordinaire aux hommes dans le mariage & ailleurs.

VOICI

Voici un autre passage de S. Paul, que l'on nous oppose encore, *a Tout homme qui prie ou prophétise, la tête couverte, deshonne sa tête, & toute femme qui prie, la tête découverte, la deshonne aussi. L'homme ne doit point couvrir sa tête, parce qu'il est l'Image & la gloire de Dieu, & que la femme est la gloire de l'homme. Car l'homme n'a pas été tiré de la femme, mais la femme a été tirée de l'homme; & l'homme n'a pas été créé pour la femme, mais la femme pour l'homme; ainsi elle doit avoir un voile sur sa tête.* Cela ne nous fait ni bien ni mal. Du tems de S. Paul & dans son pais, les hommes avoient la tête découverte en priant Dieu. Les femmes au contraire l'avoient toujours couverte d'un voile, particulièrement lors qu'elles paroissent en public, pour marque de dépendance, de delicateffe ou autrement, S. Paul qui approuvoit cette pratique qui s'est abolie en plusieurs endroits, comme étant arbitraire, cherche une convenance pour l'appuyer. D'un côté il dit que les femmes deshonnent leur tête en se tenant découvertes. Cela est en effet quand l'usage y est contraire, même à l'égard des hommes, qui pechent contre la bien-seance en se découvrant, dans



les rencontres & dans les païs où cela ne se pratique pas. Et d'un autre côté il dit que l'homme est l'Image & la gloire de Dieu, parce qu'il a été créé le premier, & que la femme est la gloire de l'homme, parce qu'elle a été créée pour l'homme. Il ne dit pas qu'elle n'est point l'Image de Dieu, autrement il parleroit contre l'Écriture même. Il ne dit pas qu'elle soit moins parfaite que l'homme; il dit qu'elle a été faite pour l'homme, & conclut de là simplement qu'elle est en quelque sorte l'Image & la gloire de l'homme, & non pas qu'elle ne lui est point égale, ni qu'elle lui doive être soumise. Et comme s'il eût apprehendé que les hommes ne prissent de là occasion de s'élever comme ils font; après avoir dit que la femme a été faite pour l'homme, il ajoute, *neanmoins l'homme n'est point sans la femme, ni la femme n'est point sans l'homme à l'égard du Seigneur: car de même que la femme vient de l'homme, l'homme pareillement vient de la femme, & tout vient de Dieu.* Où il est manifeste que S. Paul réunit les deux Sexes à l'égard de Dieu, bien loin de les diviser par une différence imaginaire. Et pour terminer par ses propres paroles toutes

les difficultez que l'on pourroit avoir sur la distinction de la nature & de la coutume, il est important d'observer qu'il dit dans le même chapitre que la nature enseigne aux femmes à se tenir la tête couverte, & que c'est pour cela qu'elle leur a donné des cheveux, comme s'ils n'avoient pas été donnez aux hommes pour la même fin. On voit donc bien qu'il a pris une longue coutume pour la nature. Et ce qui montre invinciblement qu'il ne s'appuyoit pas beaucoup sur toutes les convenances qu'il employoit, particulièrement sur celle qu'il tire de l'ordre de la naissance d'Eve & d'Adam, Voici les paroles par lesquelles il finit. *a Si quelqu'un veut contester sur cela, il nous suffit de répondre que ce n'est point là notre coutume.* Ainsi ce dernier passage ne fait rien du tout à nôtre sujet, non plus que l'autre.

CE LUI que l'on tire de S. Pierre ne nous incommode gueres davantage. Voici les termes. *C'est ainsi que les saintes femmes qui ont esperé en Dieu se paroient autrefois étant soumises à leurs maris, comme faisoit Sara qui obeissoit à Abraham l'apellant son Seigneur: Sara, dis-je, dont vous*

a v. 16.

b 1. 5.

êtes devenues les filles en imitant sa bonne vie. Et vous de même, maris, vivez sagement avec vos femmes, rendant honneur à leur Sexe qui est plus foible, ou comme étant des vases plus fragiles. Donc, dit-on, selon S. Pierre, les femmes doivent obeïr à leurs maris comme à leurs Seigneurs, & comme à des personnes qui ont droit de dominer sur elles, parce qu'elles sont plus foibles & par consequent moins capables de gouverner.

Nous ne prétendons pas que les femmes soient dispensées de soumission & d'obeïssance, quand elles la doivent, les hommes mêmes n'en sont pas exempts entr'eux. Mais on ne doit pas dire pour cela que ceux qui sont soumis soient moins parfaits que ceux qui ne le sont pas, & que l'on traite de Maîtres, de Seigneurs & de Princes. Le mot de *Seigneur* est aussi souvent un terme de civilité que de dépendance. Si les femmes traitent leurs maris, de Seigneurs & de Maîtres; les maris appellent aussi fort souvent leurs propres femmes, Dames & Maîtresses. Sara appelloit Abraham, Monsieur, & Abraham l'appelloit aussi Madame: car Sara signifie Madame & ma Princesse. Et elle lui obeïsoit avec soumission,

tion; & il receut ordre de Dieu de lui  
obeir aussi. *Ecoutez tout ce qu'elle vous di-  
ra, & faites-le.*

Les femmes sont un vaisseau plus infir-  
me: Soit. Mais, cōme disent a les Peres que  
nous avons citez ci-dessus, cette infirmi-  
té, ou plûtôt cette delicatesse n'est que dās  
le corps, & nullement dans l'esprit. Car le  
mot de vaisseau ne signifie là que le corps  
comme dans Saint Paul. Or la raison &  
l'experience nous apprennent que pour  
être delicat, l'on n'en est pas moins spiri-  
tuel ni moins raisonnable; & que ceux qui  
ont plus de force, n'ont pas toujourns plus  
d'esprit, plus de genie, ni plus d'adresse.  
La force d'esprit consiste dans des con-  
noissances claires & distinctes, & dans une  
forte persuasion des choses que l'on sçait;  
dequoi les femmes & tous ceux qui ont  
le corps delicat, ne sont pas moins capa-  
bles que les autres.

Les fausses idées que nous prenons  
dans le monde, des Dignitez & des Em-  
plois, donnent lieu à une difficulté assez  
specieuse, mais aussi facile à resoudre que  
les autres. Les hommes accōtumez à

a Gen. 21. 12. b Pourquoi Dieu a preferé les  
mâles aux femelles à l'égard des emplois pu-  
blics.

regarder les grands emplois avec des sentimens d'estime & souvent même avec admiration, parce que l'on y possède ordinairement les objets qui flattent la cupidité, ne manquent jamais d'y attacher l'idée qu'ils ont d'excellence & de noblesse, & de considerer ceux qui les remplissent comme superieurs en merite; au si bien qu'en honneurs & en richesses. De sorte que comme ils jugent de Dieu par eux-mêmes, ils lui donnent les mêmes regards qu'ils ont pour ceux qui sont élevez au dessus du commun, & s'imaginent qu'il a preferé les mâles aux femelles dans les Emplois Ecclesiastiques & Civils, par une estime particuliere qu'il a pour nôtre Sexe, & que cette estime est fondée sur la consideration des talens avantageux, dont il lui a plû l'honorer, & qui le rendent sans comparaison plus capable des grandes choses que les femmes.

Je ne sçai même si le préjugé du langage ne contribué point à cette opinion, & si les mâles ne croient pas aussi qu'ils approchent plus de Dieu & qu'ils en sont plus estimez, parce qu'ils le font parler comme eux, en disant qu'il est Roy, Seigneur, Pere, &c. & non pas Reine, Dame, Mere, &c. Les peintres y ont peut-être  
aussi

aussi beaucoup servi par leurs images. A force de voir Dieu représenté sous la figure d'un homme, on s'accoutume à le concevoir comme ayant quelque chose qui en approche. Il y a bien d'autres tours d'imagination dont peu de gens s'apperçoivent & dont nous sommes les Dupes.

Qu'on qu'il en soit, pour corriger ce qu'il y a d'erronée dans l'opinion que l'on a des emplois & de la grandeur du monde, il n'y a qu'à considérer qu'ils ne sont autre chose que certains regards ou certains états extérieurs établis par les hommes, & qui ne donnent qu'un nom nouveau à ceux qui en sont revêtus, sans les faire changer de nature, ni demander qu'ils soient d'un esprit plus excellent que les autres, mais seulement qu'ils ayent acquis les talens nécessaires pour en faire bien les fonctions. On les appelle quelquefois des dignitez, non pas que ceux qui les possèdent en soient plus dignes que d'autres, mais parce que l'on n'y devoit élever que ceux qui ont plus de mérite: Et l'on a eu raison de les nommer des rangs & des places honorables, pour montrer que ceux qui y entrent ne font que changer de situation, & que si l'on retranchoit les hon-

neurs & les émolumens qui les accompagnent, les plus grandes & les plus hautes reviendroient au niveau des plus petites & des plus basses. Enfin si l'on fait reflexion que c'est presque toujours la naissance, le bien & la fortune qui y font monter, & que tout le merite qui y est necessaire est un effet de l'éducation; on trouvera que c'est une illusion de moins estimer les femmes que les hommes, parce qu'elles n'y ont point de part.

POUR ce qui est de l'Écriture, bien loin de nous porter à croire que les dignitez rendent les hommes plus agreables à Dieu, elle nous avertit au contraire que les honneurs, l'autorité, la science & les richesses ne sont que neant & vanité devant lui, si elles ne sont soutenues par la vertu qui fait toute seule la vraye noblesse de l'ame à son égard. Il ne regarde point si l'on est mâle ou femelle, riche ou pauvre, Prince ou sujet, mais si l'on est juste ou pecheur, qui sont les deux seules differences sur lesquelles il estime & juge les hommes. Ce qui nous donne le premier rang dans le monde, nous donne quelquefois le dernier auprès de lui. On peut chasser les demons, faire des miracles, être Roy, Prophete, Sacrificateur, en un mot posseder

posséder tout ce qui attire l'estime & l'admiration des hommes, & être l'objet de la haine & de l'abomination de Dieu.

C'est être Roi à ses yeux que de le faire regner en nous-mêmes, en soumettant nôtre volonté à la sienne: Et c'est être Pontife & Sacrificateur que de nous offrir nous-mêmes à lui, cōme une hostie sainte & vivante, & de lui présenter sans cesse sur l'autel de nôtre cœur, des sacrifices de loüanges & de justice.

*b* Or il est certain que les femmes ont également part avec les hommes à cet ordre sacré, où l'on est en même temps Prêtre & Roi, où la dignité du Sacerdoce est royale, & la Royauté, sacerdotale, & où l'on est tout ensemble, le Sacrificateur, le Temple, l'Autel & la Victime, & où le premier rang ne se donne qu'au mérite & non au Sexe.

Enfin puis que l'Écriture nous apprend que les fēmes sont capables d'erreur & de vérité, de vice & de vertu, que Dieu les a faites à son image, qu'il les favorise, les punit & les recompense comme les hommes; qu'il ordonne de rendre honneur, de faire du bien, & de ne point faire de mal, aux uns & aux autres, c'est une marque



qu'il les estime également, & c'est une obligation indispensable pour nous, de suivre en cela son exéple & ses jugemens.

Que si l'on demande, pourquoi donc Dieu a toûjours preferé les mâles aux femelles, en ce qui regarde les fonctions publiques? on peut répondre en cela cōme dans toutes les rencontres où l'Écriture ne rend point raison de la conduite de Dieu, qu'il lui a plû d'en user de la sorte, ou bien que comme il dispose tout avec douceur, ainû qu'un bon pere qui n'a point d'autre interêt que celui de ses enfans, il veut bien se conformer à leurs idées & à leurs coûtumes, lors qu'elles ne sont point contraires à ses desseins.

Nous voyons en éfet, qu'en qualité de cause universelle, il suit ordinairement la disposition des causes particulières dās la Physique & dans la Morale; qu'ils s'accōmodent à notre temperament, à nos habitudes, à nos usages. Il a permis que ses Profètes aient parlé de sa conduite, comme s'il étoit susceptible de passion pour s'ajuster à la foiblesse des hommes qui ont de la peine à rien concevoir que sous des images grossieres & sensibles. Il a emprunté leur langage, leur stile, leurs proverbes. Il s'est expliqué par la bouche de  
Moïse

Moïse & d'Isaïe qui avoient été nourris à la Cour, tout d'une autre façon que par la bouche de Jérémie, qui avoit toujours demeuré à la campagne; & par celle de S. Jean avec une douceur & une simplicité bien différente des autres Apôtres.

LES Loix Judaïques étoient la plupart Nationales, c'est-à-dire fondées sur le génie & les coûtumes du peuple pour qui elles avoient été faites. On lui interdît l'usage de certains animaux à cause des maladies auxquelles il étoit sujet. On lui deffendit de prêter de l'argent à intérêt, parce qu'étant extrêmement avare & intéressé, les pauvres fussent demeurez sans assistance. La Loi du Talion qui permettoit de crever un œil à celui qui en avoit crevé un, celle qui laissoit aux maris la liberté de repudier leurs femmes, de ratifier ou de casser leurs vœux, étoient fondées sur la dureté du peuple Juif, cōme Jesus-Christ-même le lui fit entendre. Enfin la Loi de la charité qui renferme toutes les autres Loix, tous les Prophètes, & toute la Religion, est une Loi d'accommodement, de condescendance & de desintéressement, qui veut que nous soyons Juifs avec les Juifs, comme S. Paul l'a pratiqué. C'est pourquoi, comme les

mâles ont toujours été les maîtres, & les plus confiderez, on peut dire que c'est pour cela que l'Écriture ne parle que d'eux dans les généalogies qu'elle rapporte; que Dieu s'est revêtu de leur Sexe, qu'il a parlé comme eux, pris leurs titres de Roi & de Père, & adresse sa Parole aux deux Sexes sous les noms d'*homme, de juste, de pecheur de fils ou d'ennemis de Dieu*, qui selon l'usage de toutes les Langues comprennent également les hommes & les femmes.

Ainsi les Juifs, comme tous les Orientaux & les Romains, étans extrêmement jaloux de leur autorité & maîtres de leurs femmes, ce n'est pas une merveille que l'Apôtre suivant sa Politique toute Chrétienne, de s'accommoder à tout le monde, ait tant recommandé aux femmes la soumission & le silence, pour la tranquillité des familles, leur ayant recommandé de porter un voile, jusques à dire que c'est une honte & une ignominie contre la nature que de faire autrement.

Mais de peur que l'on ne s'imagine qu'il ait eu d'autre pensée. Examinons ses paroles. Après avoir proposé l'ordre que l'on pouvoit garder dâs les assemblées, & avoir apporté pour raison que c'est afin  
que

que toutes choses se fassent en paix & sans confusion, il ajoute, a que les femmes parmi vous se taisent dans les Eglises, parce qu'il ne leur est pas permis d'y parler, mais elles doivent être soumises, selon que la Loi l'ordonne. Que si elles veulent s'instruire de quelque chose, qu'elles le demandent à leurs maris lors qu'elles seront dans leurs maisons. Car il est honteux aux femmes de parler dans l'Eglise. Dans l'Epître à Timothée il dit presque la même chose en ces termes. *b* Que les femmes se tiennent en silence, & dans une entière soumission, lors qu'on les instruit. Je ne permets point aux femmes d'enseigner ni de dominer sur leurs maris; mais je leur ordonne de demeurer dans le silence. Car Adam a été formé le premier & Eve en suite. Et Adam n'a pas été séduit, mais la femme aiant été séduite est tombée dans la désobéissance. Cela signifie-t-il que les femmes sont moins capables d'enseigner & de gouverner que les hommes? L'Apôtre ne parle point de toutes en general, mais seulement de celles qui sont engagées dans le mariage, dont la conduite, qui est la plus importante de toutes celles dont on peut être chargé,

est la seule chose qui les puisse éloigner de l'application aux sciences & aux emplois. C'est pourquoi il dit à la fin du même chapitre qu'elles travailleront à leur salut par l'éducation de leurs enfans.

*Il est honteux que les femmes parlent dans l'Eglise, comme il est honteux qu'elles aient la tête découverte, & que les Laïcs parlent dans l'Eglise où la coûtume les oblige au silence. Qu'elles demandent en particulier à leurs maris ce qu'elles voudront sçavoir.* Le Cōseil est excellent pour éviter la confusion qui ne manqueroit pas d'arriver, si tout le monde vouloit parler dans l'Eglise. Et il seroit à souhaïter que les maris eussent assez de vertu & de lumière pour servir de Maîtres & de Directeurs à leurs femmes, & qu'elles s'en voulussent contenter. Mais cela n'empêche pas que le mari ne doive aussi consulter sa femme quand elle a plus de lumière que lui.

*IE ne permets point à la femme d'enseigner ni de dominer sur son mari.* Il ne tient donc qu'à la permission & non pas à la capacité. Il n'est pas permis non plus à tous les hommes, quelque sçavans qu'ils soient, d'instruire publiquement. Mais si les femmes peuvent connoître la verité,

&

& l'enseigner à leurs enfans, à leurs domestiques, à leurs maris, à leurs communautés en particulier; il n'y a que la coutume qui les empêche de le faire en public; l'un n'est pas plus difficile que l'autre. Pour ce qui est de dominer, les Chrétiens ne le doivent pas faire entr'eux, ni à plus forte raison les femmes à l'égard de leurs maris, la coutume leur étant moins favorable. Mais cela ne les exclud pas du gouvernement.

*ELLES doivent garder le silence, parce qu'Adam a été créé le premier, & qu'il n'a pas été séduit comme Eve. Ce n'est donc pas parce qu'elles sont femmes, & que leur Sexe est moins propre à parler que le nôtre. Si c'eût été la pensée de S. Paul, il n'eût pas manqué de le dire, comme la meilleure raison pour obliger les femmes au silence; Et comme dit S. Gregoire de Nazianze, si Eve a péché, Adam a péché aussi de la même façon, L'un & l'autre ont été trompez par le serpent, & il ne faut pas croire que la femme ait eu plus de foiblesse, & que son mari ait fait paroître plus de force. Comme S. Paul reconnoît que le péché est entré dans le monde par le premier homme; quand il dit qu'Eve qui a été séduite, sa pensée est.*

qu'Eve a été trompée par le Démon immédiatement, & qu'Adam l'a été par son moien. Mais qu'est-ce que tout cela fait à l'Egalité des Sexes? Ce ne sont point des raisons essentielles dont se sert l'Apôtre pour s'accommoder à la coutume, mais de simples convenances, tirées d'une Histoire éloignée, & d'un fait personnel, qui pourroit aussi servir contre les hommes. Car si le premier avoit été créé après la femme & pour la femme, qu'il eût été seduit immédiatement, comme cela n'étoit nullement impossible, & que depuis ce temps-là les hommes eussent été sous la puissance des femmes; pour les entretenir dans la soumission, on leur diroit de même, qu'ils ne doivent point dominer sur leurs femmes, mais leur obéir, & leur demander avec crainte & respect ce qu'ils veulent sçavoir. Des raisons de cette nature ne prouvent rien quand on examine les choses à fond, n'y ayant rien qu'elles ne puissent ruiner ou établir.

C'est ainsi qu'il faut répondre à ceux qui se prévalent de ce que dans l'ancienne Loi les femmes payoient une fois moins que les mâles pour le rachat de leurs vœux, & qu'il n'y avoit que ceux-ci qui fussent appellez premier-nez, & offerts à

Dieu.

Dieu, comme lui étant plus agréables. Car 1°. Les femmes pouvoient payer une fois plus que les mâles & être consacrées à Dieu, s'il l'eût ainsi ordonné. 2°. Comme cela ne se pratique pas dans la Loi nouvelle, c'est signe que ce n'étoit qu'un régleme[n]t de discipline, non plus que l'éloignement où les femmes sont à l'égard des Charges Ecclésiastiques. 3°. C'est un témoignage de faveur d'exiger moins d'une personne que d'une autre pour sa rançon. 4°. L'Écriture nous apprend que l'offrande des premier-nez avoit été ordonnée de Dieu au peuple Juif, afin qu'il se souvint du massacre des premier-nez d'Égypte, fait pour le retirer de ce pays-là.

L'Écriture ne nous dit point pourquoi quelques Justes de l'Ancien Testament ont eu plusieurs femmes. On ne voit pas qu'Adam qui a commencé le monde, ni que Noé & ses enfans qui l'ont réparé, en aient eu chacun plus d'une. Le mode étoit déjà peuplé lors que Jacob épousa Lea & Rachel, & qu'il usa de leurs servantes. Si la vie du celibat est plus tranquille & plus heureuse que celle du mariage, si la continence, comme l'enseigne Jésus-Christ, est

à Exod. 12.



un don du Ciel, il est difficile de croire que c'en soit un d'avoir plusieurs femmes, ni par consequent que Dieu ait voulu témoigner par là qu'il aime plus un Sexe que l'autre.

Mais enfin, dit-on, si les Sexes sont égaux & partant également estimez de Dieu, & capables des grandes choses, ce seroit la dernière injustice dans les hommes de n'en pas faire de part aus femmes. Et les Prophetes & les Apôtres n'eussent pas manqué de prêcher contre un désordre si universel & si ancien.

ON ne scauroit le prendre plus mal. Il est vrai que c'est une marque d'ignorance ou de préjugé dans les hommes de croire qu'ils ont plus de perfection que les femmes; c'est une sottise vanité de les mépriser, parce qu'elles sont dans la dépendance, & c'est une tyrannie de les traiter avec empire, & de faire des loix avantageuses pour nous & désavantageuses pour elles. Mais ce n'est nullement une injustice de ne les pas appeller au partage de ce que nous possédons. Car outre que les emplois, par exemple, sont des Charges onéreuses, quand on les considère sainement; comme ils n'appartiennent pas plus à un Sexe qu'à l'autre, tous deux les pouvant

remplir, & n'étant pas nécessaire pour le bien de la Société qu'ils soient mi-partis entre les hommes & les femmes, il est indifférent qui des uns ou des autres les possèdent, pourvu que ceux qui les ont entre les mains n'en abusent pas: De même qu'encore que toutes les familles d'un Etat puissent avoir la couronne, ce n'est pas une injustice qu'elle soit affectée à une famille particulière; ni que la liberté, les honneurs & les richesses soient partagées inégalement entre les hommes, n'y ayant que l'abus de ces choses qui soit contraire à l'égalité.

AINSI, bien loin que la Religion qui est le lien le plus étroit & le plus saint de la Société, condamne ces sortes d'établissements, qu'au contraire elle les approuve & les sanctifie, & en même temps qu'elle maintient une inégalité apparente, elle conserve l'égalité véritable par la loi de la charité qui oblige ceux qui ont quelque avantage particulier de le considérer comme un bien dont ils ne sont que les œconomes, pour en faire part aux autres, comme à leurs propres frères. C'est pourquoi il n'a pas été nécessaire que les Prophetes, les Apôtres & les Saints parlassent en aucune façon contre l'inégalité des biens,

mais seulement contre les abus qui en pourroient arriver. Ce qu'ils ont fait si hautement en déclamant contre l'injustice, & en établissant les maximes de la charité Chrétienne.

C'est faute de bien entendre ces maximes, & de sçavoir que la charité est le fondement de nôtre perfection, de nôtre noblesse & de nôtre mérite à l'égard de Dieu que quelques uns se sont imaginez, que l'Écriture donne lieu de croire que les femmes sont plus portées & plus sujettes au mal que les hommes. Car l'Écriture nous proposant à tous sans distinction, la vertu & la recompense; Elle nous apprend en même temps que nous en sommes tous également capables, & par conséquent également dignes de l'amour & de l'estime de Dieu.

Pour en mieux juger il faut prendre la chose dans son principe, & considerer qu'il y a deux sortes de vertu, l'une de nature & l'autre d'établissement ou de coutume. La première consiste d'as l'usage de nous-mêmes, de nos puissances, de nôtre corps & de nôtre Esprit, & de tout ce qui nous environne, conformément à la

*a Que selon l'Écriture les femmes ne sont pas plus sujettes au vice que les hommes,*

raison

raison, sans avoir égard à la manière dont les hommes ont pû régler cet usage. Par exemple, c'est être sobre, selon la nature & la raison, que de prendre des alimens dans la quantité & la qualité proportionnée à nôtre âge, à nôtre temperament, à la disposition où nous sommes, & c'est pecher contre cette vertu que d'en user autrement.

La vertu d'établissement consiste dans l'usage des choses, selon les loix, les pratiques & les coûtumes établies dans le lieu où l'on se trouve. Et le vice opposé, c'est lors qu'en presence des hommes & sans nécessité ni dispense on contrevient à l'usage. Or les femmes n'étant pas moins capables que les hommes de se connoître elles-mêmes, comme on l'a fait voir ailleurs, en traittant de la connoissance de soi-même, elles peuvent pareillement se servir de toutes choses avec raison, pour la conservation du corps & pour la perfection de l'esprit, ce qui fait la vraie vertu. L'on ne peut nier qu'elles soient moins sujettes que nous à quantité de déreglemens & de crimes; qu'elles observent les coûtumes les plus indifferentes, jusques au scrupule, ni

qu'elles ayent toujourns passé avec justice pour avoir plus de pieté, plus de courage & de zéle dans la Religion que les hommes.

Quoy qu'à considerer le vice & la vertu selon la nature, une même action, dans les mêmes circonstances, ne soit pas plus digne de loüange ou de blâme en une personne & dans un Sexe que dans l'autre, neanmoins la coütime tourne les choses autrement ; & fait que l'excez du vin, par exemple, qui doit être également choquant par tout où il se trouve, parce qu'il est également contraire aux loix de la nature & de la raison, choque plus dans les gens d'une certaine condition, comme dans les Magistrats, parce que l'on n'est pas si accoütumé à les y voir tomber.

CETTE maniere d'être touché des choses, & d'en juger suivant les impressions de la coütime, est celle dont on a toujourns usé à l'égard des femmes. Car quoi qu'elles aient droit de penser, de parler, d'agir, de regarder comme les hommes, le caprice & l'usage, veulent que la plûpart des choses permises à ceux-ci, soient entièrement défenduës aux autres ; & que, par exemple, la colere & l'yvrognerie

gnerie ne blessent que foiblement dans les hommes, au lieu qu'elles font horreur dans les femmes.

QUAND il seroit vray qu'elles seroient plus sujettes aux passions, on ne pourroit pas en tirer de consequence qui leur fût desavantageuse. Parce que les inclinations, les temperamens & les passions sont des instrumens dont l'ame peut faire tantôt un bon, tantôt un mauvais usage, selon l'occasion & la maniere de les employer: Et s'il y a des rencontres où il est dangereux de suivre les mouvemens de la colere, il y en a d'autres où il est bon de les suivre avec prudence, pour nous garantir des maux qui nous attaquent.

Il y a dans nos inclinations une certaine compensation de bien & de mal qui les rend presque toutes égales. Par exemple, l'inclination à l'amour que chacun excuse ou condamne selon qu'il a l'imagination tournée, est ordinairement accompagnée de douceur, d'enjouement, de complaisance, de liberalité, de franchise, qui sont des qualitez qui ne se trouvent pas de la même façon dans les autres temperamens.

Il faut encore se ressouvenir que le

vulgaire, ne garde presque jamais de moderation dans ses jugemens ni dans ses discours, se laissant toujours aller à l'exageration & à l'hyperbole, & faisant des propositions generales sur cinq ou six exemples particuliers. Si un homme est liberal, on dit qu'il est magnifique, s'il est ménager & prudent, on l'accuse d'être vilain & avare. Il suffit de connoître cinq ou six personnes d'un même país, d'une même Societé, d'une même condition qui pratiquent quelque vertu, ou qui aient quelque défaut veritable ou imaginaire, pour l'attribuer à tous leurs semblables.

Cette maniere est tres-ordinaire aux Poëtes, aux Orateurs, aux Grecs & aux Peuples d'Asie, dont les Juifs faisoient autrefois partie. C'est pourquoi si l'Ecriture parle des défauts des femmes avec des termes plus forts que de ceux des hommes, c'est en suivant la maniere dont on en parle vulgairement, dont on leur permet d'agir, & dont la coutume & le préjugé nous fait considerer leur conduite.

Ce qu'il y a de plus fort contre elles se tire du livre des Proverbes & de celui de l'Ecclesiastique, dont voici les endroits

droits les plus remarquables, auxquels on peut aisément rapporter tout le reste. J'ay cherché par tout de la raison & de la sagesse. Je n'en a ay trouvé en aucune femme, & qu'en un seul homme entre mille.

b La malice des hommes n'est rien en comparaison de celle des femmes.

c Il n'y a point de colere comparable à la leur.

d Il vaudroit beaucoup mieux demeurer avec un lion & un dragon qu'avec une méchante femme, & dans une terre désolée & abandonnée e qu'avec une femme sujette à quereller & à se mettre en colere.

f La méchante langue d'une femme est à un homme paisible ce qu'est une montagne sablonneuse aux pieds d'un vieillard.

g La jalousie d'une femme perce l'ame de douleur & la remplit de tristesse; c'est un feu qui se fait sentir sans cesse.

h Ne donnez point de pouvoir sur vous à une femme, de peur que s'étant une fois renduë la maîtresse de vôtre esprit, vous n'en receviez de la confusion...i Quand les femmes ont une fois pris l'autorité &

a Ecclesia. 7. 29. b Eccl. 25. 26. c 25. d 16. 25. e Prov. 21. 19. f Eccl. 25. 27. g 26. 8. h 9. 2. à 25. 30.



*L'avantage elles deviennent fâcheuses à leurs maris.*

*k Qui est-ce qui pourra trouver une femme forte.*

*Ce qui grossit les mauvaises idées que l'on se forge sur ces passages, c'est la manière dont l'Écriture parle aux hommes pour les détourner des désordres qu'ils pourroient commettre avec les femmes.*

*l Prenez-garde, dit-elle, de vous laisser surprendre à leurs artifices... m Ne vous trouvez point parmi elles.*

*n Le peché a commencé par les femmes, & elles sont cause de la mort de tous les hommes... o L'iniquité de l'homme vient de la femme, c'est pourquoi l'iniquité d'un homme est meilleure qu'une femme qui fait bien.*

*p Ne regardez point le visage d'une fille, de peur que sa beauté ne devienne pour vous un sujet de chute & de scandale.*

*q Détournez vos yeux de dessus une femme qui s'est parée. r La beauté des femmes a causé la ruine de plusieurs, en allumant dans leur ame le feu impur de la concupiscence.*

*k Prov. 31. 10. l Prov. 5. 2. m Eccl. 42. 12. n 25. 33. o 42. 13. p 9. 5. q 8. r 9.*

¶ *Le vin & les femmes sont capables de faire apostasier les sages mêmes, comme il est arrivé à Adam, à Samson, à David & à Salomon.*

¶ *Il est bon que l'homme ne touche aucune femme.*

¶ *Ceux qui suivent l'agneau par tout où il va, ce sont ceux qui sont vierges, & ne se sont point souillés avec les femmes.*

Là dessus, comme l'Écriture ne dit rien de semblable aux femmes pour les détourner des hommes, on se les représente comme si elles étoient la cause de tous les dereglemens du monde, & qu'elles n'eussent été faites que pour servir au Demon à pervertir nôtre Sexe.

Pour bien juger de la force de tous ces passages, il y faut faire quelques réflexions. 1<sup>o</sup> Les Proverbes & l'Ecclesiastique sont des livres de Morale où l'on ne parle point des inclinations particulières des hommes, mais de leur conduite, selon la coûtume, l'habitude & l'éducation, qui nous portent souvent à des actions contraires à nos inclinations. 2<sup>o</sup> Comme ces livres semblent n'être adressez qu'aux hommes, & presque point aux femmes, on les doit considerer comme des avis

¶ 19. 2. 1. I. Cor. 7. 1. v. Apoc. 14. 4.

qu'un pere sage & éclairé donne à son fils, où il lui marque ce qu'il doit observer & éviter avec les femmes. Mais il faut prendre garde qu'il n'en parle que selon ce qu'il en a découvert par sa propre expérience, puis qu'il dit qu'il *a cherché de la sagesse, &c. & qu'il n'en a point trouvé, &c.* Ainsi on ne doit pas prendre à la rigueur ni entendre de tout le Sexe ce qu'il dit des femmes, mais moralement, & de quelques-unes.

Lors qu'il dit qu'il n'a point trouvé de sagesse parmi les femmes, il parle d'une sagesse accomplie, qui vient moins du naturel que de l'étude & de l'expérience, que les femmes n'ont pas comme les hommes, particulièrement celles des Juifs qui étoient bien plus contraintes que celles des Europeens. Et ce n'est pas un grand avantage pour les hommes qu'entre mille, il s'en trouve un qui soit sage.

Si les hommes souffroient de la malice, de la colere & de la jalousie des femmes, comme elles en souffrent des hommes, on pourroit prendre à la lettre ces paroles, *Il n'y a point de malice, de colere, ni de jalousie comparable à celle d'une femme.* Si on les veut entendre d'une pente & d'un pouvoir naturel de faire beaucoup de

de mal; nous dirons que par consequent elles peuvent faire beaucoup de bien, les puissances & les moyens qui servent à l'un pouvant aussi servir à l'autre, le dessein, l'intention, & la maniere d'en user, faisant le vice & la vertu. Mais le sens naturel de ces paroles est peut-être que ces passions, ces défauts éclatent & choquent davantage dans les femmes, ou bien parce qu'elles n'y tombent pas si souvent, ou parce que l'on ne veut pas qu'ils leur soient autant permis qu'à nous; ou enfin parce qu'elles portent leur ressentiment beaucoup plus loin; à cause que la maniere dont on les élève, les rendant beaucoup plus sensibles que nous à plusieurs choses; quand elles ont une fois franchi les bornes étroites de la bien-seance où on les renferme, elles font plus d'efforts pour se délivrer de ce qui leur est contraire.

QUAND l'Ecclesiastique nous avertit de ne pas donner de pouvoir sur nous à une femme, il ne parle que d'un pouvoir aveugle & temeraire que la débauche & la lâcheté leur peut donner: Etant certain qu'il ne faut s'assujettir de la sorte ni aux femmes ni aux hommes, & que ceux qui se laissent ainsi gouverner,

s'abandonnent pour l'ordinaire à des gens, ou mal reglez, ou interessez, qui abusent de la credulité d'autrui: mais il ne parle point du pouvoir & de l'autorité qui a pour objet la conduite d'une famille ou d'un Royaume; l'Histoire sacrée & profane nous aprenant qu'il y a eu quantité de femmes qui ont gouverné avec beaucoup de sagesse, leurs maris, leurs familles, des Societez & des Etats entiers.

QUAND il leur seroit ordinaire de mal user du pouvoir qu'elles ont entre les mains, elles ne feroient que suivre l'exemple des hommes: outre que lors qu'on n'est pas accoutumé à commander, qu'on n'a pas été élevé pour cela, & qu'on ne s'y attend pas, on est en danger de s'ébloüir.

LORS que quelqu'un voulant rabaisser le merite des femmes, leur dit, *qu'un homme injuste est meilleur, & plus estimable qu'une femme qui fait du bien*, on peut lui demander à lui-même la solution d'une absurdité grossiere dont il charge l'Ecriture, & lui faire voir son ignorance ou sa malice, en lui montrant que ce passage est tronqué. Car il y a, *un homme injuste est meilleur qu'une femme qui fait du bien, & qui cause de la confusion & de*  
Pop-

*Opprobre.* C'est-à-dire, que les faveurs d'une femme artificieuse, qui a dessein de tromper, sont plus à craindre qu'une injustice ouverte.

Cela nous montre comme l'on abuse indignement de l'Écriture Sainte, en lui faisant dire tout le contraire de son véritable sens. On le voit encore dans l'employ ordinaire de ces paroles, *qui est-ce qui trouvera une femme forte?* Comme si l'Écriture vouloit signifier par là, qu'il est extrêmement rare d'en trouver. Mais ce n'est nullement sa pensée. Le dernier chapitre des Proverbes d'où ces paroles sont prises contient les instructions que le Roy Salomon reçut de sa mere; qui après quelques avis, lui dit de quelle maniere il doit chercher une femme, & commence à lui marquer les qualitez qu'elle doit avoir, en s'écriant; *Qui est-ce qui trouvera une femme forte? C'est un bien si estimable, qu'il n'y a rien au monde qui en puisse égaler le prix.* Et elle continuë en suite de lui décrire les avantages qu'une femme de cette sorte peut apporter dans sa famille. Lors que l'on veut changer cette expression figurée en une autre expression qui soit simple & sans interrogation, & qui ait une liaison naturelle avec ce qui

precède & ce qui suit, il faut nécessairement la recevoir en ces termes. *Celui qui trouve une femme forte, trouve un bien inestimable, &c.*

QVOY qu'il en soit, il y a trois ou quatre considerations qui contrebalaencent tout ce que l'on peut tirer de l'Écriture contre nous.

1. Elle ne parle point de toutes les femmes.

2. Elle en dit du moins autant de bien que de mal. *a Vne bonne femme fait le bonheur de son mari, & une femme forte & genereuse sa principale joye b Vne femme de vertu & de bon sens, est un bien & une grace qui vaut mieux que tous les thresors du monde: & celle qui aime son mari vaut autant qu'une Couronne & un Royaume. Celle. c qui est sage & prudente édifie sa maison. Le pauvre gemit où il n'y a point de femme. &c.*

3. Tout ce qu'elle dit de mal touchant les hommes, surpasse autant ce qu'elle en dit des femmes, que l'on croit que nôtre Sexe est plus excellent que le leur.

4. Et ce qu'elle dit contre les femmes se peut aussi justement appliquer aux hô-

*a Ecclesi. 26. 7. b Prov. 12. 14. c Ecclesi. 26.*

mes en substituant le mot d'homme à celui de femme. En effet, une Mere qui voudroit instruire sa fille, ne pourroit-elle pas lui parler de cette sorte. *Ma fille, ne vous trouvez point parmi les hommes; ne vous laissez point surprendre à leurs artifices, à leurs promesses & à leurs cajoleries. Souvenez-vous que le peché a commence par eux & qu'ils sont cause du malheur de toutes les femmes; que l'iniquité de la femme vient de l'homme; & que le mal que fait une femme est preferable au bien que peut faire un homme. Ne vous arrêtez point trop à considerer la beauté, la bonne mine, ni tout ce qui donne de la grace aux hommes, de peur que cela n'allume en vous le feu de la convoitise & ne vous soit un sujet de chute & de scandale, comme à tant d'autres de votre Sexe que je pourrois vous nommer, & qui étoient auparavant extrêmement sages & vertueuses. Eloignez-vous donc de la compagnie des hommes autant qu'il vous sera possible. Il vous sera toujours plus avantageux de n'avoir nul commerce avec eux, non pas même par le mariage; & sçachez que celles qui suivent l'agneau par tout où il va, ce sont celles qui sont vierges & ne se sont point souillées avec les hommes.*

*Neantmoins comme je ne pretens pas for-*



cer votre inclination, si elle vous porte à vouloir un mari, songez à le bien choisir. Car il est entierement rare d'en trouver un bon. C'est un present que vous ne devez attendre que du Ciel. Un homme de vertu & de bon sens, & qui aime sa femme, est pour lui un sujet continuel de joye & de consolation & est plus à estimer qu'une couronne & que tous les thresors du monde.

Mais au contraire, c'est le dernier malheur pour une femme, d'avoir un mari sujet aux disputes, à la colere, & à la jalousie. Il vaudroit mieux demeurer dans les deserts avec les Tigres, les dragons & les bêtes les plus farouches. C'est comme un toit qui dégoute continuellement au milieu de l'hiver, & un vent rude & fâcheux qui grōde sans cesse. C'est pourquoi pensez y bien.

S'il vous arrive d'avoir des enfans, prenez un soin particulier de les garantir du vice. Les garçons demandent vne garde & vne exactitude tres grande, de peur qu'ils n'échappent & ne se perdent: Et pour peu que vous y voyiez d'ouverture, redoublez votre vigilance & vos soins, de crainte qu'ils ne se laissent aller à la premiere occasion: Et vous ne pourrez rien faire de mieux pour votre repos, & pour leur avantage, que de leur donner une femme qui

ait de l'esprit & de la vertu ; pour les retenir par sa modestie & par sa douceur dans de justes bornes où ils ont bien de la peine à demeurer.

POUR satisfaire à tout ce que l'on peut avoir dans l'esprit, sur le sujet du commerce de Sexe entre les hommes & les femmes, il faut considérer qu'ils sont à l'égard les uns des autres, comme tout le reste des biens, dont on peut faire un bon & un mauvais usage, & dont l'abus retombe sur celui qui le commet, sans diminuer le prix ni l'estime de la chose dont on abuse. Ainsi, quoi que les hommes puissent mal user des femmes, & se perdre à leur occasion, ce n'est non plus la faute des femmes, à regarder simplement l'usage, que c'est la faute des richesses qui causent le malheur d'un prodigue ; ou de tout autre qui ne sçait pas s'en servir. On peut dire même, que si l'on regarde sincèrement la manière dont les femmes contribuent à la perte des hommes, & les hommes à celle des femmes, il faudra avouer que presque tout le mal est de notre côté. En effet, quoi que les femmes aient du moins autant de besoin des hommes que les hommes en ont d'elles, néanmoins elles ont plus de force pour

ne le point faire paroître. Ce sont les hommes qui les recherchent, qui les sollicitent & les pressent: Et l'on dit ~~et~~ quand elles se rendent, que c'est plûôt pour se délivrer des importunités qu'on leur fait, ou pour reconnoître les services & les soins qu'on leur a rendus, l'amour & l'estime qu'on leur témoigne, que pour satisfaire un desir qui leur est aussi naturel qu'à nous. C'est donc proprement les hommes qui font paroître en cela de la foiblesse, ce sont eux qui abusent les femmes, qui les corrompent, les perdent & les entraînent dans le precipice avec eux.

CE ne fut point Dalila qui alla chercher Simfon; ce fut lui qui alla chercher cette Dame. Et lui qui avoit eu la force de déchirer des lions, de défaire lui seul ses ennemis au nôbre de mille, lui, dis-je, eut la foiblesse de se laisser vaincre par les caresses d'une femme, & l'imprudence de lui découvrir un secret dont dépendoit sa liberté & sa vie.

BETHSABE'E ne songeoit à rien moins qu'à David, lors que ce Prince, qui avoit été touché de sa beauté, l'envoya querir chez elle; & ce fut de son propre mouvement qu'il fit exposer Vrie mari de cette Dame, n'ayant pû l'obliger à retourner chez

chez lui pour couvrir par ce moyen les suites de l'adultere qu'il avoit fait commettre à sa femme.

SONT-CE les femmes que Salomon a aimées, ou Salomon lui-même que l'on doit accuser de la dépravation de son esprit, lui qui avoit été selon le cœur de Dieu, qui en avoit receu tant de biens & de sagesse, lui enfin qui n'ignoroit pas la deffense *a* que Dieu avoit faite autrefois à son peuple d'avoir commerce avec les femmes étrangères.

NOUS n'avons qu'à consulter l'Ecriture pour sçavoir lesquels ont été les plus criminels aux yeux de Dieu, ou des femmes qui se sont laissées corrompre, ou des hommes qui les ont corrompues. Encore que Berhsabée fût coupable d'avoir manqué de fidelité à son mari; *b* ce fut néanmoins à David seulement que Dieu reprocha le crime, ce fut à luy seul qu'il envoya le Prophete Nathã; ce fut lui qui en fit penitence; toute la peine rétomba sur lui, & ce fut pour le punir que l'enfant qui vint de son adultere fut frappé de mort. L'Ecriture ne dit pas un mot contre les femmes étrangères dont Salomon devint amoureux. *c* *Le Seigneur*, dit-

*a* Exod. 36. *b* Rois 2. 12. *c* Rois 3. 11.

elle, entra en colere contre\* Salomon, parce qu'il s'étoit éloigné du Seigneur le Dieu d'Israël. Et elle nous marque que Dieu pour le punir de sa faute, lui suscita des ennemis, & divisa ses Etats.

AINSI, quand on reproche aux femmes que ce sont elles qui nous corrompent, elles peuvent répondre que c'est nous au contraire, qui sommes cause de leur corruption & de leurs desordres; que ces hommes qui s'attribuent la prééminence du Sexe, n'ont point de honte de devenir leurs esclaves, & de se reduire aux bassesses les plus indignes pour obtenir d'elles qu'elles satisfassent leur passion; que ces hommes qui se vantent d'avoir plus d'esprit, plus de force & plus de courage que les femmes, en ont assez peu pour ne pas découvrir leurs artifices, & pour se laisser vaincre par de si foibles attrait; que si l'Écriture dit tant de choses aux hommes pour les éloigner du mal qu'ils peuvent commettre avec les femmes; ce n'est pas qu'elle estime moins les femmes: c'est au contraire parce que connoissant la foiblesse des hommes, elle a crû les devoir soutenir par de fortes exhortations, n'ayant rien dit de semblable aux femmes, parce qu'elles ne succombent pas si aisément. Enfin si Dieu ne s'est pas

servi d'elles dans les fonctions Publiques, Civiles ou Ecclesiastiques ; c'est que les hommes ayant causé tous les maux de la Société, & les femmes n'ayant rien fait qu'à leur exemple, il étoit juste qu'ils servissent à les reparer, Dieu voulant tirer le remede de la cause même du mal.

VOILA les reflexions necessaires pour l'éclaircissement des Passages que l'on croit être contraires à l'opinion de l'Egalité des Sexes, & pour faire utilement la comparaison dont on a parlé d'abord.

POUR ce qui est du Traité de l'Excellence des hommes, il le faut lire comme s'il venoit d'une main inconnuë & zélée pour la gloire de nôtre Sexe, afin de mieux reconnoître si l'Auteur ne s'est point flatté lui-même en affoiblissant les preuves de ses Adversaires; & s'il a dit contre les femmes tout le mal que l'on en peut dire publiquement. Car les invectives sônt la voye ordinaire de les attaquer, en exagerât leurs défauts, rejetant sur tout le Sexe ce qui se void en quelques unes, & leur est commun avec les hommes & attribuant à l'inclination ce qui n'est qu'un effet de la coûtume, de l'éducation & de la maniere dôt elles sont considerées, & dont elles se considerent elles-mêmes.



*Extrait du Privilege  
du Roi.*

**P**AR Lettres Patentes de sa Majesté, données à Paris le sixième Juillet 1690. Signées par le Roi en son Conseil, Des - vieux. Il est permis au Sieur P. de faire imprimer un Livre intitulé, *Discours Physique & Moral de l'Egalité des deux Sexes, où l'on voit l'importance de se défaire des Préjugés, durant le tems & espace de dix années, à compter du jour que le Livre sera achevé d'imprimer: & défenses sont faites à tous Libraires & autres personnes de l'imprimer ou faire imprimer, à peine de mille livres d'amande, de confiscation des Exemplaires, & de tous dépens, dommages & interêts, comme il est plus au long porté par lesdites Lettres.*

*Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs le 26. Juillet. 1690.*

Signé THIERRI, Syndic.

Ledit

Ledit Sieur P. a cedé le droit du  
present Privilege à JEAN DUPUIS  
Libraire de Paris, suivant l'accord fait  
entre eux.

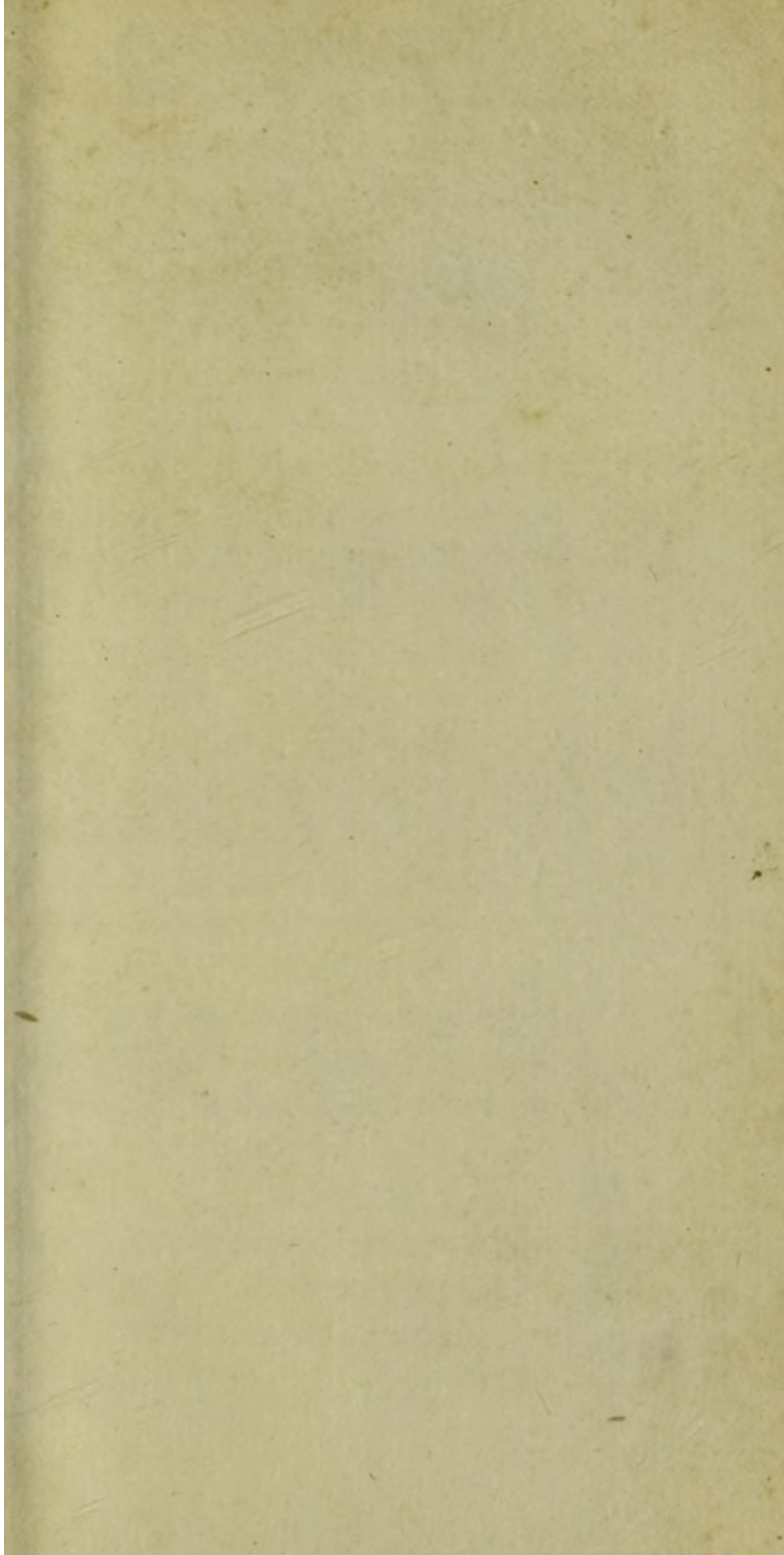
*Achevé d'imprimer pour la première  
fois, le premier jour d'Août 1690.*

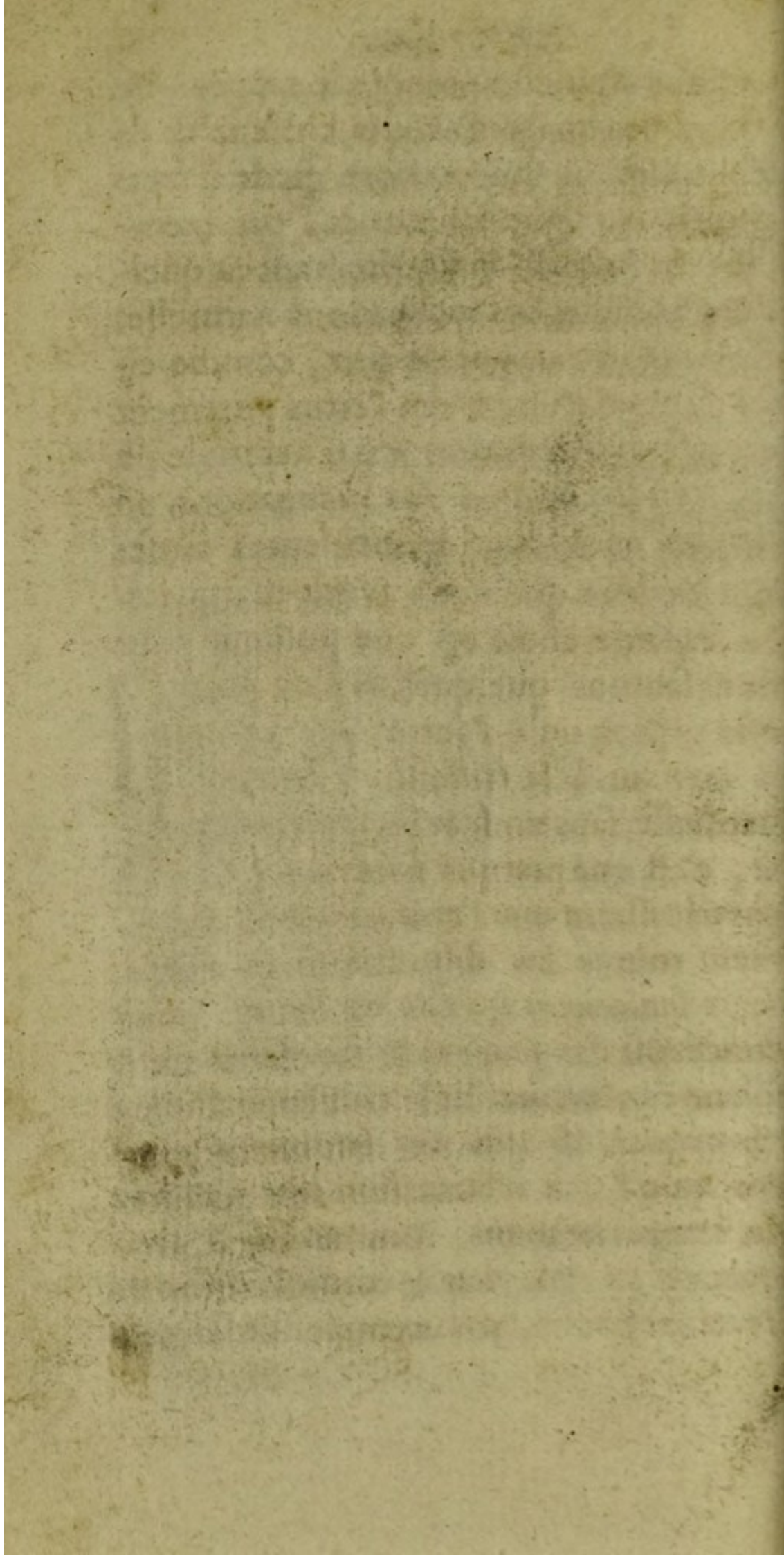
Les Exemplaires ont été fournis au  
desir du Privilege.

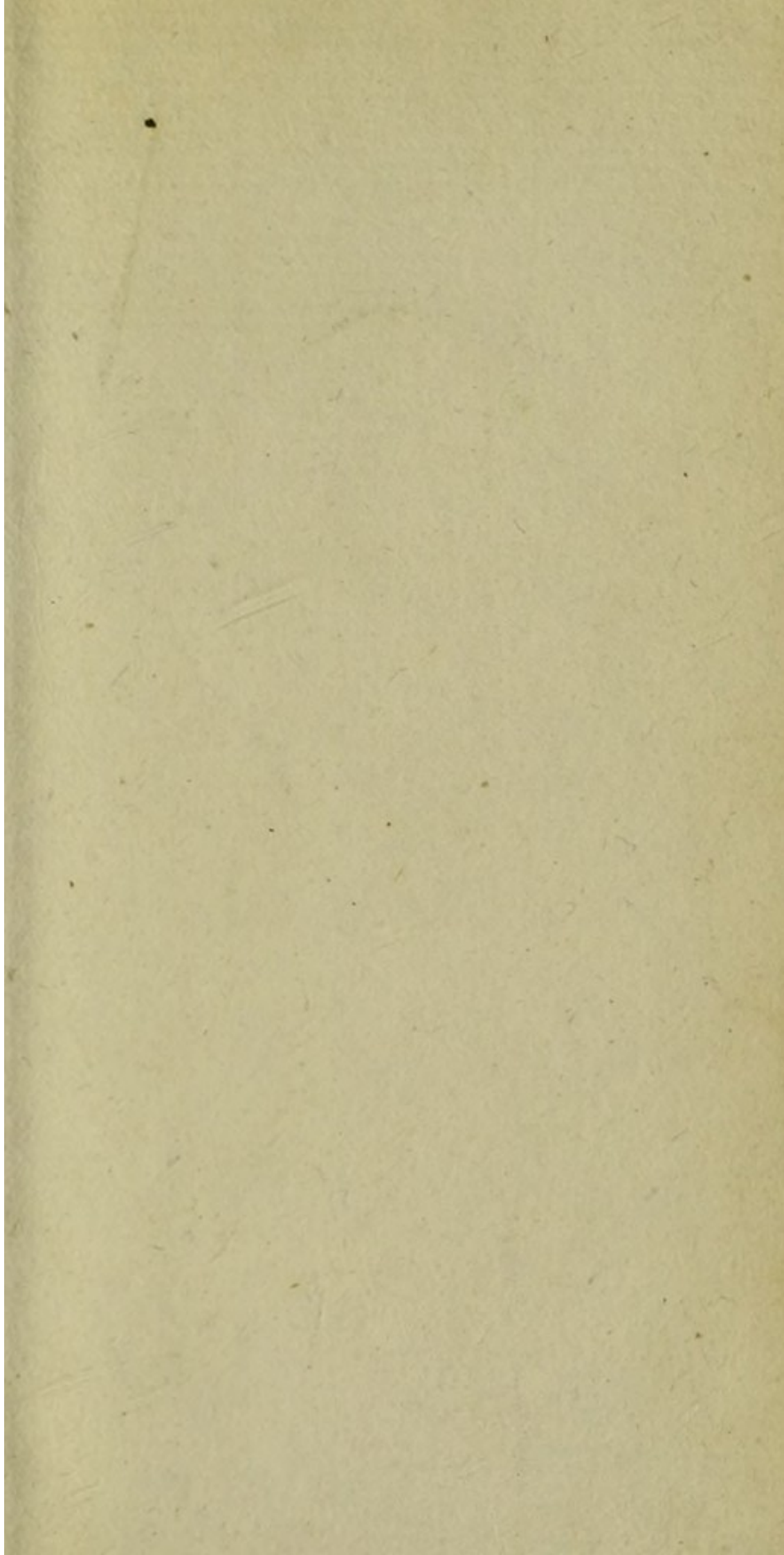


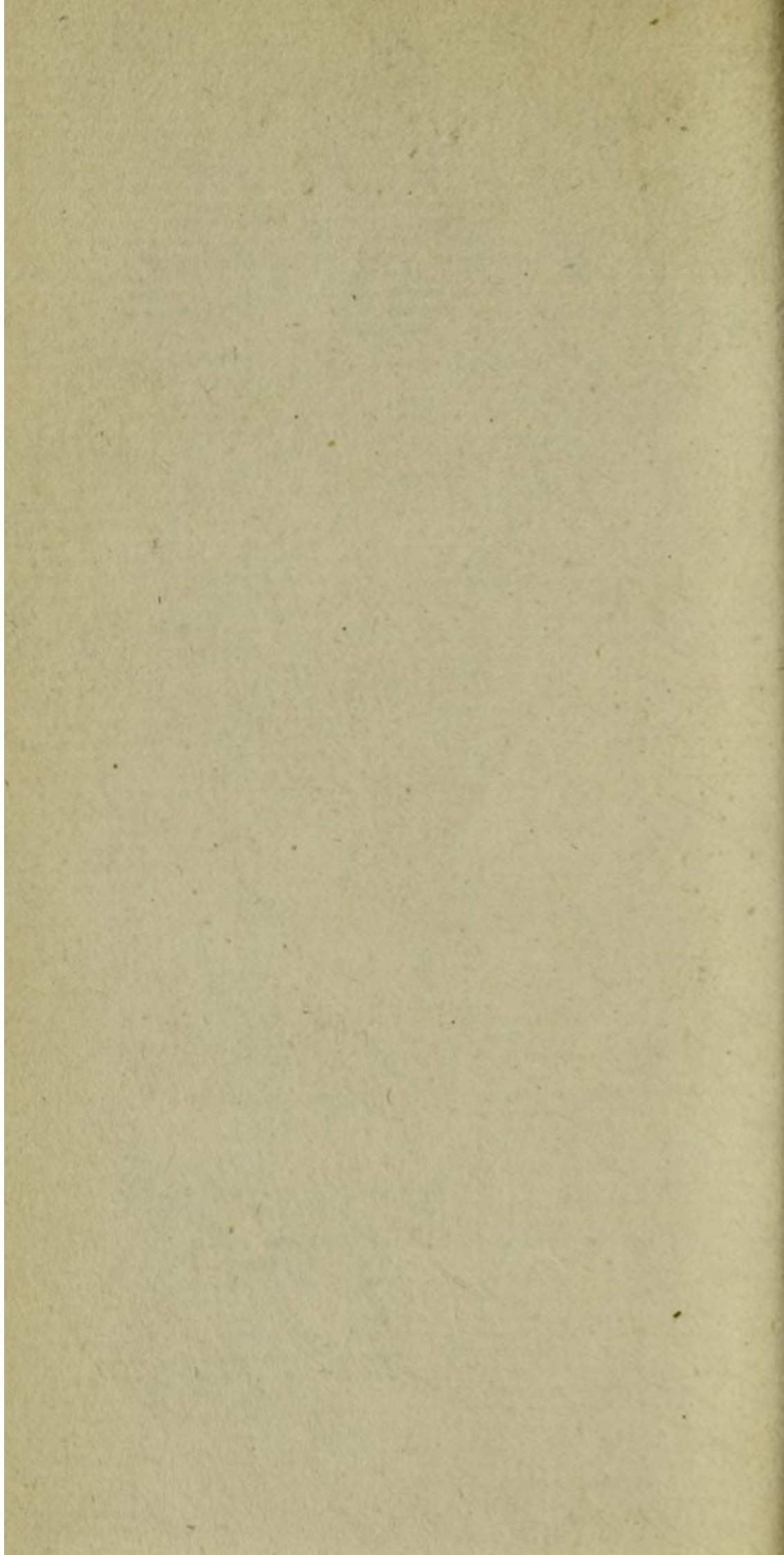


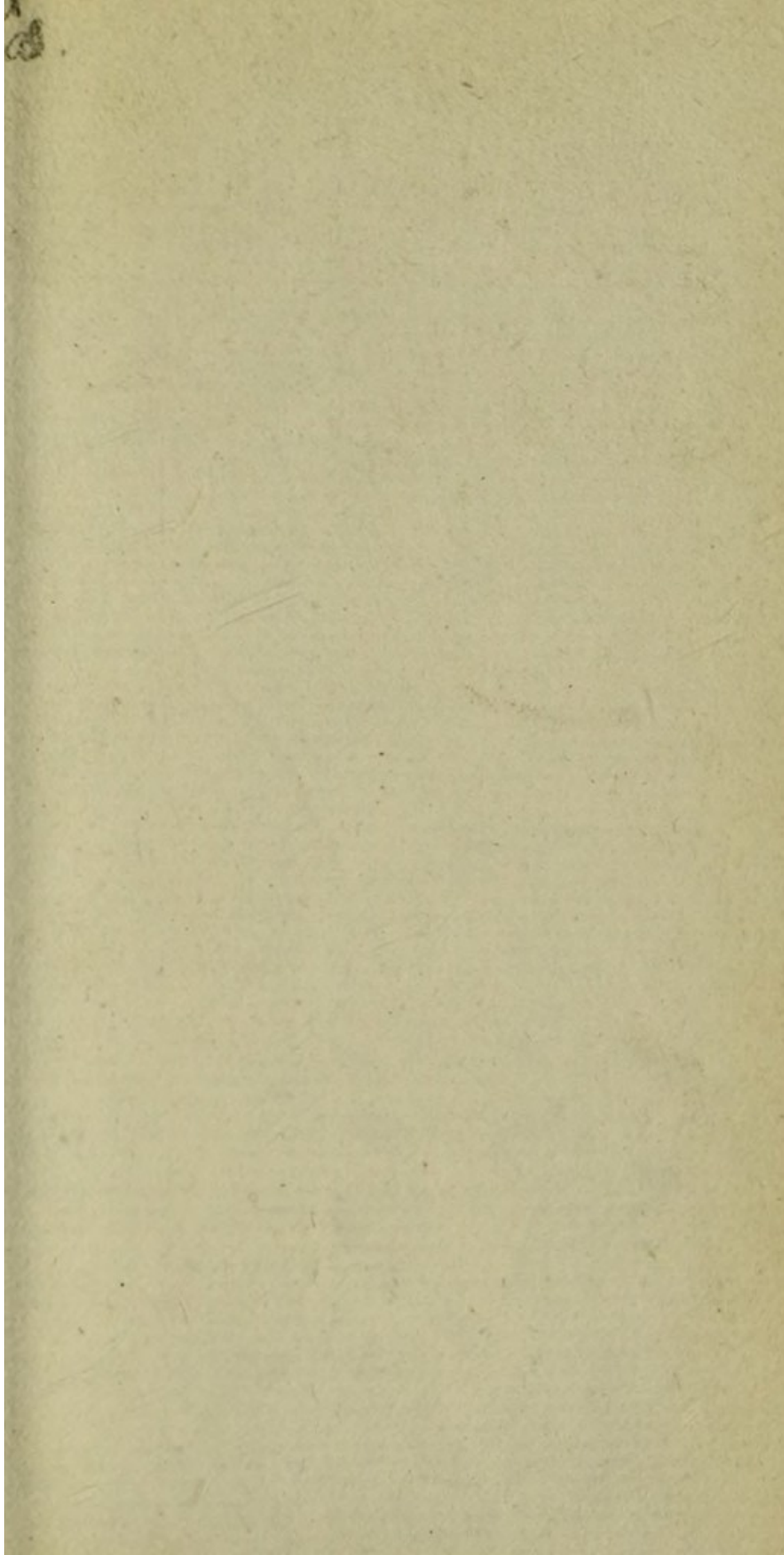


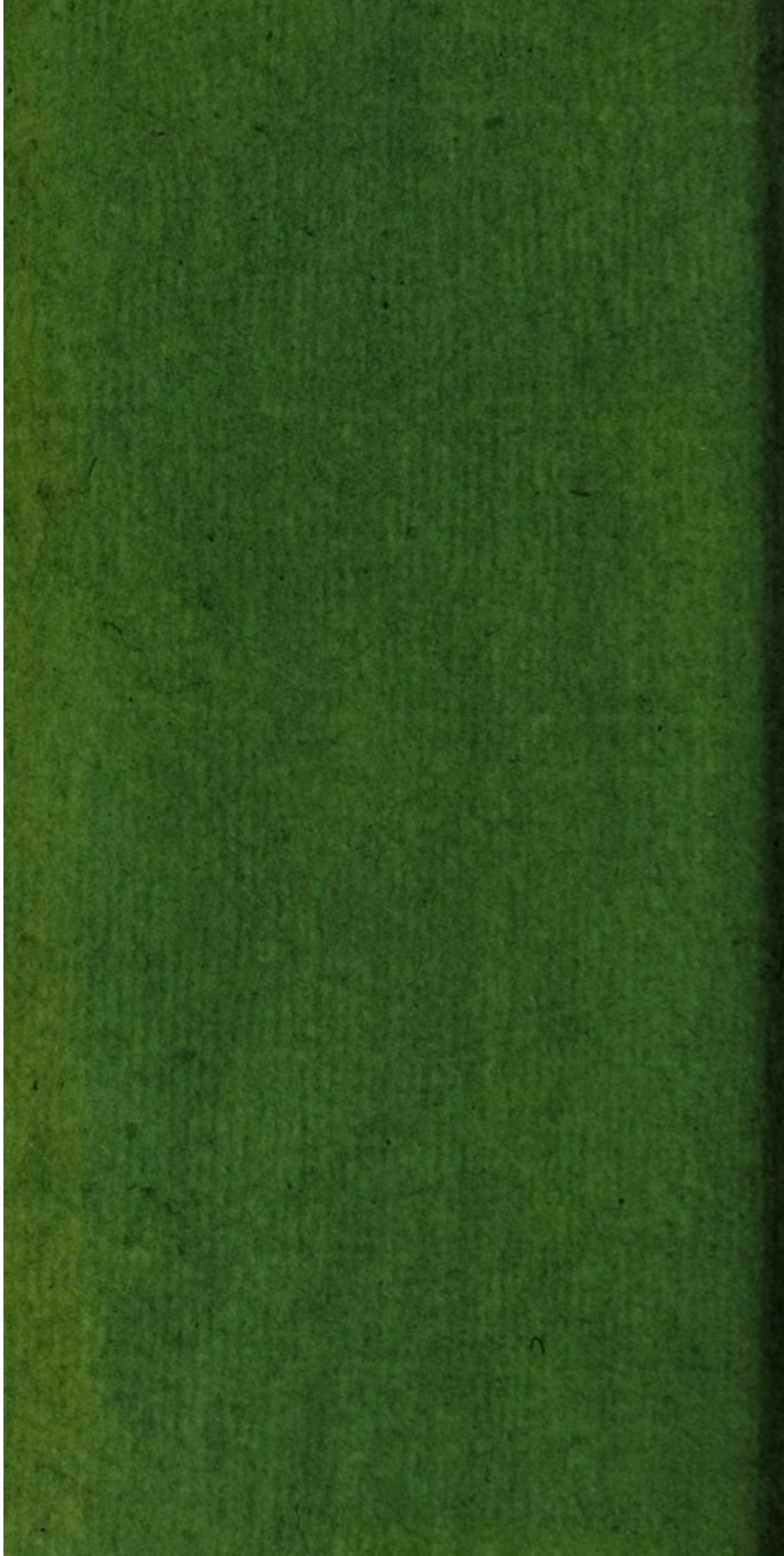












K



